

SUOMALAIS-UGRILAISEN SEURAN TOIMITUKSIA XXXVII
MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ FINNO-UGRIENNE XXXVII

TURCICA

ÉTUDES CONCERNANT L'INTERPRÉTATION
DES INSCRIPTIONS TURQUES DE LA
MONGOLIE ET DE LA SIBÉRIE

PAR

VILHELM THOMSEN



HELSINGFORS 1916
SOCIÉTÉ FINNO-UGRIENNE

TURCICA

ÉTUDES CONCERNANT L'INTERPRÉTATION
DES INSCRIPTIONS TURQUES DE LA
MONGOLIE ET DE LA SIBÉRIE

PAR

VILHELM THOMSEN

Suomalais-ugrilaisen Seuran Toimituksia XXXVII
Mémoires de la Société Finno-Ougrienne XXXVII

HELSINGFORS 1916
SOCIÉTÉ FINNO-OUGRIENNE

HELSINGFORS 1916

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DE LITTÉRATURE FINNOISE

Occupé depuis plusieurs années de préparer une nouvelle édition des inscriptions runiques turques, dont la Société finno-ougrienne de Helsingfors m'a fait l'honneur de me charger, j'ai désiré étudier d'avance et d'une manière plus détaillée que ne le comportait l'édition projetée, un petit choix des mots ou des passages isolés dont l'interprétation m'a paru avoir besoin d'une revision. En même temps, les présentes études, que je me réserve de faire suivre éventuellement par d'autres, pourront donner une idée de ma méthode générale et du but que je me suis proposé; d'autre part, il en ressortira aussi, j'ose le croire, combien en effet il est besoin d'une nouvelle édition critique de ces monuments si précieux pour l'histoire des langues et des peuples turcs.

Concernant la manière de transcrire, je ferai remarquer qu'à part tels cas spéciaux où il importait d'indiquer exactement les caractères inscrits sur les monuments, je me suis contenté d'une transcription phonétique, aussi correcte que possible, et qui ne laissera pas de faciliter la lecture des textes cités. Cette transcription est imprimée en *italiques*. Par *ɜ* je désigne une voyelle vélaire ou «mixte», par *ɛ̃* une voyelle palatale dont la couleur ne peut être constatée avec certitude; dans la plupart des cas on peut hésiter, d'un côté, entre *u* (ou) et *ɨ* (*i* «mixte», ailleurs designé par *y* ou *ĩ*) et, d'autre part, entre *ü* et *i*. Pour rendre, au besoin, par un signe fixe chacune des lettres runiques, j'emploie des «égyptiennes». Dans cette transcription les exposants ¹ et ² ont le même sens que dans mes travaux antérieurs: ¹ = «avec des voyelles vélaire ou mixtes», ² = «avec des voyelles palatales». La lettre $\overset{\circ}{q}$ représente \downarrow (*uq, oq, qu, qo*), \acute{q} \triangleright , \sphericalangle (*iq, qi*), $\frac{k}{\circ}$ H , B

(*ük, ök, kü, kö*) et *ǰ, ǰǰ*, qui, à mon avis, désigne plutôt un *j* (*y*) nasalisé, comme en iakoute ou en karagasse-ouriankhaï, qu'un *n* mouillé (*ń*).

1. $\downarrow \rangle \rangle$, un^1q° , on^1q° .

Dans les récits historiques des grandes inscriptions turques nous rencontrons une dizaine de fois le mot $\downarrow \rangle \rangle$ un^1q° , on^1q° , qui jusqu'à présent a toujours été lu *unuq*. M. RADLOFF l'a rendu par «anhängend» ou «geliebt», et moi je l'ai suivi en traduisant ce mot par 'soumis', 'fidèle' ou 'bien-aimé'. En effet, malgré l'absence de formes analogues dans les autres idiomes turcs et bien que la formation en *-uq* (*un-uq*) puisse faire naître des doutes, certains passages semblent militer en faveur de l'explication qui y voit un dérivé du thème verbal très répandu *una-»annehmen, auf etwas eingehen, einverstanden sein, folgen, folgen sein, Gefallen haben an etwas»*¹, ou d'un thème apparenté ouïgour *unu-* (*unun-*) «sich anpassen», si ce mot a existé². Mais, en dehors des passages auxquels l'une ou l'autre des dites acceptions se laissent apparemment appliquer sans aucune difficulté, on en trouve, il est vrai, d'autres où elles semblent forcées ou franchement inadmissibles.

Et si nous étudions de plus près les passages où figure le mot en question, nous constatons un fait assez curieux, à savoir qu'il s'emploie toujours et exclusivement en parlant des Turcs occidentaux, tantôt comme appellation isolée, tantôt parallèlement au nom *Türgiś*, qui désigne la tribu principale des Turcs occidentaux à l'époque des inscriptions, celle dont était issue la dynastie des kagans occidentaux alors régnant (*türgiś qaγan*)³.

¹ RADLOFF, Versuch eines Wörterbuches der Türk-dialecte I, p. 1640.

² Ibid. p. 1641 et suiv. Toutefois, dans son Kudatku Bilik, Theil II, Text und Übersetzung, 1910, M. RADLOFF lit et traduit autrement tous les exemples cités dans le Wörterbuch.

³ THOMSEN, Inscr. de l'Orkhon (Mém. Soc. Finno-ougr. V), p. 70 note 3; HIRTH, Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk (dans RADLOFF,

Abstraction faite de cet emploi déterminé, nous ne le rencontrons jamais aux endroits où on pourrait s'attendre à retrouver un adjectif ayant les significations ci-dessus indiquées. Mais alors le plus naturel ne serait-il pas d'y voir tout simplement un nom des Turcs occidentaux? C'est ce dont pour ma part je suis convaincu, et je lis maintenant non pas *unuq*, mais *on oq*¹, qui veut dire littéralement 'les Dix Flèches'. Or, «les Dix Flèches» (= «les Dix Hordes») c'est précisément le nom qu'emploient constamment les sources chinoises pour désigner les Turcs occidentaux²; il n'est donc pas sans intérêt de pouvoir prouver que déjà les Turcs eux-mêmes ont fait application du même nom «les Dix Flèches», *on oq*.

En ce qui concerne l'origine de ce nom, les renseignements que nous fournissent les documents chinois peuvent se résumer comme suit. Vers l'an 635, les Turcs occidentaux furent (ou étaient?) divisés en dix tribus³. Le chef de chaque tribu recevait du kagan une flèche; de là le nom des «dix flèches» désignant les dix tribus ou les dix hordes. Celles-ci se groupaient en deux ailes ou divisions, l'une de droite (occidentale; appelée par

Alttürk. Inschriften, Zweite Folge), p. 73 sqq.; CHAVANNES, Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux, pp. 34, 43 sqq., 271, 282 et suiv., etc.; F. W. K. MÜLLER, Uigurica II, p. 95 note.

¹ On sait que l'écriture runiforme ne distingue pas les voyelles *o* et *u* (ou), et que, d'autre part, les mots qui ne se composent que d'une lettre, comme ↓ *oq*, ne s'écrivent jamais seuls, mais s'accolent toujours à l'un des mots voisins. Voir THOMSEN, ouv. cit. p. 11, 43.

² E. H. PARKER, A Thousand Years of the Tartars, p. 237; G. SCHLEGEL, Das uigur. Denkmal von Kara Balgassun (Mém. Soc. F.-ougr. IX) p. 111-113; HIRTH, ouv. cit. p. 26, 67-69; CHAVANNES, ouv. cit. p. 27-28, 34, 265, etc.; comp. DEGUIGNES, Histoire générale des Huns, des Turcs, etc. I, 2, Paris 1756, p. 11 (THOMSEN, ouv. c. p. 138).

³ Les sources chinoises (voir HIRTH, ouv. c. p. 26, 3) fixent-elles expressément à cette époque même l'établissement de l'organisation en question? Je n'en puis juger, mais comp. PARKER l. c.; HIRTH l. c.; CHAVANNES, ouv. c. p. 27-28. Toutefois, comme il y avait alors une période de faiblesse, je serais plus porté à supposer que cette division date déjà du grand fondateur et organisateur de l'empire des Turcs occidentaux, Istâmi Kagan (mort en 575 ou 576; comp. p. 17 et suiv.).

les Chinois Nou-che-pi), l'autre de gauche (orientale; appelée Toulou), comprenant chacune cinq «flèches».

Je ne me prononcerai pas sur la valeur certainement assez contestable de l'explication ici donnée de l'origine du mot flèche au sens de tribu, horde, ni sur la nature de l'organisation par «flèches». Elle pourrait bien être d'origine ancienne chez les Turcs et leurs voisins¹ et semble avoir été non pas strictement analogue à la masse ordinaire et variée de tribus turques, mais, bien que reposant sans doute sur un fond de ce genre, essentiellement d'ordre administratif ou militaire et pour cette raison astreinte à un nombre fixe et symétrique: 2×5 . Quoi qu'il en soit, à l'époque en question la division par flèches a dû être particulièrement caractéristique pour les Turcs occidentaux puisqu'ils sont désignés expressément par le nom «les Dix Flèches». Dans les traductions que je donne plus loin, je garderai pour *on oq* ce nom, «les Dix Flèches».

Que ce soit bien le mot *oq* 'flèche' auquel, dès l'origine, nous avons affaire dans cette combinaison, c'est là un point sur lequel je tiens à insister. M. RADLOFF², il est vrai, a proposé une autre hypothèse, mais elle me paraît tout à fait invraisemblable et inadmissible. D'après M. Radloff, l'expression «les dix flèches», synonyme de «les dix tribus» serait due à une «falsche Volksetymologie und falsche Lesung eines geschriebenen Legendentextes» où on (un Turc) aurait lu par erreur *oq* au lieu de *uq* «Geschlecht». Mais d'abord il est hors de toute vraisemblance qu'un Turc ou des Turcs, qui devaient connaître de vive voix la vraie forme du mot, se soient rendus coupables d'un tel quiproquo et l'aient fait passer pour toujours aux Chinois (pendant la première moitié du VII^e siècle!). Puis, l'existence en vieux turc du mot supposé *uq* est plus que douteuse. C'est un mot isolé qui ne se rencontre que dans les dialectes modernes de l'Altaï et, comme tant d'autres mots, il y est évidemment emprunté au mongol, où

¹ SCHLEGEL, ouv. cit. p. 112, dit même: „Diese Eintheilung in Pfeile stammt aus der alten Hunnenzeit“.

² Alttürk. Inschr., Zweite Folge, p. xviii.

le mot correspondant *ug* et d'autres formations apparentées sont très répandus. En outre il ne signifie point une 'tribu' ou autre société de semblable genre et étendue, mais il désigne seulement la famille (dans le sens étroit), la descendance. VERBITSKIJ¹ le traduit par «родъ, поколѣніе, потомство», c.-à-d. «famille, génération, postérité», et RADLOFF², par «Geschlecht, Familie, Herkunft», par ex. *uŋi joŋ kiŋi* (littéralement: «un homme sans *ug*», c.-à-d.) «ein Mensch, der seine Vorfahren nicht kennt», *uŋtaŋ uŋa* «von Geschlecht zu Geschlecht» (= «отъ предковъ до предковъ, изъ поколѣнія въ поколѣніе» VERBITSKIJ, «de génération en génération»), *jaŋŋi uŋtū* «wohlgeboren», et le verbe *uŋta-* «ein Geschlecht gründen, aufrecht erhalten»³. Enfin, il faut noter qu'une pareille métonymie du mot 'flèche' se trouve ailleurs. Le regretté P. M. MELIORANSKIJ⁴ allègue contre l'hypothèse de RADLOFF que la division par «flèches» (*tirä*) existe encore aujourd'hui chez les Turkmènes⁵, et d'après une communication de M. G. J. RAMSTEDT le mongol *sumun* 'flèche' désigne aussi une troupe militaire de 120-200 hommes⁶. Le mot mongol a également été emprunté par

¹ Словарь алтайскаго и аладагскаго нарѣчій тюркскаго языка, 1884, p. 399.

² Wörterbuch der Türk-dialecte I, p. 1605, 1613.

³ Comp. le mongol *ug*, khalkh. *uŋ*, kalm. *uŋ*, 'commencement, origine, naissance, racine; famille; existence; originaire, principal'; par ex. *uŋ zergä* 'dignité ou titre originaire et héréditaire (d'un fonctionnaire)', *uŋ gazŋ* 'pays natal', *uŋ elytsäc* 'ancêtre, auteur d'une famille', *uŋ uŋ* (litt. 'sans *uŋ*') 'd'origine inconnue; qui n'a pas d'ancêtres, „homo novus“, de bas étage'; *uktä* 'de telle origine, de telle naissance; bien né, „de haute naissance', etc. (Bienveillante communication de M. G. J. RAMSTEDT.)

⁴ ПАМЯТНИКЪ ВЪ ЧЕСТЬ КЮЛЬ ТЕГИНА (Записки восточн. отдѣленія И. Русск. Археолог. Общества, XII, 1899, et à part) p. 99, à la fin de la note 22.

⁵ Comp. VAMBÉRY, Čagataische Sprachstudien p. 268; PAVET DE COURTEILLE, Dictionnaire turk-oriental p. 254; RADLOFF, Wörterb. III p. 1365.

⁶ Voir maintenant son mémoire Zwei uigurische Runeninschriften (Journal de la Soc. Finno-ougr. XXX,3) p. 47. Comp. aussi BINSTEED, JRAS. 1914, II, p. 852 note.

certaines des Turcs septentrionaux d'aujourd'hui, au moins par les Ouriankhaï, au sujet desquels M. N. T. КАТАНОВ raconte¹ que «tous les Ouriankhaï se divisent administrativement en 5 khochoun (хошунъ, *qoşun*). Chaque khochoun se divise en quelques familles (на нѣсколько родовъ) ou soumyuns (сумынъ, *subu, odaq*), ce qui signifie une compagnie (пота)». Du reste, il va sans dire que l'interprétation que j'ai entrepris de donner ici du mot ↓) > est absolument indépendante du sens primitif du mot *oq*. Je reviendrai plus loin sur ce mot et sur les différentes manières dont il peut s'écrire.

Après ces remarques je vais citer et, au besoin, étudier tous les passages qui nous présentent le mot ↓) > *on oq*, en commençant par l'inscription de Tonyoukoug², où il se rencontre cinq fois (N° 1-4).

N° 1. Tonyoukoug l. 19-20 (= 20-21 Radloff³): *tabyač qayan jaγmiz ärti, on oq qayani⁴ jaγmiz ärti, | r¹t¹[.] küč[.] boldj. ol üč qayan ögläšip etc.*

¹ Письма изъ Сибири и Восточнаго Туркестана (Спб. 1893) p. 11-12.

² Publiée par M. RADLOFF dans ses *Alttürk. Inschr., Zweite Folge*, 1899. Grâce à l'obligeance de M. RAMSTEDT, qui a visité ce monument deux fois, j'ai en outre sous mes yeux d'excellentes photographies faites pendant son dernier voyage en 1908-09, avec des notes concernant différents détails, et une copie complète écrite à la main en 1899 et indépendante de l'édition Radloff.

³ La ligne 18, indiquée par RADLOFF, mais qu'il laisse toute vide, n'a jamais existé, de sorte qu'à partir de sa ligne 19 il faut retrancher une unité dans son numérotage de toutes les lignes suivantes.

⁴ C'est ce que porte la pierre et ce que d'ailleurs RADLOFF donne aussi dans son texte en lettres runiques; mais sa transcription et sa traduction portent „qani“, „Chane“, soit par inadvertance, soit par manière de correction arbitraire (influencée de l'interprétation de „*unuq*“ par „*anhängend*“?). La question n'est pas sans importance. Car M. RADLOFF lui-même fait remarquer à juste titre (p. 29 *ad* 2,2) que dans cette inscription *qan* veut toujours dire „Beherrscher kleinerer Stammvereinigungen, die keinen ganz selbständigen Staatskörper bilden, d. h. Unterfürst“; seuls les „Oberfürsten“ s'appellent *qayan*.

M. RADLOFF, qui dans sa ligne 21 ne lit rien devant *boldj*, traduit ainsi ce passage: »Da wurde der Chinesen-Chagan unser Feind und die ihm anhängenden (*unuq*) Chane wurden unsere Feinde. | wurden. Diese drei Chagane hielten einen Rath», etc. Il s'agit en effet de trois kagans, et la suite fait voir que les trois personnes ainsi désignées sont l'empereur de Chine (*tabyač qayan*), le kagan des Turcs occidentaux (*türgiř qayan*, l. 21 [22]) et le kagan des Kirgiz. De ces trois noms, *on oq qayani* de la l. 19 est évidemment le même que *türgiř qayan*¹, tandis que le troisième nom a dû se trouver dans la lacune qui occupe aujourd'hui la plus grande partie du commencement de la ligne 20 (21). Il est absolument impossible d'y faire tenir tous les trois noms, comme le veut M. Radloff (p. 49). Comme je l'ai indiqué dans le texte cité, on y lit nettement 𐰉𐰺𐰽 et 𐰽𐰺𐰾 *küč*. La lacune intermédiaire s'étend sur l'espace de six ou sept lettres, celle entre *küč* et *boldj* en a compris huit ou neuf. De la dernière lettre avant *boldj* on ne voit qu'un court trait vertical en haut de la ligne, c.-à-d. la partie supérieure à gauche de 𐰺 *z*, à cē qu'il semble. Je supposerais donc que l'inscription a porté

: 𐰽𐰾𐰽 > 𐰽 [𐰺 > 𐰽𐰽 :) 𐰽𐰽 : 𐰽𐰽] 𐰽𐰽 𐰽 [: 𐰺𐰽 𐰺𐰽 𐰽𐰽 : 𐰽] 𐰽𐰽
art[uq qirqiz] küč[lig qayan jaqimiz] boldj, ou quelque chose de semblable.

Et alors il faut traduire ainsi ce passage: »L'empereur de Chine (le kagan chinois) était (déjà) notre ennemi, et le kagan des Dix Flèches (= des Turcs occidentaux) était (de même) notre ennemi. [De] plus, le vig[oureux kagan des Kirgiz] devint [notre ennemi]. Ces trois kagans tinrent conseil» etc.

N^o 2. L. 30 (= 31 Radl.). Des espions viennent rapportant:

¹ Comp. RADLOFF p. 49 (20,11-12): „Unter *unuq qayanj* ist gewiss vor Allem der im Westen wohnende Chagan der Türgäsch gemeint“. Toutefois, il faut remarquer qu'à cette époque les Turcs occidentaux ne dépendaient plus de la Chine. Observez la différence grammaticale entre *on oq qayani* (au sens génitif, 'le kagan des Dix Flèches', et *türgiř qayan* (au sens adjectif ou appositif, comp. RADLOFF, *Alt. Inschr., Neue Folge*, p. 98), 'le kagan (qui est de la tribu ou de la dynastie des) Türgiř'.

*türgiř qayani tařiqmıř tedi, on oq buduni qalıřız tařiqmıř ter*¹, c.-à-d.: «le kagan des Türgiř est (censé être) parti, disaient-ils, et le peuple des Dix Flèches est (censé être) parti sans exception, disent-ils». Et de nouveau trois espions viennent rapportant:

N^o 3. L. 33 (= 34 Radl.): *qayani sü tařiqdı, on oq süsi qalıřız tařiqdı ter*, c.-à-d.: «(voilà) le kagan parti avec une armée et l'armée des Dix Flèches partie sans exception, disent-ils».

A ces deux endroits il s'agit donc des Turcs occidentaux. Il est vrai qu'ici la traduction «das ihm anhängende Volk, Heer» (Radloff) donnerait à peu près le même sens que «le peuple, l'armée des Dix Flèches», mais c'est cette dernière traduction qui est la seule vraie. On a voulu insister sur ce fait que non seulement le kagan s'est mis en marche suivi d'une armée de sa propre tribu, les Türgiř, mais aussi le gros des Turcs occidentaux, sur lesquels il avait usurpé la souveraineté.

Après avoir relaté la victoire remportée par les Turcs sur le kagan des Türgiř, qui fut fait prisonnier avec une cinquantaine d'hommes et dont le yabgou et le chad ont été tués², le récit continue ainsi:

¹ Ici *türgiř qayani*, avec affixe pronominal, parallèle à *on oq buduni*, n'est pas en contradiction avec la note p. 9. Voir RADLOFF ouv. c., Neue Folge, p. 98 en bas, 104.

² Dans ce passage, en turc *yabğusin řadin anda ölürti*, la forme du verbe, *özürti*, s'écarte de celles des verbes parallèles, qui sont tous mis à la 1^e personne du pluriel. M. RADLOFF dit là-dessus (p. 76): „*özürti* als das von Thomsen angeführte Gerundium aufzufassen, scheint mir unmöglich“. Cette remarque se fonde sur une corruption si grave de ce que j'ai énoncé que je suis forcé de protester. Dans mes Inscr. de l'O. (p. 143 note 15, p. 171 note 75) j'ai démontré que les verbes négatifs (en *-ma-*, *-mä-*) ont des gérondifs se terminant en *-ma-ti(n)*, *-mä-ti(n)*, en regard de ceux des verbes positifs en *-p*. Mon interprétation de ces formes a été, de la part de M. RADLOFF (Altt. Inscr., Neue F., p. 35 et 95), l'objet d'un raisonnement polémique qui porte à faux, tandis qu'elle a trouvé en MELIORANSKIJ un défenseur énergique (ouv. c. p. 91); sa justesse a été confirmée depuis lors par nombre d'exemples dans les documents trouvés au Turkestan oriental, et je suis heureux de voir que maintenant M. RADLOFF même

N^o 4. L. 42-44 (= 43-45 Radl.): *ol-oq ün budunin saju iy-miz. ol sabjy esidip on oq bägläri buduni qop* | (43) *kälti jükünti. käligmä bäglärin budunin etip jiyip, az[é?]a budun täzmiş ärti, on oq süsin sülädim,* | (44) *biz jemä sülädimiz anj (irtimiz (𐰽 𐰺 𐰸 𐰾) n¹ir²t²mz),* etc., c.-à-d.: »la même nuit nous envoyâmes (des sommateurs) par tout leur peuple. Ayant entendu ce message, les begs et le peuple des Dix-Flèches vinrent tous faire leur soumission. Après avoir organisé et réuni ceux des begs et du peuple qui étaient venus (se joindre à nous), et comme un petit nombre (?) du peuple s'était enfui, j'ordonnai à l'armée des Dix-Flèches de se mettre en campagne, et nous nous y mîmes également et nous les poursuivîmes, etc.»

s'est rangé complètement à mon opinion (Alttürk. Studien V, Bull. de l'Acad. Imp. des sciences de S.-Pb., 1911, p. 435). Il est clair qu'il n'existe pas de gérondif en *-tj*, *-ti* d'un verbe positif, et nulle part je n'ai indiqué la possibilité d'une telle formation. *Ölürti* ne peut être que la 3^e personne du passé 'il ou on tua, ils tuèrent'. L'auteur de l'inscription laisse indécis qui a tué ces deux grands dignitaires; seulement ce n'est pas „nous“ (les généraux) qui l'avons fait ou fait faire.

Je profite de cette occasion pour protester contre un autre fait de ce genre. La ligne 24 de l'édition Radloff de la même inscription porte: „*järçi tälädim (𐰽 × 𐰸 𐰾), cölgi Az äri bultim*“, „ich suchte dann Landeskundige und fand einen Mann von den Steppen-Az“. P. 52, dans la note relative à cet endroit, l'éditeur dit: „Das Wort 𐰽 × 𐰸 𐰾 [t²l²d²m] ist wie 𐰸 | 𐰽 𐰾 𐰸 𐰾 [t²l²n²ms²r²] (K [= I E] 22,14, X [= II E] 18,31) ohne 𐰾 [i] in der Stammsilbe geschrieben. Hier ist es aber wohl unmöglich, nach Thomsen, *tälädim* zu lesen. Denn *järçi tälädim* zu übersetzen „Landeskundige Eingeborene durchlöcherter ich“ scheint mir unmöglich“. En lisant ceci le lecteur est naturellement amené à conclure — j'en connais, en effet, à qui c'est arrivé — qu'à la date où M. RADLOFF publiait l'inscription en question, je m'étais déjà prononcé là-dessus en recommandant la leçon *tälädim* 'je trouvais, perçais'. Or, à ce moment-là, je n'avais pas vu une seule ligne de l'inscription. C'est vraiment un peu fort de me faire soupçonner d'avoir pu même songer à un tel nonsens de leçon et de traduction. Mais M. RADLOFF a cru sans doute trouver une nouvelle occasion de combattre indirectement mon interprétation du mot cité des deux inscriptions de l'Orkhon, 𐰸 | 𐰽 𐰾 𐰸 𐰾

Ici mon texte s'écarte en plusieurs détails de celui de M. RADLOFF. Dans la première phrase, l'inscription porte nettement $\text{H} \gg \text{H} \uparrow$ *itimiz* 'nous envoyâmes', non pas $\text{H} \gg \text{H} \downarrow$ *altimiz*, comme le lit M. RADLOFF («Noch dieselbe Nacht unterwarfen wir all ihr Volk», ce qui est en contradiction avec ce qui suit). Dans la phrase suivante, sa traduction ne tient pas compte du mot «*unuq*» (c.-à-d. *on oq*) devant *bägläri buduni*: «die Bege und ihr [?] Volk»; «*unuq*» est donc tout simplement omis. Ici, en effet, il serait impossible de le traduire par «uns anhängend».

Dans sa l. 44 (selon moi, 43) M. RADLOFF lit: «*käligmä bäglärin budunin, itip jazıqa tügi budun tüzmiş ärti*», ce qu'il traduit: «Von den herbeikommenden Bege und ihrem [?] Volke sich

$\text{t}^2\text{I}^2\text{n}^2\text{ms}^2\text{r}^2$ (I E 22 = II E 18), laquelle n'a pas eu le bonheur de lui plaire.

Je l'ai lu (*jer*) *tälinnäsär*, ce que j'ai traduit „(la terre) n'ayant pas éclaté“ (Inscr. de l'O. p. 105 et 151 note 29), et je continue à maintenir la justesse incontestable de cette interprétation. Seulement, à présent que je me suis fixé sur la vraie leçon, et interprétation, des derniers mots du passage en question, que ni moi ni M. Radloff n'avions alors compris, j'en conçois la construction syntactique un peu autrement qu'alors: *üzä tärrü basmasar, asra jer tälinnäsär, tür^{ak}k budun, eliqin törünän kām artatı udačj [är]i?* c.-à-d.: „à moins que le ciel en haut n'eût fondu (sur toi) ou que la terre en bas n'eût crevé, ô peuple ture, qui est-ce qui aurait pu ruiner ton empire et ta puissance?“ (*Artatı* est le gérondif du verbe *artat-* 'ruiner', non pas le passé d'un verbe *artad-*, qui n'existe pas.) Par contre, M. RADLOFF lit *tälänmasär* (de *tälän-* qui signifie seulement 'prier pour soi; demander pour soi, mendier'), et il en a donné successivement une série de traductions différentes, plus désespérées et plus arbitraires les unes que les autres et dont aucune ne tient compte du subjonctif en *-sär*, d'abord: „(o Türkenvolk, das oben der Himmel nicht bedrängt und unten die Erde) nicht beneidet“ (Altt. Inscr. p. 14, 54, cf. p. 129 et Wörterb. III p. 1383: „den die Erde sich nicht wünscht (nicht beneidet?)“), puis: „nicht verschlingt“ (ibid. p. 442, 452, Neue Folge p. 109), enfin: „nicht an sich gelockt hat“ (N. F. p. 136). (Il y a dans cette partie des inscriptions beaucoup d'autres détails où, à mon avis, l'interprétation de M. Radloff est absolument fautive; mais il serait trop long de les mentionner ici.) MELIORANSKIJ (ouv. cité p. 69 et 113-114) a

scheidend, entflohd das (nur?) bis zur Ebene (gekommene? [!]) Volk». Il comprend arbitrairement (comp. sa p. 77) *itip* (avec *t* et à voyelles palatales) 'faisant, organisant' comme identique à *idip* (avec *d* et à voyelles vélaires-mixtes) 'abandonnant', et la leçon « $\uparrow \text{ᠰ} \text{ᠬ} \text{ᠰ} \text{ᠨ} \text{ᠨ} \text{ᠬ} \text{ᠳ}$ » «*jaziqa tägi*» ('jusqu'à la plaine'), qui n'a, en effet, aucun rapport logique avec le contexte, est pure fantaisie. Au lieu de ces mots, la pierre porte $\uparrow \text{ᠬ} \text{ᠰ} \text{ᠰ} \text{ᠨ} \text{ᠨ} \text{ᠬ} \text{ᠳ}$ *jirip az[.]a*. *Jirip*, parallèle à *itip* (*etip*), est le gérondif de coordination de *jir-* 'entasser; réunir, rassembler'. Dans la lacune entre ᠬ et \uparrow (c'est $\uparrow \text{a}$ en effet qu'il faut lire d'après M. RAMSTEDT, et non pas $\uparrow \text{i}$), on voit \wedge , qui ne peut guère être autre chose que la base de $\text{ᠯ} \text{ᠢ}$, donc *az[ḷ]a*, c.-à-d. *az* 'peu' + l'affixe *-ḷa*, quoique le sens de cet affixe, joint à *az*, ne me soit pas bien clair et que je n'en connaisse pas par ailleurs d'exemple. Les mots *az[ḷ]a budun täzmiš ärti* constituent une incise qui contient le motif de

énergiquement et sous tous les rapports contesté la justesse de la leçon de M. Radloff, et de toutes ses différentes traductions, en se rangeant sur ce point complètement à mon avis.

Concernant le mot $\text{ᠶ} \text{ᠬ} \text{ᠳ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ $\text{ᠲ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ de l'inscription de Tonyoukoug il faut encore observer que le passé du verbe *täl-* s'écrirait nécessairement $\text{ᠶ} \text{ᠮ} \text{ᠬ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ ou $\text{ᠶ} \text{ᠬ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ $\text{ᠲ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$, non pas $\text{ᠶ} \text{ᠬ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$. J'ai plusieurs fois eu l'occasion de faire remarquer expressément que „là où l'on écrit $\text{ᠶ} \text{ᠳ}$, $\text{ᠶ} \text{ᠳ}$ [$\text{ᠲ} \text{ᠲ}$, $\text{ᠳ} \text{ᠳ}$, c.-à-d. *lō*] les sons *l* et *d* sont toujours séparés dans la prononciation par l'interposition d'une voyelle“ (voir surtout mes Inscr. de l'O. p. 41 et la traduction russe dans Melioranskij, ouv. cité, p. 44; je ne parle pas des fautes d'orthographe que présentent certaines des inscriptions de l'Iénisséi). Enfin il faut ajouter que dans l'inscription de Tonyoukoug il y a plusieurs autres exemples de l'omission d'un *i* même dans la première syllabe d'un mot (comme $\text{ᠪ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ *bilgä* l. 5, $\text{ᠪ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ *bilig* l. 7, $\text{ᠪ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ *bizni* l. 21 Radl.; il va sans dire que je ne parle pas de l'*i* = *e*), tandis que dans les deux inscriptions de l'Orkhon on n'en trouve guère d'autre exemple que la faute isolée $\text{ᠶ} \text{ᠪ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ II E 10 = $\text{ᠶ} \text{ᠪ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ I E 11, *el-bilgä*. Tout bien considéré, il est évident que la forme $\text{ᠲ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ de l'inscription de Tonyoukoug ne saurait jamais être lue autrement que *tälädim*, 'je demandai, cherchai', et qu'il n'y a absolument aucun rapport entre ce mot et le $\text{ᠲ} \text{ᠲ} \text{ᠳ} \text{ᠳ}$ des deux inscriptions de l'Orkhon, dont la seule lecture possible est *tälänmäsär*, 'à moins qu'il ne crève, n'éclate'.

ce qui suit; pour des constructions analogues, voir par ex. l. 22 ou l. 30, selon Radloff, (*qayani alp ärmiš, ajučisi bilgä ärmiš*, «— da der Chagan ein Held ist und sein Rathgeber weise ist, —»).

Les inscriptions de l'Orkhon (Kocho-Tsaidam) nous présentent la même application du terme ↓) > *on oq* que l'inscription de Tonyoukouk.

N° 5. I E 18-19 = II E 16: *türgiš qayan türkämiz budunem ärti; bilmädükün ücün — — qayani ölti, buj(u)ruqi bägläri jemä ölti, on oq budun ämgäk körti*, c.-à-d.: «le kagan (des) Türgiš était de nos Turcs, de mon peuple; comme il était sans sagesse, etc., le kagan fut tué, de même les bouy(ou)rouks (c.-à-d. les hauts fonctionnaires) et les begs furent tués; le peuple des Dix Flèches endura (littéralement: vit) du mal».

On remarquera la combinaison des termes *türgiš qayan* et *on oq budun* que nous avons déjà rencontrés dans l'inscription de Tonyoukouk.

N° 6. I N (12-)13 se trouvent énumérés les représentants envoyés par les divers souverains ou peuples voisins aux funérailles de Kül tegin et parmi eux les envoyés du kagan des Turcs occidentaux:

on oq oylsm türgiš qayanda maqarač tamğarçi oğuz bilgä tamğarçi kälti, c.-à-d.: «de la part de mon fils des Dix Flèches, du kagan (des) Türgiš¹ vinrent Makaratch² le tamgatchi (garde des sceaux) et Ogouz Bilgä le tamgatchi».

Selon toute probabilité, les rapports de Bilgä kagan et de son «fils» (? c.-à-d. gendre, voir II N 9) n'étaient pas de nature à pouvoir justifier l'attribution du titre de «bien-aimé» (*«unuq»*).

N° 7. I S 12 = II N 15. Au premier abord, le passage qui contient ici le mot ↓) > pourrait sembler militer contre l'interprétation de ce mot ci-dessus proposée; cependant je crois

¹ Ou peut-être: „de la part de mes fils des Dix Flèches (= de mon peuple des Turcs occidentaux, cf. p. 16 avec la note 2) et du kagan (des) Türgiš, etc.“?

² Nom d'origine indienne = *Mahārāj*, introduit dans les pays situés au nord de l'Inde avec le bouddhisme et qui figure souvent dans les documents trouvés au Turkestan oriental.

qu'une étude plus approfondie des détails de ce passage fera vite évanouir tout doute à son sujet.

Après une lacune, dont malheureusement la plus grande partie est commune aux deux inscriptions et dont la fin contenait probablement une simple apostrophe: *türük budun*, «ô peuple turc», ou une exclamation semblable, il est continué ainsi:

on oq oylı̄na tatīna tägi bunı̄ körü bilīn.

Les interprétations qu'on a données jusqu'ici de ces mots étaient à plusieurs égards fautives, même en faisant abstraction du mot litigieux. L'auteur de la présente étude traduisait (Inscr. de l'O. p. 119 et 133): «jusqu'à vos fils bien-aimés et vos descendants (?), en le voyant, sachez ceci», et M. RADLOFF dans sa dernière traduction (Altt. Inschr., Neue F., p. 153, 154) disait: «bis auf deine (eure) geliebten Söhne und Enkel (?) dieses sehend, möget ihr (Alles) wissen». La traduction russe de P. M. MELIORANSKIJ est à peu près identique à celle de M. RADLOFF. Aucun de nous n'attachait l'importance qu'il fallait à ce fait que, dans les deux inscriptions, le mot $\text{𐌵𐌶𐌵𐌶𐌵𐌶}^{\text{c}} > \text{oylı̄na}$ et, en I, $\text{𐌵𐌶𐌵} \text{𐌶} \text{𐌶}$ *tatīna* s'écrivent par un 𐌶 i (i ?) dans l'avant-dernière syllabe. La présence de cette lettre prouve péremptoirement que nous avons affaire à l'affixe pronominal de la 3^e et non pas à celui de la 2^e personne, qui s'écrit toujours sans 𐌶 i (*oyls̄na*, c.-à-d. *oylı̄na* ou *oyl̄na*, *tatīna*). L'affixe de la 3^e personne désigne ce que d'autres langues expriment par le génitif du mot précédent. Par conséquent, les mots on^{1q} *oylı̄na*—*tägi* ne doivent pas être rendus «jusqu'à tes (vos) fils bien-aimés», mais «jusqu'aux fils des on^{1q} », c.-à-d. «des *on oq*, des Dix Flèches = des Turcs occidentaux».

Mais s'il en est ainsi, nous sommes fixés approximativement sur le sens jusqu'ici obscur du mot *tat*, qui ne peut désigner un degré de famille ou de descendance, mais seulement une relation sociale ou politique. C'est donc tout simplement le même *tat*, تات , qui est expliqué dans le Dictionnaire čagataï de ŠEİX SULEIMAN comme signifiant «les populations qui se sont assujetties au gouvernement des Turcs», ou dans le Dictionnaire turc-français de BARBIER DE MEYNARD comme étant «le surnom donné aux

populations d'origine persane ou kurde dans le Turkestan»¹. Quelle que soit l'origine de cette dénomination, c'est, sans aucun doute, un mot employé par les Turcs dès un temps assez reculé pour désigner les éléments étrangers compris dans leurs domaines (les *peregrini* ou les métèques, pour ainsi dire) et dont précisément dans l'empire des Turcs occidentaux le contingent, d'origine soit turque soit non-turque, essentiellement persane, était assez considérable².

Dans le passage qui nous occupe, ce sens convient à merveille. Les *tat* y sont opposés aux «fils des Dix Flèches», c.-à-d. à ceux qui par leur naissance même appartenaient à l'une des dix *oq* ou tribus (divisions) confédérées. Il faut donc traduire ainsi ce passage (en tenant compte de ce fait que sans doute on a eu tort de comprendre la construction subordonnante *körü biliñ* comme identique à *köröp biliñ* I S 13):

«[O peuple turc!?] jusqu'aux fils des Dix Flèches et à leurs *tat* (= jusqu'aux Turcs occidentaux et à leurs sujets d'origine étrangère), sachez regarder ceci (c.-à-d. ce que j'ai fait inscrire ici)».

Voilà un avis que le kagan adresse à tous ses sujets, vrais

¹ Cf. I. Kúnos, Šejx Sulejman Efendi's Čagataj-Osmanisches Wörterbuch, Budapest 1902, p. 184 (comp. p. 179: *tažik* „Fremd (in Mittelasien werden die persisch sprechenden 'tažik', und die türkisch sprechenden 'tat' genannt)“); PAVET DE COURTEILLE, Dict. turk-oriental p. 194: „gens de bas étage qui n'habitent pas dans les villes; ceux qui s'attachent à la personne d'un grand, sans faire partie de ses esclaves“ (significations d'origine secondaire, au moins quant à la première d'elles); RADLOFF, Wörterb. III p. 899 et suiv.; VAMBÉRY, Noten zu den alttürk. Inschriften (Mém. Soc. Finno-ougr. XII, 1899) p. 88-89; MELIORANSKIĬ dans les Записки восточн. отдѣл. II. Русск. Археолог. Общества XII, 1900, p. 0154 et suiv.

² Concernant les vastes domaines assujettis par les Turcs occidentaux pendant l'époque de leur prospérité dès le milieu du VI^e siècle, voir CHAVANNES, ouv. c. p. 300 et *passim* ailleurs. A l'époque des inscriptions, les Turcs orientaux ou septentrionaux (les Turcs d'Ötügen) prétendaient la souveraineté sur leur frères occidentaux et sur leurs anciens domaines jusqu'à la Porte de Fer (comp. p. 17 et suiv.).

ou prétendus, même aux plus éloignés parmi eux, en indiquant par le »jusqu'à» une étendue dans l'espace et dans les couches sociales et non pas dans le temps.

N° 8. Reste encore un texte qui est décisif pour le sens de ↓) >. C'est un passage de l'inscription en caractères runiques que porte le grand monument ouïgour trouvé par MM. RAMSTEDT et PÄLSI près de Chine-ousou dans la Mongolie. M. Ramstedt a eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition des photographies, exécutées sur place, de cette inscription, malheureusement très mutilée. On y lit dans la l. 11 du côté nord¹:

üč qarluq jablaq saqınıp tüzä bardı, qurıja on oq(q)a (↓ ↓) >>
kirtı, c.-à-d. »les Trois-Karlouk, saisis de lâcheté (littéralement: pensant lâchement), s'enfuirent et se rendirent chez les Dix Flèches dans l'ouest».

Ce passage ne permet pas d'autre explication et, à mon avis, il est absolument concluant, d'autant plus que nous avons ici l'indication expresse »dans l'ouest».

1912.

2. 𐰉 𐰺 𐰽 𐰾 𐰿 𐱀 𐱁 𐱂 𐱃 𐱄 𐱅 𐱆 𐱇 𐱈 𐱉 𐱊 𐱋 𐱌 𐱍 𐱎 𐱏 𐱐 𐱑 𐱒 𐱓 𐱔 𐱕 𐱖 𐱗 𐱘 𐱙 𐱚 𐱛 𐱜 𐱝 𐱞 𐱟 𐱠 𐱡 𐱢 𐱣 𐱤 𐱥 𐱦 𐱧 𐱨 𐱩 𐱪 𐱫 𐱬 𐱭 𐱮 𐱯 𐱰 𐱱 𐱲 𐱳 𐱴 𐱵 𐱶 𐱷 𐱸 𐱹 𐱺 𐱻 𐱼 𐱽 𐱾 𐱿 𐲀 𐲁 𐲂 𐲃 𐲄 𐲅 𐲆 𐲇 𐲈 𐲉 𐲊 𐲋 𐲌 𐲍 𐲎 𐲏 𐲐 𐲑 𐲒 𐲓 𐲔 𐲕 𐲖 𐲗 𐲘 𐲙 𐲚 𐲛 𐲜 𐲝 𐲞 𐲟 𐲠 𐲡 𐲢 𐲣 𐲤 𐲥 𐲦 𐲧 𐲨 𐲩 𐲪 𐲫 𐲬 𐲭 𐲮 𐲯 𐲰 𐲱 𐲲 𐲳 𐲴 𐲵 𐲶 𐲷 𐲸 𐲹 𐲺 𐲻 𐲼 𐲽 𐲾 𐲿 𐳀 𐳁 𐳂 𐳃 𐳄 𐳅 𐳆 𐳇 𐳈 𐳉 𐳊 𐳋 𐳌 𐳍 𐳎 𐳏 𐳐 𐳑 𐳒 𐳓 𐳔 𐳕 𐳖 𐳗 𐳘 𐳙 𐳚 𐳛 𐳜 𐳝 𐳞 𐳟 𐳠 𐳡 𐳢 𐳣 𐳤 𐳥 𐳦 𐳧 𐳨 𐳩 𐳪 𐳫 𐳬 𐳭 𐳮 𐳯 𐳰 𐳱 𐳲 𐳳 𐳴 𐳵 𐳶 𐳷 𐳸 𐳹 𐳺 𐳻 𐳼 𐳽 𐳾 𐳿 𐴀 𐴁 𐴂 𐴃 𐴄 𐴅 𐴆 𐴇 𐴈 𐴉 𐴊 𐴋 𐴌 𐴍 𐴎 𐴏 𐴐 𐴑 𐴒 𐴓 𐴔 𐴕 𐴖 𐴗 𐴘 𐴙 𐴚 𐴛 𐴜 𐴝 𐴞 𐴟 𐴠 𐴡 𐴢 𐴣 𐴤 𐴥 𐴦 𐴧 𐴨 𐴩 𐴪 𐴫 𐴬 𐴭 𐴮 𐴯 𐴰 𐴱 𐴲 𐴳 𐴴 𐴵 𐴶 𐴷 𐴸 𐴹 𐴺 𐴻 𐴼 𐴽 𐴾 𐴿 𐵀 𐵁 𐵂 𐵃 𐵄 𐵅 𐵆 𐵇 𐵈 𐵉 𐵊 𐵋 𐵌 𐵍 𐵎 𐵏 𐵐 𐵑 𐵒 𐵓 𐵔 𐵕 𐵖 𐵗 𐵘 𐵙 𐵚 𐵛 𐵜 𐵝 𐵞 𐵟 𐵠 𐵡 𐵢 𐵣 𐵤 𐵥 𐵦 𐵧 𐵨 𐵩 𐵪 𐵫 𐵬 𐵭 𐵮 𐵯 𐵰 𐵱 𐵲 𐵳 𐵴 𐵵 𐵶 𐵷 𐵸 𐵹 𐵺 𐵻 𐵼 𐵽 𐵾 𐵿 𐶀 𐶁 𐶂 𐶃 𐶄 𐶅 𐶆 𐶇 𐶈 𐶉 𐶊 𐶋 𐶌 𐶍 𐶎 𐶏 𐶐 𐶑 𐶒 𐶓 𐶔 𐶕 𐶖 𐶗 𐶘 𐶙 𐶚 𐶛 𐶜 𐶝 𐶞 𐶟 𐶠 𐶡 𐶢 𐶣 𐶤 𐶥 𐶦 𐶧 𐶨 𐶩 𐶪 𐶫 𐶬 𐶭 𐶮 𐶯 𐶰 𐶱 𐶲 𐶳 𐶴 𐶵 𐶶 𐶷 𐶸 𐶹 𐶺 𐶻 𐶼 𐶽 𐶾 𐶿 𐷀 𐷁 𐷂 𐷃 𐷄 𐷅 𐷆 𐷇 𐷈 𐷉 𐷊 𐷋 𐷌 𐷍 𐷎 𐷏 𐷐 𐷑 𐷒 𐷓 𐷔 𐷕 𐷖 𐷗 𐷘 𐷙 𐷚 𐷛 𐷜 𐷝 𐷞 𐷟 𐷠 𐷡 𐷢 𐷣 𐷤 𐷥 𐷦 𐷧 𐷨 𐷩 𐷪 𐷫 𐷬 𐷭 𐷮 𐷯 𐷰 𐷱 𐷲 𐷳 𐷴 𐷵 𐷶 𐷷 𐷸 𐷹 𐷺 𐷻 𐷼 𐷽 𐷾 𐷿 𐸀 𐸁 𐸂 𐸃 𐸄 𐸅 𐸆 𐸇 𐸈 𐸉 𐸊 𐸋 𐸌 𐸍 𐸎 𐸏 𐸐 𐸑 𐸒 𐸓 𐸔 𐸕 𐸖 𐸗 𐸘 𐸙 𐸚 𐸛 𐸜 𐸝 𐸞 𐸟 𐸠 𐸡 𐸢 𐸣 𐸤 𐸥 𐸦 𐸧 𐸨 𐸩 𐸪 𐸫 𐸬 𐸭 𐸮 𐸯 𐸰 𐸱 𐸲 𐸳 𐸴 𐸵 𐸶 𐸷 𐸸 𐸹 𐸺 𐸻 𐸼 𐸽 𐸾 𐸿 𐹀 𐹁 𐹂 𐹃 𐹄 𐹅 𐹆 𐹇 𐹈 𐹉 𐹊 𐹋 𐹌 𐹍 𐹎 𐹏 𐹐 𐹑 𐹒 𐹓 𐹔 𐹕 𐹖 𐹗 𐹘 𐹙 𐹚 𐹛 𐹜 𐹝 𐹞 𐹟 𐹠 𐹡 𐹢 𐹣 𐹤 𐹥 𐹦 𐹧 𐹨 𐹩 𐹪 𐹫 𐹬 𐹭 𐹮 𐹯 𐹰 𐹱 𐹲 𐹳 𐹴 𐹵 𐹶 𐹷 𐹸 𐹹 𐹺 𐹻 𐹼 𐹽 𐹾 𐹿 𐺀 𐺁 𐺂 𐺃 𐺄 𐺅 𐺆 𐺇 𐺈 𐺉 𐺊 𐺋 𐺌 𐺍 𐺎 𐺏 𐺐 𐺑 𐺒 𐺓 𐺔 𐺕 𐺖 𐺗 𐺘 𐺙 𐺚 𐺛 𐺜 𐺝 𐺞 𐺟 𐺠 𐺡 𐺢 𐺣 𐺤 𐺥 𐺦 𐺧 𐺨 𐺩 𐺪 𐺫 𐺬 𐺭 𐺮 𐺯 𐺰 𐺱 𐺲 𐺳 𐺴 𐺵 𐺶 𐺷 𐺸 𐺹 𐺺 𐺻 𐺼 𐺽 𐺾 𐺿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻 𐼼 𐼽 𐼾 𐼿 𐽀 𐽁 𐽂 𐽃 𐽄 𐽅 𐽆 𐽇 𐽈 𐽉 𐽊 𐽋 𐽌 𐽍 𐽎 𐽏 𐽐 𐽑 𐽒 𐽓 𐽔 𐽕 𐽖 𐽗 𐽘 𐽙 𐽚 𐽛 𐽜 𐽝 𐽞 𐽟 𐽠 𐽡 𐽢 𐽣 𐽤 𐽥 𐽦 𐽧 𐽨 𐽩 𐽪 𐽫 𐽬 𐽭 𐽮 𐽯 𐽰 𐽱 𐽲 𐽳 𐽴 𐽵 𐽶 𐽷 𐽸 𐽹 𐽺 𐽻 𐽼 𐽽 𐽾 𐽿 𐾀 𐾁 𐾂 𐾃 𐾄 𐾅 𐾆 𐾇 𐾈 𐾉 𐾊 𐾋 𐾌 𐾍 𐾎 𐾏 𐾐 𐾑 𐾒 𐾓 𐾔 𐾕 𐾖 𐾗 𐾘 𐾙 𐾚 𐾛 𐾜 𐾝 𐾞 𐾟 𐾠 𐾡 𐾢 𐾣 𐾤 𐾥 𐾦 𐾧 𐾨 𐾩 𐾪 𐾫 𐾬 𐾭 𐾮 𐾯 𐾰 𐾱 𐾲 𐾳 𐾴 𐾵 𐾶 𐾷 𐾸 𐾹 𐾺 𐾻 𐾼 𐾽 𐾾 𐾿 𐿀 𐿁 𐿂 𐿃 𐿄 𐿅 𐿆 𐿇 𐿈 𐿉 𐿊 𐿋 𐿌 𐿍 𐿎 𐿏 𐿐 𐿑 𐿒 𐿓 𐿔 𐿕 𐿖 𐿗 𐿘 𐿙 𐿚 𐿛 𐿜 𐿝 𐿞 𐿟 𐿠 𐿡 𐿢 𐿣 𐿤 𐿥 𐿦 𐿧 𐿨 𐿩 𐿪 𐿫 𐿬 𐿭 𐿮 𐿯 𐿰 𐿱 𐿲 𐿳 𐿴 𐿵 𐿶 𐿷 𐿸 𐿹 𐿺 𐿻 𐿼 𐿽 𐿾 𐿿 𐻀 𐻁 𐻂 𐻃 𐻄 𐻅 𐻆 𐻇 𐻈 𐻉 𐻊 𐻋 𐻌 𐻍 𐻎 𐻏 𐻐 𐻑 𐻒 𐻓 𐻔 𐻕 𐻖 𐻗 𐻘 𐻙 𐻚 𐻛 𐻜 𐻝 𐻞 𐻟 𐻠 𐻡 𐻢 𐻣 𐻤 𐻥 𐻦 𐻧 𐻨 𐻩 𐻪 𐻫 𐻬 𐻭 𐻮 𐻯 𐻰 𐻱 𐻲 𐻳 𐻴 𐻵 𐻶 𐻷 𐻸 𐻹 𐻺 𐻻 𐻼 𐻽 𐻾 𐻿 𐼀 𐼁 𐼂 𐼃 𐼄 𐼅 𐼆 𐼇 𐼈 𐼉 𐼊 𐼋 𐼌 𐼍 𐼎 𐼏 𐼐 𐼑 𐼒 𐼓 𐼔 𐼕 𐼖 𐼗 𐼘 𐼙 𐼚 𐼛 𐼜 𐼝 𐼞 𐼟 𐼠 𐼡 𐼢 𐼣 𐼤 𐼥 𐼦 𐼧 𐼨 𐼩 𐼪 𐼫 𐼬 𐼭 𐼮 𐼯 𐼰 𐼱 𐼲 𐼳 𐼴 𐼵 𐼶 𐼷 𐼸 𐼹 𐼺 𐼻

D'après les sources chinoises, le fondateur proprement dit de l'empire des Turcs (Tou-kiue) avait nom *T^ou-men* (mort en 552). A côté de lui elles mentionnent son frère cadet *Che-tie-mi* (mort en 575 ou 576), qu'il associa à ses exploits en occident et qui fut en effet l'ancêtre des chefs des Turcs occidentaux («les Dix Flèches»). L'empire turc se trouvait donc, dès l'origine, divisé en deux moitiés presque indépendantes: l'empire oriental ou septentrional, dont les kagans représentaient la branche aînée de l'ancienne dynastie, branche issue de T^ou-men, et l'empire occidental, représentant la branche cadette. Ce qui, pendant les premières dizaines d'années, seul les retenait ensemble, c'était le faible lien de la suzeraineté plus nominale que réelle exercée par la branche aînée sur la branche cadette. Mais dès 582 au plus tard, les Turcs occidentaux non seulement s'affranchirent définitivement de cette suzeraineté, mais entrèrent même en opposition ouverte avec leurs frères orientaux. Cela n'empêcha pas, d'ailleurs, ces derniers de revendiquer toujours leurs soi-disant droits à la suprématie sur l'Occident, même, comme le montrent les inscriptions, après la restauration vers la fin du VII^e siècle.

Si nous comparons ces faits aux données des inscriptions, il s'ensuit incontestablement que, des deux kagans mentionnés là, *Istämi qagan* est identique à Che-tie-mi (= *Στεμβισγάγαν* dans l'auteur byzantin Théophylacte Simocatta; nommé par l'auteur Ménéandre *Αιζάβουλος*, *Αιζιβουλος* et *Σιλζιβουλος*, nom dont la dernière partie représente sans doute le turc *jabgu*, ancien titre des chefs des Turcs occidentaux), et que *Bumïn qagan* ne peut être autre que T^ou-men; toutefois, il y a lieu de supposer que, dans la tradition des Turcs, il a été confondu avec son fils et deuxième successeur, celui que les Chinois appellent *Mou-han* (553—572), conquérant encore plus grand que T^ou-men¹. La forme

¹ Pour les rapports de ces différents kagans et les origines de la dynastie turque cf. MARQUART, *Chronologie der alttürk. Inschriften* p. 2; le même, *Historische Glossen*, WZKM. XII p. 184-5, 188, 196; HIRTH, *Nachworte* p. 88; CHAVANNES, *Documents sur les Tou-kiue (Turcs) occidentaux* p. 2, 20, 219-220, 226-228, 259-260, etc.; BARTHOLD, dans *Записки восточн. отдѣл. И. Археолог. Общ.* XV p. 0178-9, 0184.

chinoise du nom *Mou-han* fait supposer en turc de l'Orkhon la forme **Buqan*¹. Pourvu que les formes des noms que présentent les sources chinoises soient relativement exactes, ce que selon toute analogie on est fondé à croire, je serais même porté à supposer que, dans la tradition des Turcs, »*Bumïn*» est dû à une contamination non seulement des deux personnes, mais aussi des deux noms **Buqan* et **Tumïn*.

Après des guerres victorieuses contre »les peuples des quatre coins du monde», les limites dans lesquelles les deux kagans régnaient et »firent s'établir» les peuples assujettis sont indiquées par les inscriptions comme s'étendant de *Qadïrqañ jïš* (les monts Khinggan?) à l'est jusqu'à *Tämïr qapïç*, la Porte de Fer (au delà du fleuve Iaxartes et de la Sogdiane) à l'ouest². Au moins en ce qui concerne la Porte de Fer, ce seront là en effet à peu près les limites sud-ouest des Turcs occidentaux au temps de leur prospérité ou, en d'autres termes, celles de l'entité géographique qui constituait l'empire turc sous Mou-han et Istämi, si, avec les inscriptions, on le regarde comme formant alors un tout indivisé³. Puis on continue ainsi (I E 3-4 = II E 4):

{ (I) : 𐰽𐰺 : 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸 : 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸 } : 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸 > 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸
 { (II) : 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸 : 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸 } : 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸 > 𐰽𐰺𐰸𐰸𐰸
 : | 𐰽𐰺𐰸𐰸 > 𐰽𐰺𐰸𐰸 }

ekïn ara idioqsız kōk tür^{ik} { *anča* (I) - } *olurur ärmiš.*
 { *iiti anča* (II) }

Le nom à demi légendaire *kōk tür^{ik}*, »les Turcs bleus»⁴, qui ne figure qu'à ce seul endroit commun aux deux inscriptions, y est évidemment employé pour désigner l'ensemble varié de tribus

¹ Cf. *Βώχανος*, nom d'un général des Turcs occidentaux, dans Ménandre, éd. de Bonn, p. 404 ligne 8?

² Cf. mes Inscr. de l'O. p. 137.

³ Cf. HIRTH, ouv. cité p. 88; CHAVANNES, ouv. cité p. 229.

⁴ Cf. mes Inscr. de l'O. p. 138. P. MELIORANSKIJ fait remarquer dans *Сборникъ трудовъ орхонской экспедиции. IV. Древне-тюркскіе памятники въ Кошо-Цайдамъ* (1899), p. 17 n. 3, que »le bleu est la couleur favorite chez beaucoup de tribus turques comme le rouge dans les bylines et les contes russes«.

ou de populations «des quatre coins du monde», réunies jadis sous le double empire turc pendant la période brève mais brillante de sa prétendue unité et dans les vastes limites mentionnées par les inscriptions. Il implique donc un contraste formel avec l'état de choses des temps suivants et la scission hostile entre l'orient et l'occident¹.

Dans ce passage, le mot qui a surtout fait l'objet des contestations c'est le complément de *kök türük* : *idiuqsiz* 'sans *idi ni oq'*. Parmi les interprétations jusqu'ici données de ce mot composé je regarde comme inacceptables, outre celle que j'en ai moi-même proposée dans mes Inscr. de l'O. p. 138, celles qu'en a données M. RADLOFF. Ce savant, qui maintient la transcription *idiuqsiz* (cf. plus haut p. 6-7), a d'abord traduit le mot par «herren- und geschlechtslos» (Altt. Inscr. p. 5, 44, 439, 449), puis par «keine herrschenden [*idi*] adligen Geschlechter [*uq*] habend» (même ouv., Neue F., p. 131). Absolument inadmissible est la traduction arbi-

¹ En conséquence de ce que je viens d'exposer, je ne puis qu'être parfaitement d'accord avec M. RADLOFF en rejetant énergiquement l'application du nom *kök türk*, „köktürkisch“, aux inscriptions elles-mêmes et à leur époque, ou même à tout ce qui est écrit en alphabet „runique“, quelle qu'en soit la provenance. L'usage des Turcs eux-mêmes a assigné à ce nom une valeur toute différente: il s'appliquait exclusivement aux origines de leur histoire, c'est-à-dire à une période antérieure aux inscriptions de près de deux cents ans. Il n'est pas vrai que „Bilgä Khan sein [!] Volk an mehreren [!] Stellen ganz unzweideutig die *kök Türk* nennt“ (W. BANG, Die Köktürkische Inschrift auf d. Südseite des Kül Tegin-Denkmal, 1896, Vorwort). Peut-être qu'en 1896, quand il fut d'abord proposé par M. BANG (l. c.) pour désigner le peuple de Bilgä kagan et sa langue, et quand les matériaux étaient beaucoup plus restreints qu'ils ne le sont actuellement, ce nom a pu paraître pratique; aujourd'hui il est aussi superflu et équivoque que contraire à l'histoire. Pour l'écriture le nom de „runique“ me paraît satisfaisant, et quant à la langue, il me semble préférable de la désigner, soit d'une façon globale, sous le nom de „vieux turc“ ou, si l'on veut, de „turc runique“ — soit, s'il s'agit d'en distinguer les nuances, comme du „(vieux) turc de l'Orkhon“, du „turc de l'Iénisséi“, etc., et d'autre part comme de l'ouïgour, quand il est vraiment question de langue ouïgoure („ouïgour runique“, par ex. Kara Balgassoun et Chine-ousou).

traire et copieusement pourvue de points d'interrogation qu'en a donnée МЕЛИОРАНСКИЈ dans son texte (ouv. cité p. 64): «не знавие (тогда?) ни господъ (?) ни слугъ (?)», c.-à-d. «ne connaissant (alors?) ni des seigneurs (?) ni des serviteurs (?)». Ses doutes ont abouti à l'abandon définitif de cette interprétation: dans sa note 22 (p. 99) il traduit: «не имѣвше хана и племень т. е. племенной организации» = «n'ayant pas de khan ni de tribus, c.-à-d. d'organisation par tribus». A cet endroit encore il hésite entre les formes *oq* et *uq*, tout en paraissant préférer *oq*. Le composé en question est traduit dans un sens analogue par M. W. BANG¹: «die früher(?) herrenlosen und hordenlosen Kök Türk». J'aurai plus loin une restriction à faire concernant la traduction de M. BANG. Mais pour l'essentiel, les deux dernières traductions sont les seules admissibles.

Le mot *idi* signifie 'maître, seigneur', soit un souverain, un kagan (voir par ex. I S 4 = II N 3² ou l'inscription de Ton-

¹ Zu den Kök Türk-Inschriften der Mongolei, T'oung-Pao VII p. 331-332, 348 (tirage à part p. 10-11, 27); cf. ibid. IX p. 120.

² Comme cet endroit a été mal compris par la plupart des interprètes, je saisis l'occasion d'en dire en passant quelques mots. Le texte porte: *Ötüken jışda jig idi joq ärmiş*. Dans sa dernière traduction M. RADLOFF rend ainsi ce passage: „Im Ötüken Bergwalde gab es keinen mächtigen [*jig*] Adel [*idi!*]“; sa traduction antérieure disait pourtant mieux: „— gab es keinen vortrefflichen Herrn (ausser mir)“; МЕЛИОРАНСКИЈ: „не было хорошаго (т. е. настоящаго?) владыки“ = „il n'y avait pas de bon (c.-à-d. vrai?) souverain“ [mais à cette époque les Turcs avaient leur propre kagan]; M. BANG: „Die Güter waren (vor meiner Thronbesteigung [!]) ohne Herrn“, traduction sous tous les rapports inadmissible. Seule la traduction que j'ai donnée dans mes Inscr. de l'O.: „Dans la forêt d'Entuken ils n'avaient pas de... suzerain“, rendait au moins assez correctement la pensée, quoique la traduction du mot *jig*, dont je ne comprenais pas le sens, eût été laissée en blanc. Or c'est précisément la combinaison *jig (jeg) idi* qui implique l'idée de „suzerain“; car *jeg* (écrit *j²ig*, quelquefois *j²g* = *jäg*) ne signifie pas „bon“, comme on le traduit souvent, mais a toujours le sens comparatif (ou superlatif) de 'meilleur, le meilleur, supérieur, suprême; principal'. (Si dans les textes plus récents, on trouve aussi la formation comparative pléonastique *jegräk* au lieu de *jeg*, on n'en peut nullement

youkouk 11), soit un seigneur quelconque (par ex. JRAS. 1912 p. 209¹⁰⁰ du maître d'un cheval), mais jamais il ne s'emploie comme adjectif «herschend» ni au sens de «Adel». Deux fois (I E 19 et 20 = II E 16 et 17) nous trouvons *idisiz* 'sans seigneur' employé en parlant de tribus qui n'appartiennent à aucune des grandes confédérations ayant à leur tête un kagan et que, pour cette raison, le kagan turc a soin d'organiser (*et-*) sous sa souveraineté. C'est précisément dans ce sens que *idi—siz* figure ici, comme nous allons tout de suite le voir.

Le second élément du mot composé qui nous occupe, ne peut être que le mot *oq* 'flèche', qu'il soit d'ailleurs épélé $\downarrow > oq$, comme à cet endroit-ci, ou $\downarrow \overset{\circ}{q}$, comme dans $\downarrow) > on oq$ (voir p. 5) et $) > \downarrow oqun$ (p. 27). Par contre, je regarde comme abso-

conclure que *jeg* signifie 'bon'; comp. *artuqraq* pour le simple *artuq* 'surplus, plus', comme on peut dire par ex. en italien *più meglio*.) A *jeg idi*, proprement 'seigneur supérieur ou suprême', ce qui est plus que *idi* seul, on peut comparer par ex. *üstünki jig qunčui* „die oberste Hauptgemahlin“, MÜLLER, Uigurica II p. 23¹⁹; *jig üstünki linqua čä'äk iligi qanji*, „le Très Haut Roi Suprême de la fleur de lotus“ (Buddha), ibid. p. 56 (14)¹⁻²; *jig üstünki — burxan*. RADLOFF et MALOV, Suvar-
 ṇaprabhāsa I 13 b¹⁹, II 3 a²⁻³, etc. Un dérivé de *jeg* est le verbe *jegäd-* (*jigäd-*) 'être ou devenir supérieur, avoir ou prendre le dessus, exceller' (pour l'affixe *-ad-*, *-äd-*, qui forme des verbes dénominatifs et intransitifs, cf. plus loin); dans les textes provenant du Turkestan oriental il figure souvent en combinaison fixe avec *ut-* 'vaincre': *ut-jigäd-* ou *jigäd-ut-* 'gagner la victoire'. Le sens du passage en question est donc: „Dans la forêt d'Ötügen il n'y a pas (ou ils n'ont pas) de seigneur suzerain“, ou, librement rendu: (depuis que les Turcs habitent) la forêt d'Ötügen, ils n'ont pas été et ne seront pas assujettis à la suprématie d'un autre souverain (comme ils l'ont été auparavant à l'empereur de Chine), et voici le lieu d'où ils ont su et sauront maintenir leur *el* (c.-à-d. leur empire et leur indépendance sous leur propre kagan: *el tutsiq jer Ötükän jış ärmiš*). Ici et dans les lignes suivantes de cette partie des deux inscriptions, la forme verbale *ärmiš* (*jim'aq ärmiš*, *jaqutir ärmiš*, *jorjtmaz ärmiš* etc.) est employée, comme souvent ailleurs, en parlant d'un état permanent ou d'une série d'actions continuées pendant un temps plus ou moins long et qui, au moment actuel, n'ont pas encore cessé, ou bien d'une expérience faite auparavant et qui continue à être vraie.

lument fautive la transcription «*uq*» et la traduction «Geschlecht» (voir p. 6-7). Nous avons vu que *oq* 'flèche' était le terme propre d'une organisation d'ordre essentiellement administratif, qui s'était particulièrement développée ou conservée chez les Turcs occidentaux («les Dix Flèches»). Et, en effet, l'attribution à cette organisation d'un caractère essentiellement administratif s'accorderait extrêmement bien avec ce fait qu'ici *oq* est immédiatement coordonné à *idi*, le kagan.

Si, après cela, nous entreprenons de traduire le texte de I, que jusqu'ici on a toujours regardé comme texte principal, la seule traduction possible sera :

«Ainsi (= dans cette étendue) étaient assis (= demeuraient) entre ces deux (limites) les 'Turcs bleus' sans seigneur (= souverain, kagan) ni (organisation par) 'flèches'».

Mais voici ce qui est tout simplement absurde. Comment peut-on dire que les Turcs n'avaient ni de seigneur ni d'organisation, au même moment où il s'agit précisément de célébrer, dans toute cette partie des inscriptions, les deux premiers kagans turcs et leurs excellents grands fonctionnaires (*bujruq*) et noblesse (*bäglär*)? Ici il y a incontestablement une contradiction criante qui n'a pu échapper à l'attention de tous les interpréteurs; évidemment c'est cela qui nous a fait recourir à toutes sortes de moyens pour concilier avec le contexte l'étrange adjectif *idioqsiz*. La chose serait très simple si, avec M. BANG (voir p. 21), on pouvait traduire «die (früher) herrenlosen etc.», ou si, comme dans l'édition russe du travail de M. RADLOFF¹, on pouvait se contenter de l'hypothèse que «ici il s'agit de ces temps légendaires où les Turcs n'avaient pas l'aristocratie de naissance que nous rencontrons dès l'époque historique»². Mais il n'en est rien; si l'on avait voulu dire cela, il aurait nécessairement fallu l'indiquer expressément.

¹ Сборникъ трудовъ орхонской экспедиции. IV. Древне-тюркскіе памятники въ Кошо-Цайдамъ, p. 17 note 4.

² L'expression „légendaires“ se rapporte, à ce qu'il semble, à l'hypothèse assurément inacceptable, proposée ailleurs par M. RADLOFF (Alttürk. Inschr. p. 434, cf. ibid. p. 167 n. et 173 n.), que le *Bumjn*

Or, la chose est bien différente, si l'on part non pas du texte de l'inscription I, mais de celui de II. Ici il y a un petit mot auquel jusqu'ici on n'a attaché aucune importance et qu'on n'a pas même bien compris. L'inscription II porte: »— *kök tür^{nk} iti anča olurur ärmiş*» au lieu de la leçon de I: »— *kök tür^{nk} anča etc.*» Cet *iti*, bien compris, change complètement le sens du passage entier et les difficultés s'évanouissent. RADLOFF identifie ce mot avec l'ouïgour *äti* 'très' et traduit »*äti anča*» par »so sehr lange». Mais évidemment *iti* (*eti*) ne peut être que le gérondif du verbe *et-* 'organiser', régi de *olurur*. Quant à la forme, comp. par ex. I E 1: *eti birmiš*, et concernant la construction de *olur-* avec ce gérondif, I S 8: *tuta olurtačj-sän* ou l'inscription de Tonyoukouk 62 (63 R.): *bilgä qayan budunşy egidü olurur* »Bilgä kagan est assis (= règne) en ayant soin du peuple». Alors il faut interpréter ainsi le passage en question:

»Ainsi (= dans cette étendue) ils (c.-à-d. les deux kagans) étaient assis (= régnaient) en organisant entre ces deux (limites) les 'Turs bleus' qui étaient sans seigneur (= souverain, kagan) ni (organisation par) 'flèches'.»

De cette leçon il va de soi que ce dernier attribut, c.-à-d. l'adjectif *idiogsiz*, est à juste titre appliqué aux populations qui venaient d'être soumises à l'empire turc nouvellement fondé ou qui le furent successivement, et dont l'organisation a pu occuper les premiers kagans pendant une grande partie de leur règne. De même qu'ailleurs un peuple est dit être *idisiz* jusqu'à ce que le kagan turc l'organise (*et-*) sous sa souveraineté, l'état désigné ici par l'adjectif *idiogsiz* n'a en réalité pris fin que dès le moment où les kagans avaient achevé de régler les relations de dépendance de tous leurs sujets et l'ensemble de l'appareil administratif.

A d'autres égards encore le texte de II est bien préférable à celui de I et à l'interprétation qu'il exige. D'abord il a cet

qayan des inscriptions est identique à Wen-ming, empereur légendaire de Chine et, d'après les Chinois, ancêtre des chefs des Hioungnou (cf. W. BARTHOLD, Historische Bedeutung der altt. Inschr. p. 5 [dans RADLOFF, ouv. c., Neue F.] et, par contre, HIRTH, ouv. cité p. 88).

avantage qu'un seul et même sujet des phrases — les deux kagans — est maintenu essentiellement d'un bout du passage jusqu'à l'autre (dans I dès l. 1 jusqu'au commencement de la l. 4), tandis qu'il y a quelque chose de choquant dans le changement qui, en I, fait tout à coup de *kök türⁿk* le sujet d'une phrase isolée. Puis, l'emploi du verbe *olur-*, 'être assis, s'asseoir', est plus conforme à l'usage ordinaire. Ce verbe, il est vrai, peut quelquefois figurer au sens de 'habiter' en parlant d'un peuple; mais beaucoup plus souvent on l'emploie en parlant du kagan qui 'est assis' ou 's'assied' sur le trône, c.-à-d. qui 'règne' ou 'prend les rênes du gouvernement'. C'est de cette manière qu'il se rencontre un peu plus haut (*Bumïn qaγan İstämi qaγan olurmiš*) et de nouveau un peu plus loin (I E 5 = II E 6: *biligsiz qaγan olurmiš*), et *passim* ailleurs. La forme du verbe, l'imparfait descriptif (*eti*) *olurur ärmiš*, est en parfait accord avec cette conception: elle désigne la série suivie d'actes gouvernementaux ayant pour but d'organiser les sujets.

Après tout, je ne puis pas douter que dans l'inscription I on n'ait voulu exprimer la même chose que porte II, mais le lapicide, sinon déjà celui qui a mis au net le manuscrit ou le dessin d'après lequel il faut supposer que le lapicide a travaillé (l'auteur de l'inscription, Iollig tegin lui-même?), a oublié par inadvertance le mot important $\uparrow \text{H} \uparrow$ *itⁱ*, ce qui a perverti le sens de la phrase entière. Dans l'inscription II, postérieure à I de trois ans environ, ce mot, qui avait été omis dans I, aurait été restitué. Cette hypothèse est d'autant plus plausible que les deux inscriptions ont le même auteur, Iollig tegin, qui, en revisant le texte de I, n'a pas pu ne pas observer la faute qui, à mon avis, y a été commise.

Je ne m'engagerai pas dans le problème insoluble de savoir quel a été dans II le modèle des parties communes aux deux inscriptions: était-ce, par exemple, le brouillon ou le dessin conservé de I? ou bien une nouvelle copie revue, faite directement d'après le monument I? On n'en sait rien. Quoi qu'il en soit, je ferai seulement remarquer que, ailleurs aussi, lorsqu'il y a des écarts entre les deux textes parallèles, le texte de II est presque toujours préférable à celui de I, par ex. II E 6: *biligsiz ärmiš ärinē*, mais I E 5: *biligsiz ärinē*, avec omission fautive de *ärmiš*; II E 7:

très mal fondées¹, et il en est de même de l'interprétation qu'il propose lui-même («*konurty*» au sens de «zu Boden werfen, fällen») et qui a déjà été suffisamment réfutée par MM. RADLOFF (Alt. Inschr., Zweite F., p. XXIII) et MELIORANSKIJ (ouv. cité p. 121). Il va sans dire que ↓ (représentation figurative d'une flèche *oq*!) rend aussi bien la syllabe *oq* que la syllabe *uq*, cf. ↓ D *joq*, ↓ » ↓ *toqidi*, la particule enclitique ↓ *oq*, etc., et un mot *oqun* (même à *u* bref dans la terminaison) pourrait s'écrire soit) > ↓ *qun*¹ soit) ↓ > *oqn*¹, comme *toquz*, par exemple, s'écrit soit ↓ > ↓ > *t'quz* soit ↓ ↓ > *t'oqz*, et, de même *öküs* | ↓ ↓ *küs*² ou | ↓ ↓ *öks*², etc. C'est par pur hasard que, les deux fois où figure la forme *oqun*, elle s'écrit) > ↓ et non pas) ↓ > (cf. le cas instrumental) ↓ > D *jolun* 'par le chemin', Tonyoukouk l. 24 [25 Radl.]). La combinaison *oqun ur-* signifie 'atteindre de flèche(s)'.
 Tout en concédant que ma lecture et mon interprétation d'*oqun* sont strictement admissibles, M. RADLOFF préfère pour sa part lire *aqun*, qu'il traduit par «Angriff» (Alt. Inschr. p. 232 l. 4 «Ueberfälle»; ibid. p. 219, Neue F., p. 59, 159 «Streifzug»); mais c'est là une transcription que rien n'autorise. La lettre ↓ peut se lire *uq*, *oq* et aussi, quoique moins souvent, *qu*, *qo*, jamais *aq*, dont le signe exclusif est ↓. En outre «*aqun*» «Angriff» est un mot forgé par M. Radloff sur le modèle de osm. آقین *aqin* «incursion pour faire du butin; razzia» (Samy; cf. آقینچی *aqinčij* «soldats irréguliers qui font des excursions pour piller le sol ennemi», id.). Aussi MELIORANSKIJ s'est-il prononcé (l. c.) à la fois contre la leçon *aqun* et contre l'hypothèse d'une construction «*aqun ur-*» au sens de «Angriff machen».

En conséquence de ma manière de voir, j'ai traduit, dans mes Inscr. de l'O., les mots *jüz artuq oqun urti* par «il atteint

¹ „Dafür dass die Silbe *ok* durch das Zeichen ↓ wiedergegeben werden kann, wird THOMSEN den Beweis auch nicht erbringen können“[!], l. c., p. 108 note 1. La note 44 de mes Inscr. de l'O., qu'invoque M. BANG contre mon interprétation de *oqun*, ne contient absolument rien qui y soit contraire.

de flèches plus de cent (hommes)»¹, en y voyant un parallèle à la ligne 36: *bir ärig oqun urti*, «il atteignit d'une flèche un homme»². Il n'y a certainement rien à objecter à cette traduction au point de vue de la grammaire ni en ce qui concerne le sens général du passage en question, pris isolément. Qu'il y ait d'autres considérations qui la rendent contestable, c'est ce que nous allons voir plus loin.

MELIORANSKIĬ, qui s'est rangé entièrement à mon avis pour la lecture (ouv. cité p. 72 et 121), considère au contraire qu'il est question de flèches ennemies ayant atteint l'armure de Kūl tegin (sans le blesser), et traduit en conséquence (sous des réserves exprimées par un point d'interrogation): «зъ еро вооружение [*jaraqinda*] — болѣ чѣмъ ста стрѣлами попалъ», c.-à-d. «dans son armure — on l'atteignit de plus de cent flèches». Cette traduction fournit sans doute un sens satisfaisant. Il est vrai que certaines circonstances pourraient faire objection contre elle, tel le brusque changement de sujet: rien ne nous avertissait nettement que tout à coup ce sont les ennemis qui deviennent le sujet de la phrase, où Kūl tegin figure momentanément comme régime direct.

¹ Autre traduction possible, en partant de la même manière de voir: „il atteignit (les ennemis) de plus de cent flèches“. Pourvu que Kūl tegin soit en effet le sujet de la phrase, cette interprétation aurait peut-être même été préférable, puisque le mot *ärig* 'homme(s)' fait défaut.

² La suite de cette phrase de la l. 36 porte: *eki ärig udišru* (> 4 ʸ >>) *sanēdi*, ce qui se retrouve mot à mot I N 2. Jusqu'ici le mot *udišru* a été mal compris. Évidemment c'est un gérondif en *u* qu'il faut analyser ainsi: *ud-* 'suivre q.', *udiš-* 'se suivre, venir l'un après l'autre', *udišur-* 'faire marcher à la suite l'un de l'autre', d'où le gérondif *udiš(u)ru* 'en les faisant marcher l'un après l'autre'. Il faut donc traduire ainsi la phrase entière: „(et) il transperça deux hommes l'un après l'autre'. Si l'on a ajouté *udišru*, c'est pour empêcher le lecteur de prendre cette phrase dans le sens attribué à ma leçon par M. RADLOFF (ouv. cité, Neue F., p. 141 note 1, cf. p. 167): „Zwei Männer durchbohrte er mit einem Lanzenstosse [?!]“. Les leçons divergentes qu'a maintenues M. RADLOFF lui-même dans les passages cités, sont en contradiction avec les traits de l'inscription, et ses interprétations sont, à mon avis, inadmissibles.

Néanmoins, la traduction de MELIORANSKIJ mérite d'être considérée de plus près; nous y reviendrons plus loin.

Restent les deux premiers mots de ce passage : 𐰽 𐰺 𐰸 𐰺 𐰺 𐰺
 $\text{𐰽 𐰺 𐰸 𐰺} \gg \text{𐰽 𐰺}$ *j¹r¹qinda* : *j¹ms¹inda*, qui sont tous deux des locatifs en *-da* et présentant l'affixe pronominal de la 3^e personne. Le premier de ces mots, que j'ai lu précédemment *jaraqinda* et traduit «dans son armure», en l'identifiant à osm., djag. *jaraq* 'arme', doit sans doute plutôt être vocalisé *jarqinda*, *jarq* étant le mot propre pour '(armure,) cuirasse, haubert', cf. MÜLLER, Uigurica II, p. 7830: «*yarıq kädip*» (et ibid. p. 8648: «*yarıy kätip*», graphie inexacte d'un autre manuscrit), «— einen Panzer anlegte»; HOUTSMA, Türk.-arab. Glossar p. 103: «*jaryk* Harnisch» (à côté de «*ياراڭلا jarakla*, -n sich waffnen», p. 105); MELIORANSKIJ, Арабъ филологъ о турекомъ языкъ p. 0115: «*يارق jarıq* панцырь». De même il faut sans doute lire *jarıqlıy* le mot 𐰽 𐰺 𐰺 𐰺 𐰺 , figurant I E 23 = II E 19, et le traduire non pas par l'expression plus générale 'armé' (*jaraqlıy*, que nous avons peut-être I E 32: *jaraqlıy äligin* «à main armée»), mais par 'muni de cuirasse, cuirassé', ce qui formerait précisément un parallélisme antithétique en faisant pendant au *sürüglig* 'armé de lance' qui vient après¹.

Le deuxième mot du passage $\text{𐰽 𐰺 𐰸 𐰺} \gg \text{𐰽 𐰺}$ *j¹ms¹inda* est l'un des plus contestés et moins compris des inscriptions qui nous occupent. Sans rendre compte ici des différentes interprétations proposées², je constate simplement que, malgré toutes les divergences, une seule chose a paru évidente à tous les interpréteurs, à savoir que nous nous trouvons ici en présence d'un thème se terminant par *-ma*, augmenté de l'affixe *-si* de la 3^e personne. Déjà en rédigeant mes Inscr. de l'Orkhon j'avais conscience qu'en

¹ Je fais observer en passant que le mot abstrait qui signifie 'convenance', „Passendheit, Passendsein“ (RADLOFF) est *jaraç*, non pas *jaraq*, en ouïgour et de même sans doute en vieux turc, où les inscriptions n'en présentent pas d'exemple.

² THOMSEN, Inscr. de l'O. p. 109, 155 note 40; RADLOFF, Altt. Inscr. p. 231-232, 443, Neue F., p. 59, 139, 159, Zweite F., p. xxiv; BANG dans MARQUART, ouv. cité p. 107-8; (MELIORANSKIJ, ouv. cité p. 121 et suiv.).

interprétant ainsi on admettait à ce seul endroit une épellation par ζ s^1 de l'affixe qui s'écrit partout ailleurs, sans exception aucune, par un $| s^2$, $\uparrow | -s^2i$, quelles que soient les voyelles du thème, — pour cette raison probablement que l' i (\bar{i} ?) de cet affixe était, dans le turc de l'Orkhon, une voyelle palatale invariable. Mais alors je n'attachais pas à ce fait toute l'importance qu'il aurait fallu. C'est MELIORANSKIJ qui y a attiré l'attention (ouv. cit. p. 121) — sans tenter d'ailleurs une interprétation du mot, dont il laisse la place en blanc dans sa traduction (p. 72), mais en indiquant la conséquence nécessaire de son observation, qui est que l' s doit faire partie du thème de ce mot.

Dès lors, une seule leçon s'offre comme possible: *ajalmasinda*, forme ci-dessus mentionnée de *aj-almas* 'diamant de lune'¹, c'est-à-dire ornement de diamants en forme de croissant, fixé sans doute au casque. Rien ne nous empêche, je crois, de supposer que le mot *almas* (de gr. ἄλαμας?) ait pénétré en Orient assez tôt pour pouvoir figurer en turc au VIII^e siècle, et quant à la forme dudit ornement, il est peut-être permis de croire qu'à cette époque le croissant était déjà devenu l'emblème des Turcs.

Au cas où l'interprétation donnée dans mes Inscr. de l'O. serait juste (voir plus haut p. 28-29), il faudrait traduire ainsi le passage en litige: «dans son armure et (paré de) son diamant (en forme) de lune il atteignit de flèches plus d'une centaine» (où peut-être: «il atteignit (les ennemis) de plus de cent flèches»). Cependant, j'avoue que la justesse de cette traduction me paraît maintenant plus contestable qu'auparavant, et voici pourquoi: l'emploi syntactique du locatif pour exprimer, comme je l'avais supposé, la chose dont on est vêtu, est certainement sujet à caution. Pour exprimer cette idée, une construction verbale telle que *jarigin kädip* (voir ci-dessus p. 30) serait sans doute plus conforme au génie des langues turques. Précisément en ce qui concerne les deux locatifs, l'interprétation de MELIORANSKIJ (voir p. 29) a, par contre, le grand avantage de présenter une explication sous tous les rapports satisfaisante en les attachant directement

¹ RADLOFF, Wörterbuch I p. 5-6 (ai „mondförmig“).

lecture est en bonne harmonie avec ce qui précède selon l'interprétation de MELIORANSKIJ, qu'elle vient ainsi corroborer¹.

La lacune est suivie, au commencement de la ligne 34, du passage cité plus haut p. 27: *tägdükin türük bağlar qop bilir-siz*. Si nous considérons que, dans la dernière partie du récit de ce combat, Kül tegin est mentionné seulement comme attaqué, non pas comme attaquant, il faut supposer que le mot *tägdükin* «sa ou leur attaque», se réfère à l'armée chinoise plutôt qu'à Kül tegin, et la fin de la lacune peut par conséquent avoir contenu soit le nom *Čača sāgün* ou une autre désignation analogue de l'armée chinoise, soit quelque complément commun, par exemple *ol küēlig*, «cette violente».

Je termine cette étude en répétant la traduction du passage entier qui vient après le récit des trois chevaux successivement tués: «Dans sa cuirasse et son diamant (en forme) de croissant ils l'atteignirent de plus de cent flèches, mais [pas] une (d'elles) [ne pénétra, ou: ils ne la firent pénétrer] dans les plaques (de son armure) ni dans sa tête. Leur [violente?] attaque (ou: l'attaque de [Čača sāgün ou de l'armée chinoise?]), vous vous la rappelez tous, vous, les begs turcs.»

4. ʒ ʎ, *ärinč*.

Un mot dont le sens propre et la fonction sont encore assez obscurs et contestés, c'est ʒ ʎ *ärinč*.

Je vais d'abord énumérer tous les endroits où il se trouve, et je me dispenserai provisoirement d'en tenir compte dans les traductions, où apparemment on peut bien en faire abstraction.

N:o 1. I E 3 = II E 4: *bilgä qayan ärmiš, alp qayan ärmiš; buj(u)ruqi jemä bilgä ärmiš ärinč, alp ärmiš ärinč; — — anj*

¹ Les idées sur la lacune en question que j'ai émises dans mes Inscr. de l'O. p. 197 (*ad* p. 155) sont insoutenables. Au lieu de *j²izka* RADLOFF veut voir dans le premier mot „*järiḡä*“; mais cette lecture est en contradiction avec les traces qui restent des lettres gravées, et sa traduction: „an ihrer Stelle und für ihre Köpfe (nahm er) einen T[ümen . . .]“ m'est incompréhensible.

üçün ilig anča tutmış ärinč; c.-à-d.: «C'étaient de sages kagans, c'étaient de vaillants kagans; leurs bouy(ou)rouks (= hauts fonctionnaires) de même étaient sages, étaient vaillants; — — voilà pourquoi ils pouvaient maintenir ainsi (ou dans cette étendue) l'empire».

Sur les deux kagans dont il s'agit ici voir p. 17-18.

N° 2. I E 5 = II E 5-6: *anda kisrā inisi qaγan bolmış ärinč, oyliti qaγan bolmış ärinč; anda kisrā inisi äčisin-täg qılınmaduq ärinč, oylti qaγin-täg qılınmaduq ärinč; biligsiz qaγan olurmış ärinč, jablaq qaγan olurmış ärinč, buγ(u)ruqi jemä biligsiz ärinč* (I; *ärmış ärinč* II), *jablaq ärmış ärinč*; c.-à-d.: «après, leurs frères cadets devinrent kagans et leurs fils devinrent kagans; mais après, les frères cadets ne sont point faits comme les frères aînés, les fils ne sont point faits comme leurs pères; des kagans sans sagesse, de mauvais kagans montèrent sur le trône (littéralement: s'assirent); leur bouy(ou)rouks de même étaient (II; sont I, cf. p. 25 en bas) sans sagesse, étaient mauvais».

N° 3. Tonyoukoug 2-3: [*türk*] *budun* — — *qanin godəp tab-γačqa jana içikdi. täqri anča temiş ärinč: qan bertim, | [qaniγin] godəp içikdiγ. içikdük üçün täqri ölütmış (? | ⦿ H Y N) ärinč. türk budun ölti, alqındı, joq boldı*; c.-à-d.: «le peuple [türk] — — abandonna son khan et rentra en Chine. Mais le (dieu du) Ciel disait ainsi: Je t'avais donné un khan, mais abandonnant [ton khan] tu es rentré. Parce qu'ils étaient rentrés, le Ciel les fit mourir (?). Le peuple ture mourut, languit, périt.»

C'est | ⦿ H Y N que semble porter l'inscription; mais la lettre Y¹² est étroitement serrée entre N et H, bien que plus profondément gravée que le reste des lettres. Il faut donc supposer qu'ayant d'abord été oubliée elle a été ajoutée après coup. S'il en est ainsi, je ne puis lire que *ölütmiş* (ou *ölätmiş*?), quoique je ne connaisse pas par ailleurs ce verbe, mais seulement le substantif *ölüt* ou *ölät*, en osm. et djag., 'maladie contagieuse et mortelle, mortalité'. Toutefois, il pourrait bien y avoir eu une telle formation transitive, 'faire mourir', un peu différente peut-être quant au sens de *ölür-* 'tuer'. Comp. *ölütçi* «Mörder» (MÜLLER, Uigurica p. 9), *ölütçi* ou *ölätçi* id. (Qutadyu Bilig 67,15), qui peut aussi bien

ou même mieux être dérivé du verbe dissyllabe *ölüt-* (ou *ölät-?*) que du substantif mentionné; dans le cas de thèmes verbaux de plus d'une syllabe, l'affixe *-či* est très souvent ajouté immédiatement au thème, et non pas, comme toujours pour les thèmes monosyllabes, à un dérivé nominal en *-γu, -gü*; comp. *tılänči, ötünči*, etc. Si, par contre, la lettre intercalée *Y*¹² ne compte pas, il faut sans doute lire *täqri ötämiš*, «le Ciel (le leur) rendit», de *ötä-*, osm. *ödä-*, etc. 'payer'.

N^o 4. I E 10-11 = II E 10: *üzä tür^uk täqrisi tür^uk ıduq jeri subi anča etmiš* (I; *etmiš äri nč* II): *tür^uk budun joq bolmazun tejın*, — — *qaqım Elteriš qağanıγ ögäm Elbilgä qatunzy täqri töpäsindä tutsp jügärü kötürmiš äri nč* (I; *kötürti äri nč* II); c.-à-d.: «le Ciel des Turcs en haut et le saint Ier-soub (c.-à-d. la divinité de la Terre et de l'Eau) des Turcs firent ainsi: pour que le peuple ture ne fût point anéanti, — — ils élevèrent vers le haut mon père Elteriš kagan et ma mère Elbilgä katoun, les soutenant du sommet du Ciel».

En ce qui concerne la dernière phrase de cette traduction, l'ordre des mots prouve nettement et incontestablement que les mots *täqri töpä-si(ndä)* sont étroitement unis par la relation de dépendance. Puis, il faut sans doute comprendre *töpäsindä* comme cas ablatif, non pas comme locatif, comme je l'ai fait auparavant dans mes Inscr. de l'Orkhon p. 101. C'est à juste titre que MELIORANSKIJ (ouv. cité p. 105) a élevé des objections à la logique de la traduction que j'y ai donnée: «les tenant au sommet du ciel»; si les divinités les tiennent déjà au sommet du ciel, elles ne peuvent les élever encore plus en haut. Je crois maintenant qu'il faut se figurer la chose un peu autrement: on a imaginé les puissances célestes trônant «au sommet du ciel» et étendant d'en haut les bras pour soutenir le kagan et la katoun et les élever ainsi au-dessus de tout le peuple. M. RADLOFF¹ au contraire et, se rangeant à son avis, MELIORANSKIJ voient en *täqri* le sujet de la phrase et comprennent *töpäsi(ndä)* comme «leur sommet», c.-à-d. le sommet (le toupet) du kagan et de la katoun. RADLOFF tra-

¹ Alt. Inschr., Neue F., p. 133.

duit donc ainsi ce passage: »Daher fasste der Himmel meinen Vater, den Elteres kagan, und meine Mutter, die Elbilge-Chatun, beim Scheitel [Schopfe] und hob sie hoch empor«. A mon avis, cette traduction est absolument incompatible avec la construction. Pour exprimer ce sens l'auteur aurait dû placer *täqri* — l'un seul des deux sujets indiqués au commencement du passage — à la tête, devant *qaqim*, non pas devant *töpäsindä*. Mais ajoutez à cela l'extrême platitude de l'idée d'un dieu du ciel prenant les deux personnes par le toupet, par les cheveux, et les tirant ainsi en haut. Mon sentiment m'y fait voir un contraste avec l'esprit et le noble langage du texte. Le tout me paraît donc dénoncer d'emblée comme inadmissible cette interprétation.

N^o 5. I E 25-26 = II E 20-21: *qaqim qaqañiq ögšm qatunzy kötürmiš* (I; *kötürəgmä* II) *täqri el berigmä täqri, türük budun ati küsi joq bolmazun tejin, özšmin ol täqri qaqañ olurtdj ärinč*; c.-à-d.: »le Ciel qui avait élevé mon père le kagan et ma mère la katoun, le Ciel qui (leur) avait donné l'empire, ce même Ciel m'établit moi-même comme kagan, pour que le nom et la réputation du peuple turc ne fussent pas éteints»¹.

¹ Les mots „*äl bärigmä täqri*“ sont rendus dans les traductions de M. RADLOFF par „der Himmel, der Volksspender“ ou „der stamm-spendende Himmel“, et concernant la signification des participes ou „noms d'agent“ en *-qma*, *-gmä*, le même savant s'est prononcé ainsi (ouv. cité, Neue F., p. 117): „Das Nomen agentis auf *-qma* bezeichnet den grade eine Handlung Ausführenden, oder sich in einem Zustande Befindenden ohne Rücksicht auf jedes Zeitverhältniss“. Je ne puis admettre la justesse de cette définition pour le vieux ture (de l'Orkhon). A mon avis, ces formes s'y rapportent toujours nettement au passé. La différence entre elles et les participes ordinaires du passé en *-miš*, *-miš*, c'est que les formes en *-qma*, *-gmä* impliquent toujours la même idée d'autopsie que le passé personnel en *-dj*, *-di*, dont elles sont en quelque sorte les participes, tandis que les formes en *-miš*, *-miš*, employées au sens participial, désignent seulement le passé en général. Je crois que cette définition conviendra partout; mais il va sans dire que, souvent, l'emploi de l'une ou de l'autre de ces formes n'est qu'une affaire de goût. A cet endroit, par ex., la leçon de II *kötürəgmä* correspond exactement à la forme personnelle *kötürti* de la ligne 10 (voir plus haut n^o 4), tandis que l'inscription I porte, les deux fois, *kötürmiš*.

N^o 6. II E 35: [ü]zä tärri iduq jer-sub [. . . qa]yan quti taplamadï ärinč; c.-à-d.: »ni le Ciel en haut ni le saint Ier-soub (voir n^o 4) ni le bonheur (ou: la majesté) du kagan ne lui étaient en aide (littéralement: ne l'acceptaient, ne l'approuvaient)».

A cause des lacunes il n'est pas bien clair de qui ni de quoi il s'agit dans ce texte (peut-être de Bögü kagan, fils de Kapagan kagan? cf. plus loin, dans l'article 9).

N^o 7. Tonyoukouk I. 38 (39 Radl.): tuymadï, tärri Umaj iduq jer-sub basa berti ärinč; c.-à-d.: »ils (les ennemis) ne se sont pas aperçus (de nous; c'est que) le Ciel, Oumaï et le saint Ier-soub les auront terrassés¹». (RADLOFF: »Sie haben (uns) nicht

Il faut remarquer, d'ailleurs, que les participes en question figurent dans nos textes exclusivement comme compléments d'un substantif ou isolés, en fonction substantive, et qu'ils ne se rencontrent jamais munis d'une désinence casuelle ni d'autres affixes. (*Udiym(a)γ*, JRAS. 1912, p. 200, xx, cf. p. 212, est le seul exemple, que je sache, d'un accusatif, à moins que ce ne soit une faute d'écriture, — comme il y en a tant dans le même manuscrit — pour *udiylγ*, correspondant au mot parallèle *jatylγ*.) Toute cette formation en *-γma*, *-gmä* a de bonne heure été abandonnée. Hors des inscriptions, on n'en trouve d'exemples que dans les textes provenant du Turkestan oriental, mais, comme c'est le cas pour les anciens participes futurs en *-dačj*, ils n'y expriment plus aucun rapport de temps.

¹ La combinaison du verbe *ber-* 'donner' avec le gérondif de subordination (l'infinitif) en *-a*, *-j*, *-u* d'un autre verbe (littéralement: „donner — c.-à-d. faire la faveur — à qn. de faire qch.“) désigne en vieux ture toujours que c'est pour un autre, dans son intérêt, à son profit ou sur sa demande, qu'on entreprend l'action exprimée par le gérondif (cf., par ex., osm. *alj-vär-* „prendre [en hâte], acheter [en hâte ou] pour un autre“, Samy). Ainsi, par ex., II S 10: *budunzma anča qazγanu bertim*, „j'ai tant acquis pour mon peuple“; Tonyoukouk 15: *qayānīm ötüntük ötüncšmin ešidü berti*, „mon kagan me fit la faveur d'écouter (daigna écouter) le rapport que je lui présentais“ (cf., par ex., *aju ber-*, *ajitj ber-*, etc., souvent dans Qutađu Bilig, en parlant de ce qu'un supérieur dit, etc., à un inférieur); II N 9-10: *türgiš qayānqa qizim [qunčūjsγ] idj* (non pas *alj*) *bertim*, *tür[giš qayān] qizim oγlsma alj bertim*. „j'envoyai (sur sa demande) au kagan des Türgiš [la princesse] ma fille, et je pris pour mon fils la fille du [kagan des] Tür[giš]“; I E 8. = II E 8: *tabγač qayānqa körmiš, älig jil išig küčög bermiš*;

wahrgenommen (und das ist ein Zeichen, dass) der Himmel, der Umai, das geweihte Jersub, sie niedergedrückt hat».)

N^o 8. I E 24 = II E 20: *barduq jerdä ädgüg ol ärinč: qanïñ subča* (I; *ügüzčä* II) *jügürti*, etc.; c.-à-d.: «dans les pays où tu es allé, voilà le profit que tu en auras tiré (littéralement: c'est là ton bien): ton sang y coula comme un ruisseau (I; comme une rivière II)», etc.

N^o 9. Kemtchik, Kaïabachi (Inscriptions de l'Iénisséi XVII 121-142; RADLOFF, *Altt. Inschr.* p. 326, »KK 5»; cf. le même, *Atlas der Alterth.* der Mong. pl. LXXIX, 2 c): *jeg ärdükäm ol ärinč: Qara Säñirig jerlädim*; c.-à-d. «se sera là mon principal événement (le plus mémorable événement de ma vie): je suis allé à (ou: j'ai habité ou séjourné à?) Kara Sengir». (RADLOFF: «Dies ist meine Trefflichkeit¹ etc.».)

N^o 10. Ongin, »Oa» l. 2 (RADLOFF, *Altt. Inschr.* p. 250-251, cf. même ouv., *Neue F.*, p. 157): *täñri bilgä qayanqa saqïnu äsig kücüg bärsigim bar ärmis ärinč*, «An den Tengri Bilgä-Chan denkend, hatte ich meinen Sinn und meine Kraft geweiht» (RADLOFF).

Ma connaissance de cette inscription si mal conservée et si obscure se fondant exclusivement sur l'édition de M. RADLOFF et les reproductions publiées dans son Atlas der Alterthümer der

— — *tägi süläjü bermis, tabyač qayanqa elin alj bermis*, „ils obéirent à l'empereur de Chine et le servirent pendant cinquante ans; pour lui ils firent des expéditions jusqu'à — —, et au profit de l'empereur de Chine ils assujettirent (littéralement: prirent) les peuples“ (à savoir ceux contre lesquels ils faisaient pour lui des expéditions; non pas „au kagan chinois ils livrèrent leur [propre] empire“, „sie übergaben ihre Stammgemeinschaft dem chinesischen Kaiser“, ce qui a été relaté auparavant). Pour rendre l'idée exprimée, dans le passage en question (n^o 7), par *basa berti*, on pourrait donc le traduire librement ainsi: „les puissances divines nous auront fait la faveur de frapper l'ennemi de cécité“ ou „par égard pour nous, elles l'auront frappé de cécité“.

¹ *Ärdük* ne peut être que le participe ou l'adjectif verbal en *-duq, -dük* de *är-* 'être', donc proprement '(ce) qui a été, qui a eu lieu', et n'a certainement rien à voir avec *ärdäm*, 'virtus, mérite, vertu', dérivé de *är* 'homme, vir' comme ouïg. *täñridäm* 'divinité' de *täñri*.

Mongolei, pl. XXVI et LXXXIII, je préfère ne donner que son texte et sa traduction, sans en pouvoir garantir la justesse dans tous les détails. Au lieu de «*äsig*» «Sinn» il faut en tout cas lire *išig* 'le travail, le service'.

J'omets II E 33, où $\text{ᠶ} \text{ᠨ} \text{ᠨᠢ}$ se trouve après une lacune et n'est peut-être que la dernière partie d'un autre mot dont le commencement est perdu, et de même l'inscription d'Ouïbat (Inscr. de l'Ién. XXV₃₄₋₄₆), où la leçon de RADLOFF (Altt. Inscr. p. 340, «Tsch. M. b 2»): «*tutuγqa bardj ärinč*» est plus que douteuse.

Or, qu'est-ce que c'est que ce mot *äriñč*?

Dans mes Inscriptions de l'Orkhon (p. 197) j'ai supposé que *äriñč* pouvait être une espèce de gérondif, dont toutefois «le sens semble plus ou moins affaibli en celui d'un adverbe» (déjà, maintenant, (ne) plus). Je regarde à présent cette explication comme insoutenable. Une interprétation très différente a été proposée par M. RADLOFF¹ qui, sous le titre «die Form der Vollendung *äriñč*» se prononce ainsi: «Ich führe die sehr merkwürdige Verbalform *äriñč* als Verbum finitum auf, weil sie stets als solches in den uns vorliegenden Texten auftritt. Selbständig tritt es nur einmal auf [notre n° 8]: 'in dem Lande, wohin du gegangen, dein Gutes ist dies gewesen'. — Sonst tritt *äriñč* meist an das Participium auf *mjš* — — selten an das Participium auf *duq* [notre n° 2]. Auffallend ist das Auftreten von *äriñč* an den Imperfectum *kötürdi* [lire *kötürti*] *äriñč* [notre n° 4, II], dies ist vielleicht ein Versehen [!], da K 11,₁₈ [= I E 11] *kötürmiš äriñč* steht. Aber K 26,₂ und X 21,₁₅ [notre n° 5] scheint in beiden Denkmälern *olurtj* [lire *olurtdj*] *äriñč* zu stehen», et de même II E 35 (n° 6) *taplamadj* (ᠲ ᠯ ᠮ ᠮ ᠠ ᠳ ᠵ) ² *äriñč* et dans l'inscription de Tonyoukouk (qui n'a été découverte que plus tard) *basa berti äriñč* (n° 7). C'est ce qui montre qu'il n'y peut être question d'une faute. M. RADLOFF ajoute encore: «Sehr auffallend ist, dass kein anderer Dialekt eine Spur einer solchen Verbalform auf *nč* bietet

¹ Alttürk. Inschriften, Neue Folge, p. 92-93; comp. p. 115.

² C'est à tort que M. Radloff lit *tapqılmadj* ou *tapıqlamadj*, formes qui n'existent pas. Comp. mes Inscr. de l'O., p. 181 note 99.

und dass auch im Alttürkischen diese Form nur bei dem Verbum substantivum *är* auftritt». On pourrait objecter que ces difficultés suffisent à montrer combien toute cette interprétation porte à faux. Et quand, à propos des deux exemples qu'en présente l'inscription de Tonyoukoug (n° 3), M. RADLOFF propose l'hypothèse que *äriñč* désigne «eine wiederholte Handlung»¹, il me devient tout à fait impossible de le suivre. Selon lui il faudrait traduire ainsi la première phrase: «da der Himmel stets (d. h. wenn das Türkenvolk seine Chane verliess) gesagt hatte». Une telle idée n'est pas moins incompatible avec ces textes qu'avec la grande majorité des autres où figure ce mot et où il n'est question précisément que d'une action isolée (nettement, par ex., aux n°s 4, 5, 7).

A l'encontre de M. RADLOFF, je maintiendrai que jamais le mot *äriñč* ne peut être conçu comme «verbum finitum» (mode personnel d'un verbe). Il figure toujours à la fin de la proposition, après le verbe (y compris le verbe substantif «est» non exprimé), comme un appendice détaché et en dehors de la construction grammaticale. Qu'on dise (n° 4) *etmiş* tout court (I), «il(s) fi(ren)t», ou bien *etmiş äriñč* (II), cela revient au même au point de vue de la grammaire, comme ce serait aussi le cas, par ex., pour *ädgüg ol äriñč* (n° 8) ou *ädgüg ol* sans *äriñč*, «c'est là ton bien».

Avant d'étudier la nature et la fonction du mot en question, remarquons que *äriñč* se trouve parfois aussi en ouïgour, employé exactement de la même manière que dans le vieux turc des inscriptions, et que le Qutadγu Bilig en présente plusieurs exemples. Dans son Wörterbuch (I p. 768, cf. p. 770) et la première partie de sa traduction de ce grand poème² M. RADLOFF a partout attribué à ce mot, là aussi où, hors de la construction, il est placé à la fin d'une proposition, le sens du substantif *äriñč* ou *ärič* 'aise, bien-être, affection', par ex. vers 36,5: *tüzü birlä qılıp törämiş qılıñč | öläm buzmayñča buzulmaz äriñč*: «Das angeborne Thun, das gleichmässig handelt, sein Wohlbehagen vergeht

¹ Alttürk. Inschr., Zweite Folge, p. 31. Il a donc abandonné l'hypothèse non moins inadmissible qu'il avait proposée *ibid.*, Neue F., p. 115.

² Das Kudatku Bilik, Theil II, 1900.

nicht, bis der Tod es zerstört». Ici il faut simplement supprimer les mots «sein Wohlbehagen» («die Ruhe», Wörterb. I. c.) comme traduction fautive de *ärinč*. C'est seulement à propos du vers 83,¹⁵ que M. RADLOFF s'est prononcé pour l'identité de l'emploi de *ärinč* dans ce vers et de celui qu'en présentent les inscriptions: *bu arquq qilınçlıy nä munğluğ ärinč*, «Mit wie vielen Leiden sind die Ränkesüchtigen belastet?» (K. B. II p. 196; dans le Wörterbuch I p. 769 encore: «Was für einer qualvollen Ruhe genießt der böse Handelnde?»). Dans la note relative à ce vers l'éditeur dit: «Ich will darauf aufmerksam machen, dass hier *ärinč* ebensowie das AT. $\zeta \Upsilon$ als Verbum finitum [!?] gebraucht wird». Parmi les autres exemples que présente le Qutadγu Bilig du même emploi de *ärinč* (comme 107,¹⁴ et [171],¹⁴ [p. 261, manuscrit du Caire]; cf. notre p. 42 n. 1), je ne mentionnerai encore qu'un seul, où, d'ailleurs, la construction ne m'est pas bien claire; c'est le vers 148,¹⁹: *qajusj kötürmiş bolur küç ärinč*, «Mancher von ihnen wird erhoben, da er stark ist»¹. En regard de la note citée ci-dessus, à propos du vers 83,¹⁵, on lit avec étonnement la note de M. RADLOFF relative à ce vers (ouv. cité p. 442): «*ärinč* ist hier offenbar ein Gerundium [!?] von *är-*, wie das AT. $\zeta \Upsilon$, wörtlich 'da Gewalt vorhanden war'»².

En ce qui concerne la forme, on ne peut pas douter que *ärinč* ne soit un substantif dérivé de *är-* 'être' par l'affixe *-n-č*³.

¹ Plutôt: „tel parmi eux est élevé et gagne (littéralement: il lui devient) de la force“?

² Dans les textes jusqu'ici publiés provenant du Turkestan oriental, le mot *ärinč* ne figure, à ma connaissance, que dans MÜLLER, Uigurica II, p. 22,⁴: *ärinč tapiğčj*, „Lieblings-Dienerin“, où nous avons la signification mentionnée ci-dessus p. 40. Ibid. p. 87,⁵⁹: *bilip qilmatım [pour -dım] ärinč bilmätin uymatın [pour uq-] zıltım ärsär*, „wenn ich wissend etwas nicht getan, ohne es zu wissen und verstehen etwas getan habe, etc.“, *ärinč* est évidemment une faute du copiste pour *ärsär*, car dans ce sens on n'emploie jamais *ärinč*.

³ Cf. RADLOFF, Altt. Inschr., Neue F., p. 93; MELIORANSKIĀ, ouv. cité p. 101. M. RADLOFF y hésite, d'une manière étrange, sur la vraie nature de ces formations (suite du passage cité ci-dessus p. 40 l. 2): „Dieselbe Endung [nč] wird zur Bildung von Substantiven verwendet. — Es ist nicht zu entscheiden, ob diese Form *ärinč* ursprünglich ein

La plupart des mots formés par cet affixe sont des dérivés de verbes se terminant en *-n*, de sorte que l'*n* appartient au thème verbal et l'affixe n'est constitué que par le seul *-č*, par ex. *ökünč* 'repentir', de *ökün-* 'se repentir', *säbinč* 'joie', de *säbin-* 'se réjouir' (*säb-* 'aimer'), et beaucoup d'autres, mais un affixe *-nč* figure aussi, joint, par voie analogique, à des verbes primitifs, par ex. *qorqsnč* 'crainte', de *qorq-* 'craindre', etc. Comme tous ces dérivés sont des substantifs purs désignant l'action ou l'état exprimés par le verbe, il doit en être de même pour *ärinč*, et le sens primitif de ce mot serait donc 'le fait d'être, l'existence, la réalité', 'das Sein', 'τὸ εἶναι, οὐσία'. Toutefois, je ne puis citer aucun exemple sûr de cette signification, pas même dans le langage didactique du Qutady Bilig¹. Peut-être ne faut-il y voir que l'effet du hasard, mais il se peut aussi que le sens primitif ait de bonne heure été oublié et qu'il se soit différencié en deux directions. D'une part, il aurait pris la signification de 'aise, bien-être' (voir p. 40). Ce serait là une spécialisation, une potentiation, pour ainsi dire, du sens général 'existence, (manière d')être', dont on trouve souvent des analogies pour de pareils *vocabula media*². D'autre part, l'emploi particulier de *ärinč* qui nous occupe ici reflète évidemment, comme nous allons le voir, le même sens primitif.

Nomen actionis ist, das erst später nur als Verbum finitum verwendet wurde [!], oder ob umgekehrt die Nomina *nč* ursprünglich Verbalformen sind, die in der Folge erst als Substantive angewendet wurden [!?!]“. MELIORANSKIJ, l. c., n'arrive à aucun résultat précis quant au sens et à la fonction de *ärinč*.

¹ M. RADLOFF a cru en trouver un exemple dans le vers 83,13: *bešinči jarqysız bu jalyan ärinč* „das fünfte Ungehörige ist die Lüge“, à propos duquel il fait remarquer dans la note: „*jalyan ärinč* 'das lügnerische Sein'“. Mais comme *jalyan* n'est pas seulement adjectif, 'menteur', mais aussi bien substantif, 'mensonge', je crois plutôt que c'est dans ce sens qu'il faut le prendre ici et que *ärinč* y est employé comme dans les exemples cités p. 41.

² Comp., par ex., en sanskrit *bhava* 'naissance, existence; réalité; bien-être, prospérité'; *bhūti* 'existence parfaite; habileté; prospérité, bien-être, bonheur'; *satva* 'existence, réalité; essence, nature d'un être; force, énergie; intelligence, etc.' — Un verbe ouïgour *ärin-* „sich wohl,

Si maintenant nous en revenons à regarder de plus près les passages cités *in extenso* plus haut p. 33—38 (n^{os} 1—10), on verra tout de suite qu'ils ont cela de commun de ne pas employer *äriñč* là où il est question d'un simple fait historique avéré. Il s'agit toujours de propos où celui qui parle émet son opinion individuelle, soit sous forme d'axiome ou de jugement général (comme dans les n^{os} 8 et 9 et dans tous les exemples cités du Qutadγu Bilig), soit, dans un récit historique, en parlant de choses dont, proprement dit, il ne sait rien de certain, mais qu'il avance comme une supposition, en concluant *a posteriori* de faits connus (n^{os} 1—7). Ainsi on emploie *äriñč*, après le passé en *-mjš* ou, sans ce passé, après l'adjectif verbal ou le participe en *-duq*, dans les n^{os} 1 et 2, en parlant de faits appartenant à un passé assez lointain, sur les détails desquels on n'a pas dû être bien exactement informé à l'époque des inscriptions (les qualités des hauts fonctionnaires des anciens kagans et même la succession assez compliquée de ces kagans et leurs caractères respectifs). On a su que les premiers grands kagans étaient vaillants et puissants et que sous leurs successeurs les affaires sont allées de plus en plus mal, et on en conclut aux qualités plus ou moins bonnes des kagans et de leurs hauts fonctionnaires. Mais particulièrement on ajoute le mot *äriñč* en parlant d'une prétendue intervention directe des puissances divines, proposée pour expliquer des faits d'une certaine importance et qui ont été plus ou moins inespérés (n^{os} 3—7). Dans ces cas *äriñč* est également le plus souvent précédé du passé en *-mjš* mais aussi, et assez fréquemment, du passé («d'autopsie») en *-dž*, quand il s'agit d'un événement dont celui qui parle a été témoin oculaire et dans lequel, à son avis, l'intervention divine a été manifeste.

Quant à sa formation, *äriñč* est donc un substantif qui, dès l'origine, a été ajouté comme une proposition à part (= *äriñč ol*):

behaglich fühlen, ruhen, etc.“, cité par RADLOFF, Wörterb. I p. 767 et regardé par lui comme base dudit mot *äriñč*, *ärič*, ne semble pas exister. Au moins, dans les trois vers qu'il y cite, il lit maintenant autrement dans son édition, Kudatku Bilik II.

«c'est un fait», «voilà la vérité». Mais ce sens est allé en s'affaiblissant, et le mot en question a fini par exprimer non pas un fait réel, mais seulement l'affirmation de la justesse d'un jugement ou d'une supposition. La nuance de valeur que l'addition de *äriñč* prête à une proposition sera donc quelque chose comme ce que nous exprimerions par 'certainement', 'sans doute', 'il est à croire que', 'selon toute vraisemblance' ou des tournures analogues. En conséquence, notre n° 1, par ex., serait plus exactement à traduire ainsi: «C'étaient de sages kagans, c'étaient de vaillants kagans; leurs bouy(ou)rouks de même étaient sans doute (ou: à ce qu'il faut croire, ou: auront été, ou: doivent avoir été, etc.) sages, etc.; voilà évidemment pourquoi ils ont pu maintenir ainsi l'empire». Ou n° 3: «Le peuple [turc] — — abandonna son khan et rentra en Chine. Mais alors assurément le Ciel aura dit ainsi: Je t'avais donné un khan, mais abandonnant [ton khan] tu es rentré. C'est certainement parce qu'ils étaient rentrés que le Ciel les a fait mourir(?). Aussi (de fait, comme je l'ai vu moi-même) le peuple turc mourut-il (*ölti*), etc.» Dans ma traduction des nos 7—9 j'ai déjà indiqué, à l'aide du futur, l'idée désignée, selon moi, par *äriñč*¹.

S'il fallait chercher dans les langues apparentées une analogie de cet emploi de *äriñč*, je citerais particulièrement la forme *туру* des dialectes de l'Altaï. Ce mot, proprement le gérondif(?) du verbe *tur-* 'être debout, se trouver, être', signifie «assurément, selon toute vraisemblance, évidemment (une supposition avec assurance)»² et, de même que *äriñč*, il a sa place à la fin de la proposition, en dehors de la construction grammaticale, par ex. *ämdä mäniñ örgöm qarşayai püdär turu* 'maintenant, selon toute vraisemblance, mon palais sera bientôt achevé'; *jüs jaş jaşayan kižä qu-daidiñ pijananaş polotton turu*, «l'homme atteint l'âge de cent ans, selon toute vraisemblance par la grâce de Dieu».

¹ Dans sa traduction du n° 7, M. RADLOFF suggère une partie de cette idée en ajoutant entre parenthèses: "(und das ist ein Zeichen dass)".

² Voir VERBITSKIĬ, ouv. cité, p. 375: „навѣрно, по всей вѣроятности, видимо (предположение съ увѣренностію)“.

5. *Azu—igid baryu*; >ʎ', ʎ' -*yu, -gi.*

Après avoir mentionné, dans les inscriptions du côté sud de I et du côté nord de II, tout ce qu'il a fait pour le bien du peuple turc, qui, au regret du kagan, n'a pas toujours su apprécier son infatigable soin ni les bons conseils qu'il lui a donnés, et qui, pour son propre malheur, s'est trop souvent laissé égarer par les Chinois et leur partisans, Bilgä kagan termine par ces paroles (I S 10 = II N 7-8):

azu bu sabjmda igid baryu.

Jusqu'ici, tous ceux qui se sont occupés des inscriptions, moi-même aussi bien que MM. RADLOFF, BANG et MELIORANSKIJ, nous avons mal compris ce passage d'un bout à l'autre. En outre, nous avons tous commis la faute de l'unir à la proposition suivante: *tür^{ük} bäglär budun, bunj ešidiŋ*, dont il formerait, selon nous, le premier membre. C'est ainsi que j'ai traduit, bien qu'avec beaucoup d'hésitation¹: «Pour tirer profit(?) de mon allocution, écoutez ceci, vous nobles et peuple turc!»; RADLOFF dans sa dernière traduction: «Auf dass ihr durch diese meine Rede aufgerichtet werdet, Türken-Bege und Volk, höret dies!»; MELIORANSKIJ, à peu près de même: «Pour vous instruire(?), etc.»; BANG: «Da ihr jetzt(?) durch diese meine Worte erbaut seid, etc.» En réalité, nous sommes en présence de deux propositions dont la première termine une partie du discours du kagan, tandis que la dernière apostrophe en introduit une nouvelle, et dans le passage qui nous occupe il faut interpréter tous les mots principaux autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici.

Azu n'est pas, comme la plupart des interpréteurs l'ont pensé², une particule préfixée au pronom démonstratif *bu* à l'instar du pronom composé *os-bu* 'ceci, celui-ci' en ouïgour. Comme le montrent nombre d'exemples dans les documents ouïgours trouvés

¹ Inscr. de l'O. p. 118, cf. p. 171 note 77.

² RADLOFF, *Alt. Inscr.* p. 223, *Neue F.* p. 74 („*azu-bu* (oder *ozu-bu*?)“!), 152 („*az-bu*“). 162; MELIORANSKIJ, *ouv. cité* p. 92 note 16; VAMBÉRY, *Noten zu den alttürk. Inschriften* p. 76, 102. Pour ma part, je n'ai jamais pu me ranger à cet avis.

au Turkestan oriental, *azu* est la conjonction 'ou' et rien d'autre¹. C'est à tort que, dans son Wörterbuch (I p. 610) et partout dans son édition transcrite du Qutadγu Bilig, M. RADLOFF donne, comme forme ouigoure de ce mot, *ažu* au lieu de *azu*. Aussi le manuscrit du Caire a-t-il partout ڤا.

Igid n'a aucun rapport au verbe *egid-* (*igid-*, *ägid-*) 'élever, relever', comme nous l'avions tous supposé; moins encore faut-il le changer en «*igidä*», «*ägidä*» pour en faire le gérondif de ce verbe², qui d'ailleurs devait être *egidü*, non pas *egidä*. C'est évidemment l'adjectif et substantif *igid*, dont M. RADLOFF a démontré l'existence et le sens: «falsch; Fälschung, Lüge, Betrug»³.

Barγu, enfin, n'est point un nom verbal en *-γu* — affixe très commun en ouigour, mais extrêmement peu usité en turc de l'Orkhon — de *bar-* 'aller'⁴, mais il faut dissoudre ce mot en *bar* 'il y a', augmenté d'une enclitique *-γu*, dans laquelle je vois une particule interrogative, différente quant au sens et à l'emploi de l'affixe interrogatif ordinaire *-mu* et exprimant une question en réponse à laquelle on compte sur un «non» formel.

Je traduis donc ainsi ce passage: «Ou y a-t-il du faux dans ces paroles de moi? Non?» (Num quid falsi in his verbis meis est?) = «(assurément vous attesterez qu'il n'y a rien de faux dans ce que j'ai dit). ¶ Si le lecteur veut prendre la peine de comparer cette traduction aux antérieures, il verra tout de suite combien est profonde la différence et comment cette traduction seule tient compte de tous les détails du texte.

¹ Est-ce proprement un gérondif en *-u* du verbe *az-* 's'égarer' = 'en s'égarant (en se trompant dans la première alternative), autrement?' (Cf. mes Inscr. de l'O. p. 171 n. 77.)

² RADLOFF, Altt. Inscr. p. 210, Neue F. p. 55, 152; MELIORANSKIJ, l. c.

³ Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer, 1909, p. 29 note 30 (l. 42, 43, 56 du texte); cf. v. LE COQ Dr. Stein's Turkish Khuastuanift, JRAS. 1911, renvois p. 309; le même, Chuastuanift, ein Sündenbekenntniss der manich. Auditores, Abh. Preuss. Ak. W. 1910, p. 15². *Igidsiz*, F. W. K. MÜLLER, Uigurica (I) p. 35, par conséquence, signifie 'exempt de faux, véridique'.

⁴ RADLOFF, Altt. Inscr. p. 210, Neue F. p. 55, 97.

La particule mentionnée *-γu* se retrouverait, selon moi, sous sa forme palatale *-gü*, dans un autre passage, que jusqu'ici on n'a pas su non plus expliquer d'une manière satisfaisante et dont la vraie interprétation dépend exclusivement du sens de cet affixe *-gü*. C'est I S 11 :

bödkä körügmä bäglär-gü jañldačj-siz.

Il semble impossible que le kagan ait voulu dire: »Vous, les begs qui avez obéi au trône (?), vous allez tomber en faute (= me trahir)». En changeant arbitrairement *-gü* en *-g(är)ü* et en supprimant à ce propos un caractère général que le texte (le futur en *-dačj*) ne comporte pas, M. RADLOFF, il est vrai, traduit ainsi ce passage: »Ihr seid nun einmal [!] geneigt, von [!] den dem Throne treu anhängenden Begem [!] abzufallen». Mais le sens exige décidément l'expression de l'espoir ou de la conviction qu'on ne fera pas cela¹. C'est ce qu'on obtient en concevant, de même que ci-dessus, le passage comme une question entraînant la réponse »non», et en traduisant ainsi: »Vous autres begs qui avez obéi (été fidèles) au trône (?), est-ce que vous allez tomber en faute? Non?» = »vous, au moins, vous n'allez pas me trahir, j'espère?» Si l'on a joint la particule en question au mot *bäglär*, non pas, comme on aurait pu s'y attendre, au verbe, c'est qu'on a voulu insister sur le fait que ce sont les begs que le kagan compte voir fidèles, lors même que le peuple ne le serait pas.

Si déjà la concordance des deux passages mentionnés milite en faveur de l'interprétation proposée de la particule *-γu*, *-gü*, je crois en avoir trouvé après coup une confirmation décisive dans R. B. SHAW, Vocabulary of the Language of Eastern Turkistán²: »*ghu*. An affix corresponding with our 'n't' in 'isn't there?' 'doesn't it?' E. g. *bâr-ghu* '(there is) isn't there?'. Toutefois, si

¹ M. W. BANG, Südseite p. 17, 20, a bien vu que le sens de ce passage doit nécessairement être négatif; mais le moyen auquel il a recours, en identifiant „*ägü*“ au mongol *ügei* 'ne—pas', est absolument inadmissible.

² Ou: A Sketch of the Turki Language as spoken in Eastern Turkistan, II, Vocabulary, JRAS. of Bengal, Extra Number to Part I for 1878, p. 138.

cette indication du sens spécial de *-yu* est exacte, il a dû se changer en l'opposé de ce qu'il était dans la vieille langue, car ici *bar-yu* signifie incontestablement «il n'y a pas, non?», «(there is not) is there?» Mais comme un changement si fondamental me paraît extrêmement invraisemblable, je suis plutôt porté à supposer qu'il est arrivé à l'auteur anglais de se rendre coupable d'une inadvertance. Dans les textes recueillis à Turfan et publiés par M. A. VON LE COQ¹ nous trouvons en plusieurs endroits une enclitique invariable *غو γō*, qui est sans doute l'identique de l'affixe *غو yu* mentionné par SHAW. Parfois, il est vrai, la signification de cet affixe *γō* n'est pas bien nette, mais il y a des passages où le sens doit être exactement le même que dans les inscriptions, par ex. p. 50 (4, 13): «*bārisānyō bārisān*», «Willst du gehen, willst du fortgehen?», c.-à-d. «tu ne vas pas t'en aller, non (j'espère)?», ou p. 58 (7, 13): «*alma xānyō alma xān bāyrīng sāniing qāt-tiyan*», «*Almā xān*, oh *Almā xān*! Ist dein Herz (Leber) (gänzlich) verhärtet?», c.-à-d. «ton cœur n'est pas endurci, non (j'espère)?». Par contre, si l'on compte sur la réponse «oui», «si» ou qu'on laisse indécise la réponse, on n'emploie pas *γō*, mais *mu*, *mō*, par ex. p. 48 (2, 4): «*sūbu dātt maŋga bārmō*», «Ist das nicht ein Schmerz für mich?»; ibid. (1, 4): «*munčima bāyrīng qaturmu*», «Ist deine Leber (Herz) so hart?»; p. 52 (4, 36): «*tirik ölmā-m-dō kišū*», «Stirbt man da nicht lebendigen Leibes?»².

¹ Sprichwörter und Lieder aus der Gegend von Turfan (Baessler-Archiv, Beiheft I, 1910).

² Comp. l'inscription de Tonyoukoug l. 5: *qayanmu qisajin? te-dim*, «(le) pousserai-je (à se faire) kagan? disais-je». En effet, c'est bien $\text{>}\text{X}\text{>}$) | | | que porte l'inscription et non pas $\text{>}\text{X}\text{>}$) | | | *qayanimīn*, «mon kagan», comme lit M. RADLOFF. La seule traduction possible de cette leçon serait: «je pousserai (presserai) mon kagan» — titre que le chad n'a pas encore pris — et non pas: «ich beschloss (ihn) zu drängen, die Chaganswürde anzunehmen». Cf. le même auteur, *Alt. Inschr.*, Zweite F., p. 4, 33-34, 117. Au lieu d'être jointe au verbe, la particule interrogative se trouve unie à *qayan*, parce que c'est cette dignité dont il est question et sur laquelle on hésite (cf. ci-dessus p. 8 note 4). La réponse à la question que Tonyoukoug s'est faite, le résultat de ses délibérations, vient à la l. 6: *tāpri bilig bertük ücün özəm-ök*

6. $\forall > \delta$, $\odot > \delta$ *buŋ* et ses dérivés.

Un mot que nous rencontrons assez souvent dans les inscriptions est celui de *buŋ* et ses dérivés: l'adjectif négatif *buŋsiz* 'exempt de *buŋ*' et, une fois, le verbe *buŋad-*.

C'est en parfaite conformité avec les lois phonétiques y établies que déjà dans mes Inscr. de l'O. p. 25 et 91 note 2 j'avais identifié le mot *buŋ* avec le *muŋ* (*mung*) de l'ouïgour, du djagataï et de l'iakoute. Dans RADLOFF, Wörterb. (IV p. 2178), le mot *muŋ* est traduit par «Mühe, Leiden, Sorge, Kummer, Trauer»; dans PAVET DE COURTEILLE, Dict. turk-oriental (p. 504), par «douleur, chagrin, peine, difficulté» et dans les textes cités en outre par «malheur»; dans BÖHTLINGK, Jakutisch-deutsches Wörterb. (p. 150), par «Qual, Mühe, Anstrengung».

M. RADLOFF n'a pas cru pouvoir se rallier au rapprochement proposé par moi, rapprochement qui lui semble particulièrement inacceptable dans les cas où *buŋ* se trouve uni à une négation: *buŋ joq* ou *buŋsiz*. Tout en étant d'avis que «sprachlich», c'est-à-dire au point de vue phonétique, il n'y aurait pas à redire, et en se servant lui-même en certains endroits de cette même interprétation (cf. Alt. Inscr. p. 378), il dit à ce sujet (ibid. p. 236): «Da *muŋ* nun [lisez: nur?] 'die innere Erregung, Gram, Kummer, Qual' bedeutet [ce qui n'est pas le cas, nous allons le constater plus loin], so wäre *buŋ joq* oder *buŋsiz* als 'kummerlos, ohne Gram, ohne Qual' aufzufassen. Diese Bedeutung scheint mir aber durchaus nicht für alle Stellen zu passen, in denen diese Worte in den Inschriften auftreten [non, certainement]». L'idée que M. RADLOFF s'est faite ensuite de la signification de *buŋ*, la voici: Partant de *buŋsiz*, qui serait, d'après lui, synonyme[?] de *kärgäksiz*, et en traduisant ce dernier mot par «ohne Ende, endlos»¹, M. RADLOFF

qayan qısdım, „comme le Ciel me donna de la sagesse, c'était moi-même qui (le) poussai (à se faire) kagan“, et le futur kagan dit (l. 6-7): *Bilgä Tojuquq — birlä Elleriş qayan bolajın*, „avec Bilgä (le sage) Tonyoukouk — (à mes côtés) je serai Elteriş kagan“.

¹ M. RADLOFF a plus tard modifié son avis sur le sens primitif des mots *kärgäk* et *kärgäksiz*, qu'il traduit respectivement par „begrenzt,

avait imaginé à *buḡ* le sens hypothétique de «Maass, Ende, Grenze», et à *buḡsiz* celui de «ohne Ende (Maass, Grenze), endlos, gross, mächtig». Après avoir d'abord supposé l'existence de deux mots

beschränkt“ et par „unbeschränkt, in unbeschränkter Menge“ (Nachträge zum Chuastuanit, Bull. de l'Acad. Imp., 1911, p. 884). Pour ma part, je suis depuis longtemps décidé, pour le mot *kärgäk*, en faveur d'un sens analogue, mais de fonction substantive: 'mesure; terme, borne' (cf. MARQUART, Chronologie p. 101, où, en s'appuyant sur un raisonnement très forcé, M. BANG propose de l'interpréter par „Maass“). Selon moi, *kärgäk* serait un dérivé de la racine *kär-* 'étendre', sans doute formé par l'intermédiaire d'un verbe **kär-gä-* 'avoir telle mesure ou telle borne, être borné' (= „beschränkt sein“, RADLOFF, l. c.); cf., d'une part, p. ex. *ämgäng* 'mal, souffrance', de *ämgä-* 'endurer du mal, souffrir', *bulyaq* 'trouble', de *bulya-* 'troubler', et d'autre part, dans les langues de l'Altaï, *kärä*, *krä* 'mesure' (*kärälä-* 'mesurer', *krälä-* „mässig sein, den Umständen entsprechend sein“, RADLOFF, Wörterb.), dérivé immédiatement de *kär-*(?). En conséquence, *kärgäksiz* (figurant seulement I N 12 et II S 11, où il est question de dons funéraires, et où, certes, on ne saurait y substituer *buḡsiz*) signifierait 'immense', 'unermesslich'. Le substantif simple *kärgäk* se rencontre dans les inscriptions seulement dans la combinaison *kärgäk bol-* ou *bul-*, locution euphémique pour 'mourir', ayant pour sujet le nom d'une personne, par ex. *Kül tegin özinčä kärgäk boldi* ou *buldı*, I E 30, „conformément à son destin, Kül tegin atteignit (non pas „sa fin“, mais) le terme (de sa vie, „modum vitae“), c'est-à-dire: au moment fixé par les divinités du destin, il mourut. (La construction grammaticale de cette locution n'est pas encore tout à fait claire. Est-ce *bol-* 'devenir' ou bien *bul-* 'trouver, obtenir, atteindre' qui y entre? Si *kärgäk* peut être adjectif, proprement 'mesuré, atteignant le terme', c'est bien *bol-*; mais si *kärgäk* est substantif, ce que je trouve plus vraisemblable, la chose est plus compliquée, les langues turques modernes présentant des analogies à l'une et à l'autre des deux alternatives; pour *bol-*, cf. surtout dans les idiomes de l'Altaï des expressions telles que, par ex., *amir bol-* 'se calmer' (*amir* 'paix, tranquillité'), *su bol-* 'se mouiller' (*su* 'eau') etc., voir VERBITSKIĬ, ouv. cité, p. 260-261. — *Öz* 'le soi-même' — d'où *özinčä* 'conformément à son *öz*' (= „à son tour“, Inser. de l'O.) — désigne ici comme ailleurs, par ex. *özäm* (*sic*; ni *inim*, ni *izim*), I S 9, et notamment dans les documents provenant du Turkestan oriental, l'ensemble de tout ce qui constitue l'individualité d'une personne et sa vie entière, y compris le terme prédestiné de son existence. Faut-il croire

différents *buḡ*, l'un signifiant »Ende, Grenze«, l'autre »Qual, etc.«, il semble avoir plus tard vu, dans les deux significations prétendues, des embranchements d'un sens originaire «Beengung»¹.

qu'en ajoutant *özinčä* («κατὰ μοῖραν», „suo fato“) on entend faire connaître que la personne en question est morte d'une mort naturelle et non pas d'une mort violente? (Voir BANG, l. c., p. 104; mais sa traduction „wie von selbst“ n'est pas bonne; cf. aussi W. SCHULZE, Der Tod des Kambyses, Sitzb. Preuss. Ak. W., 1912, p. 689 sqq.)

De la notion primitive de *kärgäk* ('mesure, terme') se seraient développées celles de 'règle, précepte' ('devoir'? dans le Khuastuanift manichéen; cf., par ex., 'modus, norma'), puis 'nécessité, nécessaire, il faut', dont les dernières se trouvent déjà dans les textes provenant du Turkestan (voir, par ex., p. 53 fin de la note 1) et sont les seules courantes dès le Qutadḡu Bilig (*käräk*) et dans tous les idiomes turcs modernes (*käräk*, *gäräk*). Mais un autre emploi particulier de *kärgäk*, se rattachant immédiatement au sens primitif, nous est offert par le même Khuastuanift dans le membre de phrase suivant: *näčä äksük kärgäk boltı ärsär*, où il est question de certains rites. Indépendamment de M. RADLOFF, je suis, il y a longtemps, arrivé à peu près à la même interprétation corrigée que ce savant en donne dans l'ouv. cité, Bull. 1911, p. 887 (St. 289-290): „da (wenn) so viele Mängel und Einschränkungen (bei den Ausführung der Satzungen) eingetreten sind (stattgefunden haben), —“. A mon avis, la traduction littérale de ce passage serait: „quot defectus aut circumscriptiones fuerint, —“, c.-à-d. „pour le cas où (dans l'exécution de tel ou tel rite) il y aurait eu (à notre insu) un défaut ou (de propos délibéré) une limite (= une restriction ou un raccourcissement apportés aux pratiques religieuses), —“. C'est dans le même sens qu'il faut entendre *näčä äksüt(d)ümüz kärgät(d)imiz ärsär*, où *kärgät-* (leçon établie par M. v. LE COQ et reconnue juste par M. RADLOFF, l. c., Bull., p. 884) est la forme transitive de **kärgä-* (voir ci-dessus) et doit signifier '(mesurer,) limiter, mettre des bornes' (*äksüt-* 'rendre défectueux, exécuter d'une façon défectueuse').

¹ Altt. Inschr. p. 142-143, 236-238, 378; Neue F. p. 180; Zweite F. p. 103. Dans le Bulletin, 1911, p. 883, M. RADLOFF dit, à propos de l'ouïgour *muḡ* „Leiden, Qual“: „im A[lt-]T[ürkischen] entspricht ihm √ > ∂ [*buḡ*]“, et dans son Wörterbuch, IV p. 2178, sous le mot *muḡ*, il ajoute: „= *buḡ*“; mais ibid. p. 1809-1810 le vieux turc *buḡ* est traduit seulement par „Grenze, Beengung“ et *buḡsız* par „ohne Grenze, ohne Beengung“, sans aucune indication de l'existence en

En face de ces interprétations, à mon avis arbitraires et parfaitement invraisemblables, je maintiens toujours celle que j'ai déjà proposée dans mes Inscr. de l'O. et d'après laquelle le *buḡ* du ture de l'Orkhon et de l'Iénisséi serait, dans toutes les constructions où il se rencontre, identique, pour le sens aussi bien que pour la forme, au *mung* ouïgour.

Le mot *buḡ*, ouïgour etc. *muḡ*, veut dire en réalité non seulement 1° «die innere Erregung», 'peine, douleur, chagrin, souci', mais aussi 2° 'peine' = 'travail, fatigue; difficulté', 'Mühe, Beschwer', et enfin 3° 'besoin, indigence, misère', 'Noth, Elend'. Toutefois, ces significations sont si rapprochées l'une de l'autre qu'il est difficile de les séparer, et le plus souvent on peut traduire le mot de plusieurs manières. C'est M. RADLOFF lui-même qui a établi le sens de «Noth» et qui se trouve ainsi en contradiction formelle avec son propre énoncé ci-dessus cité. Dans son édition du «Chuastuanit, das Bussgebet der Manichäer» nous lisons en effet (p. 10 l. 107-8)¹: *azu mung üün azu buši birgäli qızyanip jiti türlüg buši ariy nomqa tükäti birü umadımız ärsär*, etc., ce qu'il rend, à la page 19, de la façon suivante: «Da wir aber, sei es aus Noth, sei es, weil es uns leid thut [?] die Sühnespenden [»Almosen», F. W. K. MÜLLER, v. LE COQ] darzubringen, diese sieben verschiedenen Sühnespenden den Satzungen gemäss in vollem Umfange nicht darbringen konnten», etc. [le commencement devait être: «Wenn wir — nicht imstande gewesen sein sollten», etc., v. LE COQ] et dans la note relative à ce passage (note 76 p. 38), il dit: «Ich übersetze *muḡ* 'Qual' hier durch

vieux ture des significations identiques à celles de l'ouïgour *muḡ* qui, dans son édition des inscriptions, sont maintenues par M. Radloff lui-même.

¹ Cf. A. VON LE COQ, Chuastuanit, Abh. Preuss. Ak. W. 1910 (1911), p. 18²⁶, 19⁴¹, 20² et la note 25 (p. 33); le même, JRAS., 1911, p. 292 sqq. l. 200, 230, 251 et la note 40 (p. 304). Dans le cas qui nous occupe, la traduction par „Noth“, donnée par M. Radloff, est sans doute préférable à celle proposée par M. v. Le Coq: „Torheit“, „foolishness“ (d'après l'osm. *buḡ*, *böḡ*; voir, à sujet de ce mot, plus loin p. 59 note).

'Noth', weil dieses Wort einen passenden Gegensatz zu dem Folgenden: 'oder weil wir es nicht gern thun' bildet». Par conséquence, *mung* peut signifier »Noth»¹.

Dans *buḡsiz* (*buḡsuz*) = ouïg. *mungsuz*, nous retrouvons le *buḡ* aux sens ci-dessus indiqués, et il faut donc interpréter ce dérivé, de même que le synonyme *buḡ joq*, selon les cas par 'exempt de peine, de soucis, de privations' etc. A côté de son emploi en parlant de personnes², il remplit souvent — comme le remarque aussi M. RADLOFF (Altt. Inschr., Zweite F., p. 80, note relative à 49,5) — des fonctions adverbiales en désignant que la quantité de telles ou telles choses est assez grande pour ne pas

¹ C'est peut-être particulièrement pour marquer cette signification qu'on emploie aussi en ouïgour la combinaison *mung taq*, qui se trouve deux fois dans l'ouvrage cité (*mungumuz taqimiz*) et dont, selon M. RADLOFF, le dernier membre serait identique au mot *taq* 'chauve, cavité'. A la page 20 il traduit ladite combinaison par „Noth und Elend“, ce qui rend sans doute bien le sens de ce passage (cf. la note 82 p. 38: „Die Zusammenstellung dieser beiden Nomina [unsere Qual und unsere Kahlheit] beweist, dass die frühere Auffassung von *muḡ* (vergl. Ann. 76 ['Noth', voir ci-dessus]) richtig ist“. Comp. aussi ouv. cité p. 19 IX et Bull. 1911 p. 883-884). Que ce soit bien *taq* et non pas *taqı* (Bull. I. c.), c'est ce que montre un passage dans CL. HUART, Le conte bouddhique des deux frères (Journal asiat., Janv.-Févr. 1914) 26,1-4. L'éditeur y lit: „*nä mungtaḡ boltı kim antaḡ tangrı tög ärd[i]ni tög ögöküngüz-ni ölüm yärin-kä idur-siz*“, et le traduit: „que de temps il y a[!] qu'ainsi, comme le ciel, comme le bijou, vous envoyez au lieu de la mort vos chers enfants!“ Cf. ibid., dans le glossaire, p. 53: „*mung-taḡ tel*“. L'éditeur a donc cru y trouver le mot *muntay* 'tel'; mais évidemment il faut lire *nä mung taq*, etc., et traduire: „qu'aviez-vous besoin (littéralement: quelle peine et misère y avait-il) d'envoyer ainsi au lieu de la mort votre enfant qui ressemble au ciel [lire *tängri*] et au bijou?“ (Ou est-ce: „quel douleur et misère que vous envoyez, etc.“?) Cf. ibid. 47,2: *nä kärgäk boltı kim*, etc., „(quelle nécessité y avait-il =) pourquoi fallait-il que, etc.“

² Dans le Qutadḡu Bilig, *mungsuz* figure particulièrement comme épithète de Dieu: *mungsuz bajat*, *mungsuz idi* (*mungı joq idi*), ce que M. RADLOFF rend par „müheloser (kummerloser) Gott“. Comp. en grec *ἑοὶ ἕϊα ζώοντες* ou *ἀκηδέες* (cf. *ὥστε θεοὶ δ'ἔζωον ἀκηδέα θυμὸν ἔχοντες, νόσφιν ἄτερ πόνων καὶ οὐζύος, Ἔργα καὶ ἡμ.* 112-113).

comporter de soucis, de difficultés, de manque, et alors il peut généralement être rendu par 'assez, suffisamment' ou bien 'en abondance' ('hinlänglich, reichlich, vollauf'), — ce qui marque, cela va sans dire, un degré bien plus faible que ne le feraient les expressions absolues »endlos» ou »grenzenlos».

Je vais maintenant examiner l'un après l'autre les passages des inscriptions où se rencontrent les mots qui nous occupent, afin de montrer que l'interprétation proposée par moi se laisse partout appliquer, et par la même occasion je rectifierai certains détails dans les traductions antérieures.

A. *buḡ*.

N° 1. I S 3: *ol amti ajiḡ joḡ tür^{ok} qayan Ötükän jiš olursar, eliä buḡ joḡ*; c.-à-d.: »quand, débarassé de cette perversité d'aujourd'hui, le kagan turc réside dans la forêt d'Ötükän, les tribus n'ont (ou: n'auront) pas de souci (ou: ne sont [seront] pas dans le besoin)».

Amti veut dire 'à présent, maintenant', voir, par ex., I E 9: *elim amti qani*, »où est maintenant mon empire?» (Un mot *mati* ou *amati*, »trefflich», n'a certainement pas existé.) L'usage des langues plus récentes exigerait sans doute un dérivé adjectif *amtiqi*, 'actuel, moderne'; mais dans l'ancienne langue turque on rencontre assez souvent un adverbe de lieu ou de temps joint immédiatement à un substantif, p. ex. *üzä täḡri* »le ciel en haut», *bükün künkä täḡi*, »jusqu'au jour d'aujourd'hui» (MÜLLER, Uig. p. 9), d'une époque plus récente: *üzäki (üstünki)*, *bükünki kün* (id., Uig. II p. 78⁴⁰). — Par *ajiḡ*, 'méchanceté, perversité; méchant, pervers' (MÜLLER, Uig. p. 50, 55; cf. iakoute *aji* 'péché'), on désigne ici l'esprit de révolte qui s'était répandu dans un grand nombre des tribus et qui les poussait à préférer le genre de vie raffiné des Chinois à l'existence plus rude des nomades Turcs. — Par *buḡ* que, pour employer la plus ample expression, j'ai traduit par 'souci', il faut sans doute entendre les préoccupations touchant la subsistance; on pourrait donc aussi bien le rendre par 'dénue-ment' ou 'besoin' (cf. ci-dessus et BANG, Südseite p. 9, 18: »so

haben die Äle keine Bedürfnisse»). L'allusion que va faire le kagan aux expéditions entreprises dans des régions très lointaines et pour lesquelles l'Ötükän formait une excellente base d'opération, s'accorde très bien avec cette interprétation, car les conquêtes et le butin que faisaient les Turcs dans ces expéditions représentaient une grande partie de leurs ressources.

Dans sa traduction la plus récente (Altt. Inschr., Neue F., p. 150; voir aussi, à part quelques modifications, son Wörterbuch IV, p. 1809, article *buη* et cf. Altt. Inschr. p. 236-238), M. RADLOFF relie ce passage au passage suivant en en faisant une seule période fort compliquée: »Ich bin von [?] der Stammgemeinschaft [eltä], die der Türken-Chan, der jene treffliche [mati?] Schlaueit [?] nicht besitzt [?], im Ütüken beherrscht [! *olursar*, subjonctif!], sehr weit [! *buη joq* = »ohne Ende«!] nach — — gezogen» J'écarte cette traduction, la trouvant de tout point inacceptable.

N° 2. I S 8: *Ötükän jer alursp arqış tirkiş i(d)sar, nāη buηsy joq, Ötükän iş olursar, bāngü el tuta olurtaçi-sän*; c.-à-d.: »Si, demeurant dans le pays d'Ötükän, tu envoies des caravanes, tu n'auras aucun souci (ou besoin); si tu restes dans la forêt d'Ötükän, tu continueras à maintenir un empire éternel». On pourrait aussi traduire: »— caravanes, et si tu restes dans la forêt d'Ö., où tu n'as aucun souci, tu continueras etc.»; mais je trouve cela moins vraisemblable que la traduction que j'ai donnée. (RADLOFF, ouv. cité, Neue F., p. 151: »Sitzest du aber ruhig im Ütüken-Bergwalde, so bist du im Stande, die ewigen Stämme zusammen zu halten, die im Ütüken-Bergwalde wohnen [*olursar*! subjonctif], der keine Sorge [*buηay*] (verursachenden[!]) Waaren [*nāη*!] hat¹, die[!] man mit[!] Karawanen versendet [! subjonctif!]), et plus tard (1911) dans son Wörterb. IV p. 1808, sous l'article »*buηay*»: »im Ütüken-Lande dich niederlassend wirst du ein ewiges Volk sein, das [?] Karawanen aussendet [subjonctif!] und ohne Reichthümer [*nāη*] und ohne Beengung [*buηay*] im Ütüken-Bergwalde wohnt [subjonctif!]». Dans mes Inscr. de l'O., je rendais ce passage à peu

¹ Cette traduction — si d'ailleurs elle était admissible — présupposerait l'ordre des mots suivant: *buηsy joq nāη*.

près comme ci-dessus, à part les mots «où il n'y a ni richesses (*näŋ*) ni chagrin»; les traductions de BANG et de MELIORANSKIÏ s'accordent essentiellement avec la mienne (BANG: «ohne Reichtümer, aber auch ohne Bedürfnisse»).

Le mot 𐰉𐰺𐰽𐰾 𐰉𐰺𐰽𐰾 est lu *buŋaq* par M. RADLOFF et identifié à un mot ouïgour *munŋaq* auquel il attribue la signification «Qual, Kummer» (Wörterb. IV p. 2187), mais qu'il ne trouve qu'une seule fois, à savoir dans le Qut. Bil. 14,13, vers qui offre pas mal de difficultés et de leçons douteuses, et qui fait malheureusement défaut dans le manuscrit du Caire. Est-ce qu'en réalité ce mot existe? Je suis sûr que non, et voilà pourquoi. Le vers en question appartient à une partie du poème qui décrit le réveil de la nature au printemps. En voici la teneur: *Ilik* [?] *külmüs oinar čäcäklär üzä | siŋŋit munŋaq aŋnar jürir täp kězä*, ce que M. RADLOFF traduit ainsi: «Der Ilik-külmüs(?) spielt über den Blumen, | um seine Qual und seinen Jammer zu endigen, wälzt er sich fort (?)». Ici il faut remarquer deux choses. D'abord, les verbes du second hémistiche signifient en réalité littéralement: «se roule(nt) et va (vont) en se promenant». Il n'y a aucun mot qu'on puisse traduire par «endigen»; peut-être que l'éditeur, en conséquence de ses fatales idées sur la phonétique ouïgoure, s'est avisé de rapporter le gérondif *kězä*, dont le *z* est assuré par la rime, à *käs-* 'couper' au lieu de *kěz-* 'marcher, se promener; courir (ça et là)'. Mais comment concilier «Qual und Jammer» avec la traduction indiquée des verbes? Puis, l'épellation *munŋaq* par *n-ŋ* au lieu de *ng* (= *ŋ*), qu'on écrit toujours dans *munŋ* (*muŋ*) avec tous ses dérivés, est extrêmement étrange, bien plus, cela interdit tout rapprochement de ces mots. Or, un mot *munŋaq*, écrit de cette même façon, figure ailleurs en ouïgour (= *muiŋaq* en téléoute¹) au sens de la femelle du cerf dit maral, *siŋŋun* ou *siŋŋin*. Si nous regardons tout le contexte, je ne doute pas que ce ne soit ce mot qui figure ici et que *siŋŋit* 'pleurs, lamentation'

¹ L'existence des deux formes parallèles *munŋaq* et *muiŋaq* s'explique peut-être par des continuations différentes d'une forme primitive hypothétique **muŋŋaq*.

ne soit une faute de copiste pour *siγun* ou *siγin* (cf. le vers 152,23: *siγun munyaq*). On peut donc traduire ainsi l'hémistiche en question: «Le maral et la biche se roulent (ou s'ébattent) et poursuivent leur course»¹. Je crois que cela suffira pour montrer qu'un mot ouïgour «*munyaq* Qual» n'existe pas, et l'identification de *buγay* à un tel mot, avec lequel la forme *buγay* ne conviendrait pas même ($\eta-n\gamma$, $\gamma-q$), perd de cette manière tout appui. Une autre hypothèse que, de mon côté, j'avais émise sous toutes réserves (Inscr. de l'O. p. 170), et selon laquelle il faudrait peut-être lire *buη-oy*, en voyant dans la dernière partie du mot la particule «*oy*» 'même, aussi', doit également être écartée, cette particule s'écrivant toujours *oq* (voir par exemple l'inscription de Tonyoukouk, où elle se rencontre souvent).

Je suis persuadé, à présent, que γ n'est tout simplement que l'affixe pronominal de la 2^e pers. du singulier, = η . Il est vrai que je ne saurais alléguer, à l'appui de ma supposition, de substitutions absolument analogues, tandis que les exemples abondent d'un g remplaçant le même η uni à des voyelles palatales (cf. Inscr. de l'O. p. 21); mais peut-être ne faut-il voir dans ce fait que l'effet d'un pur hasard, d'autant plus qu'à la 2^e pers. sg. des formes verbales du passé nous trouvons constamment γ à côté de g . Dans l'espèce, on est tenté de s'expliquer le γ comme provenant d'une dissimilation tendant à éviter la rencontre de deux η consécutifs (*buηsη*). Le mot *buη* lui-même est employé exactement comme dans le n° 1 p. 54; mais au lieu de *eltä*, nous avons ici l'affixe $-\gamma$, c.-à-d. littéralement: «il n'y a pas ton souci (ou ton besoin)» = «tu n'as (n'auras) pas de souci (ou de besoin)».

La traduction de *näη* par «richesse», adoptée jusqu'ici par nous tous, est entièrement erronée. Il est vrai que, en divers endroits du Qutadyu Bilig, on peut bien le traduire par «Habe» — «bien(s), richesse» — comme le fait toujours M. RADLOFF; mais, en réalité, ce n'est qu'un pronom et adjectif indéfini, formé du pronom et

¹ Les deux mots *ilik* [?] *külmüs* dans le premier hémistiche sont sans doute de même les noms de deux animaux inconnus (peut-être mâle et femelle?).

adjectif interrogatif *nä* 'quoi, quel', et dans nos inscriptions aussi bien que dans les textes provenant du Turkestan oriental il s'emploie toujours de cette manière (*näñnän* 'quidquid'). De sa fonction comme adjectif indéfini nous trouverons un exemple incontestable plus loin, dans notre n° 3 (et peut-être ici); mais c'est surtout comme pronom neutre (= 'aliquid', 'quelque chose'; 'chose') qu'il figure (ce 'aliquid' pourrait bien avoir pris, plus tard, le sens de «Habe», 'bien(s), richesse', cf. l'espagnol *algo*). D'ailleurs, *nän* a sa place principale dans des phrases négatives = 'ullus, quidquam', 'aucun, rien', et très souvent il a pour seule fonction de renforcer ou de compléter la négation (à peu près comme le font les explétifs français *pas (du tout), point*). Ci-dessus j'ai traduit *nän buñ* par «aucun souci (ou besoin)»; j'aurais aussi bien pu dire «suei (ou besoin) de rien» ou «point de souci (ou besoin)»; car ce sont des nuances entre lesquelles la langue turque ne saurait distinguer.

N° 3. Tonyoukuk l. 56-57 (57-58 Radl.). En continuation immédiate de ce qui se lit aux l. 54-56 (55-57 R): «Si Elteriš kagan n'avait pas fait des conquêtes et que moi-même je n'en eusse fait à sa suite (= en l'imitant, en marchant sur ses traces), il n'y aurait eu ni empire ni peuple; (c'est uniquement) parce que lui a fait des conquêtes et parce que moi-même à sa suite j'ai fait des conquêtes, (que) l'empire est devenu empire et que le peuple est devenu peuplé. A présent je suis moi-même devenu vieux et avancé en âge», on lit:

*nän jerdäki qaγanliγ budunqa | büntägi (𐰽 𐰺 𐰸 𐰾 𐰿 𐰽) bar ärsär,
nä buñi bar ärtäči ärmış.*

En voici, selon moi, la seule traduction possible: «Si un peuple habitant n'importe quel pays et soumis à un kagan a (à sa tête) un fainéant(?), quel chagrin (ou misère, malheur) il en résulterait pour lui!»

Sur *nän* pronom indéfini, 'quelque, n'importe quel', joint comme adjectif au *jer* de *jerdäki*, voir ci-dessus à la fin du n° 2. — Le premier mot de la ligne 57 est très certainement un 𐰽 𐰺 𐰸 𐰾 𐰿 𐰽 *b²ün²t²gi*, où la voyelle de la première syllabe est 𐰽 *ü, ö*: *büntägi* ou *böntägi*; la voyelle de la deuxième syllabe est difficile à fixer, c'est pourquoi je la rends par *ä*, tout en pen-

chant pour *ü*. Nous nous trouvons en présence d'un mot jusqu'ici inconnue *büntäg* ou *böntäg* + l'affixe pronominal de la 3^e pers. -*i* («il y a [*bar*] son—» = «il a»). A en juger par le contexte, je pense que ce mot doit signifier une personne incapable, dépourvue d'initiative, un 'fainéant', ou quelque chose d'approchant, mais cette traduction est purement conjecturale¹. — Il convient en outre de rappeler que *bar ärsär* (subjonctif) veut dire «s'il y a» ou «s'il y avait» et que *bar ärtäci ärmis̄* (conditionnel) signifie «il y aurait».

En comparant mon texte avec celui de M. RADLOFF, on constatera deux divergences. D'abord M. Radloff indique la présence d'une grande lacune — marquée dans son texte par 35 points de suspension — au commencement des deux lignes auxquelles il attribue les numéros 58 et 59. Or il n'y a pas ici de lacune et il n'y en a jamais eu. Dès l'origine, la pierre a présenté ici un vice, d'étendue assez considérable, qui la rendait impropre à recevoir la gravure. On voit bien que la partie de la surface qui précède immédiatement cette défectuosité et où, à la rigueur, on aurait pu placer des lettres, est absolument intacte et que, tout autour, l'écriture est très distincte. Dans les deux lignes en question, le lapicide n'a pratiqué ses gravures qu'en arrière (au dessous) de l'endroit vicié, en regard de la 28^e lettre de la ligne complète qui précède; elles sont donc toutes deux de beaucoup plus courtes que les autres. En plus de cela, M. RADLOFF lit, au lieu du $\uparrow \text{E} \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow$ bien lisible, $\uparrow \text{E} \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow$ $b^2in^2t^2gi$, ce qu'il transcrit *äbin tägi*[!]. Et entre nos deux traductions, la diver-

¹ Cf. peut-être djag. *bön-* 'vieillir, tomber en décrépitude; („*mun-tuk*, verstümmelt, ein krüppelhafter Mensch“, „*munyan*, alter Mann“, Kénos, Šejx Sulejman Efendi's Čag.-Osm. Wörterb. p. 146 ?; ouïg. *mün* 'crime, péché' ? [hongrois *bün* id. ?]); osm. *bön* (*böŋ*) ou *bun* (*buŋ*), بونا بونا 'imbécile, sot, idiot', d'où *bönä-* (*böŋä-*), *buna-* (*buŋa-*) 'tomber en enfance, devenir idiot'. Je crois que la forme primitive du mot osm. est *bön* et que la diversité des formes tient à une contamination avec le vieux mot *buŋ* 'peine', qui est perdu dans cette langue. Toutefois, on en a peut-être conservé un dérivé direct dans *bunal-* (*buŋal-*) = djag. *muŋal-* 'être ébahi, anxieux; être suffoqué par la fumée; pâmer'.

gence s'accuse encore plus nettement. M. RADLOFF traduit¹: »Für das Volk, das in allen [? *nāḡ*?] Ländern dem (Türk) Chagan anhing [*qayanlij*] | [37 points de suspension] wenn bei[?] den Häusern [*äbin*] ihr Geschlecht (?) [*tägi*?!] gedeiht [p. 84: »vorhanden ist»), was haben sie dann für Sorgen (eine Grenze)». J'avoue ne pas comprendre, même dans l'hypothèse d'une lacune, comment cette traduction se laisse concilier avec les expressions et les formes grammaticales du texte.

N° 4. Oulou-Kem, Eleges, W 2-3; Inscr. de l'Iénisséï V 397-406, 346-360; RADLOFF, Atlas LXXIII; Alt. Inscr. p. 313-314, »UE.» l. 11-10 (le sens logique des phrases semble exiger que les lignes 2-12 Radl. se lisent en ordre inverse):

⊗ × ↑ ↑ > ∩ ⊗ ⊙ ∪ 2 (11 R.)
 : ⊗ × ↑ ∩ : | ⊗ ↑ ^ ∪ (ou ∩) ∩ ∪ : ∩ ⊙ ∪ : ⊙ > ∪ 3 (10 R.)

buḡsm joḡ ärdim | buḡ baḡa b[?] bat ärmis̄ : öldim; c.-à-d.: »j'ai vécu (littéralement: été) sans avoir de chagrin (souci); le chagrin (ou le malheur) s'est vite approché de moi: je suis mort».

Mon texte, pour lequel j'ai pu mettre à profit la collation soigneuse de M. GRANÖ, s'écarte en divers points de ceux des publications ci-dessus indiquées. L'édition de M. RADLOFF hésite entre les transcriptions *buš*, *boš*, qu'il traduit par »Zorn», et *buḡ* »Kummer». La dernière transcription est la seule bonne. Pour la lettre ⊙ = η¹, voir mon étude publiée sous le titre: Une lettre méconnue, etc., JSFOu. XXX,4 p. 6 note 1. Parmi les autres points dignes de remarque qu'offre ce texte, il n'y en a pas, je crois, qui intéresse la signification de *buḡ* ni le sens du passage pris dans son ensemble.

N° 5. Barlyk III; RADLOFF, Atlas LXXVIII; Alt. Inscr. p. 309, »Ba. III», l. 2-3: *buḡusuz (š > ḡ > o > ∩) ulyatim. buḡ (o > ∩) bu ärmis̄ : | täḡridäki künkä jerdäki elimkä bükmädim*; c.-à-d.: »j'ai grandi sans chagrin (souci); le chagrin le voici: je

¹ Quant au numérotage des lignes, il faut remarquer que, dans sa traduction, M. Radloff a sauté le numéro 58, de sorte qu'ici les numéros 59-64 correspondent aux 58-63 de son texte (en réalité 57-62).

n'ai pu rester(?) auprès du (= sous le) soleil au ciel ni auprès de (= avec) ma tribu sur la terre».

M. RADLOFF lit (l. c.): »*Buḡusuz uluḡ atı̄m, Buḡu(suz) bu ärmiš*», »Bungusuz ist mein hoher Name, Bungu(suz) dieser ist». Dans Neue F. p. 157 (ouv. cit.) il remplace les derniers mots par »*bunda bu ärmiš*», »mein hoher Name war hier dieser». A ces leçons on peut objecter non seulement que $\bigcirc > \delta$ *buḡ* n'a pas de terminaison vocalique (en effet, il n'y a ni *u* ni *a*, et encore moins *-suz*!) mais aussi que, dans les inscriptions de la Mongolie occidentale et de l'Iénisséi, le signe \bigcirc , \bigodot n'a jamais la valeur de \underline{nd} mais toujours celle de η^1 (cf. n° 4). *Buḡusuz*, est sans doute identique à *buḡsı̄z* (voir nos 6-11, surtout n° 9). Y voir le nom du défunt est peu justifiable, celui-ci ayant été nommé déjà (l. 1) *Külüg čur*, fils de *Bajna saḡun*. Voilà aussi pourquoi $\bowtie \wedge \downarrow \uparrow \vee >$ *ul'ḡat'm* ne peut pas se lire *uluḡ atı̄m* »mein hoher Name», expression qu'on ne rencontre jamais ailleurs; il faut y voir, avec VAMBÉRY (ouv. cit. p. 93), *ul'ḡatı̄m*, passé de *ul'ḡad-* 'grandir' (cf. plus oin p. 72).

Concernant la ligne 3, cf. Une lettre méconnue p. 5.

B. *buḡsı̄z*.

N° 6. II N 12. Le kagan rappelle d'abord comment, par ses expéditions, il a procuré à »mes Turcs, à mon peuple» (*türkēmā budunsma*) de l'or, de l'argent, des chevaux, etc. etc.; ensuite, il se résume en ces mots: [*türkēmi?*]n *buḡsı̄z ḡıldım*, c.-à-d.: »j'ai rendu [mes Turcs?] exempts de soucis (ou aisés)».

Du premier mot, la dernière lettre \mathfrak{H} n° 2 a seule été conservée. Il faut donc supposer que c'était un mot à voyelles palatales. Je rétablis par conjecture le mot [*türkēmi*]n qui correspondrait au *türkēmā* qui précède; mais il va sans dire qu'on pourrait aussi proposer d'autres suppléments, par ex. [*bäḡlärimi*]n 'mes begs' — cependant il est peu probable que l'énoncé se rapporte aux begs exclusivement — ou [*budunsy mä*]n. Le dernier mot est nettement $\bowtie \mathfrak{M} \mathfrak{N} \mathfrak{H}$ *ḡıldım* et non pas *ḡılınmı̄š* (Radloff, »... endlos geworden»; voir aussi Wörterb. sous *buḡsı̄z*: »da er ohne Beengung sich entwickelt hatte» [!]).

N° 7. II N 13-14: [—] *bu qayanında bu bağlarıg[dä bu jeriñdä su]bşında [adırılmasar?], tü[rük budun], | özüñ ädgü körtäçi-sän, äbiñä kirtäçi-sän, buşsız boldačı-sän; c.-à-d.: »à la condition que] toi, [ô peuple] tu[rc, tu ne t'éloignes pas] de ton kagan que voici, [de] tes¹ begs ici, de ton pays (textuellement: [de ta terre et] ton eau) [ici], | bu auras toi-même du bon temps (littéralement: toi-même tu verras² du bien), tu rentreras dans ta maison et vivras (litt.: seras) sans souci (ou: à ton aise, tu ne manqueras de rien)».*

Les mots mis entre crochets représentent mes essais de remplir les nombreuses lacunes par voie conjecturale. (Radloff: »— von diesem deinem Chane diese Bege von deinem Worte (*sa-bıñda*) Türk | Du bist bereit mir³ treu (*ädgü!*) anzuhängen, in deine Häuser zu treten und ungehindert (*buşsız*) zu leben»).

N° 8. II E 29: *qarluq budun buşsız [är]ür barur ärikli jayı boldı; c.-à-d.: »le peuple Karlouk qui vivait (alors) sans souci (= dans l'aisance) et dans l'indépendance est devenu (notre) ennemi», (RADLOFF, Altt. Inschr., Neue F., p. 140: »die Karluk wurden in ihrer grenzenlosen Unabhängigkeit uns feindlich», ou bien — Wörterb. IV p. 1810, l'article *buşsız* — »das Karluk-Volk war wegen seines freien [?] Umhèrziehens[?!] ein mächtiger [ärkli!] Feind.)*

Le passage correspondant de I N 1 ne contient pas le mot *buşsız*.

Les Karlouk étaient un peuple turc établi à l'ouest des Turcs orientaux et de l'Altaï et au nord des Turcs occidentaux. La plupart du temps ils parvenaient, à ce qu'il semble, à maintenir leur indépendance, et assez souvent ils faisaient la guerre à l'un ou à l'autre de leurs voisins.

¹ Sur *g = η*, affixe pronominal de la 2^e pers. sg., voir p. 57.

² Sur *ädgü kör-* comp. p. 14 n° 5: *ämğäk körti*, „endura (littéralement: vit) du mal“.

³ M. RADLOFF lit à tort *mäni* 'me' (accusatif) au lieu de *özüñ*; mais sa traduction exigerait le datif *maña* (*kör-*, avec le datif, 'obéir à qn.'). La traduction des formes en *-dačı* par „du bist bereit“ n'est pas bonne.

La combinaison *är- bar-¹*, littéralement 'être et aller', veut dire 'vivre et se remuer à son gré', 'pouvoir faire ce qu'on veut', c.-à-d. 'être son maître, être libre, indépendant' (voir mes Inscr. de l'O. p. 151 note 30; je l'y ai traduit par «vivre en liberté» ou «jouir de la liberté»). La même combinaison se trouve I E 23 = II E 19, où nous avons deux expressions parallèles dont les membres de phrase se font pendant:

körügüñän ücün egidmiš bilgä qayanıñ²,
 (» ») *ärmiš barmış ädgü eliñä,*

c.-à-d.: «contre ton sage kagan qui, grâce à ton obéissance, t'a relevé et contre ton bon empire qui (par la même raison) a été indépendant»; RADLOFF par contre (ouv. cité, N. F., p. 136 note 3): «gegen deinen durch deine Treue erhobenen Bilge-Chan und deine in Sein und Wandel gute Stammgemeinschaft». Remarquons que la traduction de *egidmiš* par le participe passif «erhoben» n'est certainement pas admissible, d'autant moins que le kagan se propose précisément de montrer qu'au contraire c'est lui qui a relevé le peuple, à condition toutefois que le peuple lui restât loyalement soumis. La traduction de *ärmiš barmış* par «in Sein und Wandel» me paraît encore moins satisfaisante, une telle détermination accessoire devant s'exprimer autrement (**ärü baru?* ou *ärig barıyda?*), tandis que les deux participes parallèles *egidmiš* et *ärmiš barmış* représentent évidemment chacun un aspect essentiel du substantif auquel ils se rapportent, et ici c'est notamment sur l'indépendance et la liberté de l'empire turc que le kagan veut appeler l'attention³. Dans la traduction citée plus haut que donne

¹ Dans cette combinaison nous avons la forme *barur*, influencée peut-être par *ärür*; autrement c'est *barır* (I E 10) comme en ouïgour.

² Ainsi II; I à tort *qayanıñın*. Voir plus haut p. 26. Le mot *bilgä* se trouve seulement dans I.

³ La combinaison *är- bar-*, qui, dans I E 23 = II E 19, est certainement employée en bonne part, constate, dans II E 29 = I N 1, seulement le fait que, au moment en question, les Karlouk étaient autonomes, sans qu'il soit nécessaire de sous-entendre que cela se soit manifesté d'une manière particulièrement arrogante. Mais ce n'est pas à dire que

M. RADLOFF, dans ses *Altt. Inschr., N. F.*, de l'endroit qui nous occupe, j'avais d'abord supposé que le mot «Unabhängigkeit» se rapportait à *ärür barur*; mais j'ai vu après coup que dans son glossaire, *ibid.* p. 163, il traduit *ärikli* par «frei, unabhängig»! Qu'est-ce que signifie donc *ärür barur*? Et comment peut-on traduire *buşsiz ärür barur ärikli* par «in ihrer grenzenlosen Unabhängigkeit»? Concernant *buşsiz*, il me paraît incontestable que ce mot a décidément le sens que j'ai indiqué plus haut et non pas celui de «grenzenlos».

Ärikli, *r²kl²i*, n'est pas une mauvaise graphie pour *ärklik* 'fort', ce qui serait le seul exemple en vieux turc de l'apocope de l'affixe *-lig* en *-li*, et un mot *ärikli* «frei, unabhängig» n'existe pas. C'est au contraire une espèce particulière de substantif verbal ou de participe du verbe *är-* 'être'. Cette formation en *-i-kl²i*, qui paraît bornée à ce verbe seul, me semble toujours exprimer un état concomitant à l'action principale, mais qui n'a qu'un caractère provisoire ou temporaire ('pendant que', 'tant que'). Pour exprimer, dans les cas d'autres verbes, la même idée il faut employer une forme composée avec *ärikli* comme auxiliaire; ainsi, par ex., ici: *ärür barur ärikli*¹. Il n'y a pas lieu de rappeler ici les for-

cette combinaison ne s'emploie pas aussi en mauvaise part; de l'idée d'indépendance, de liberté de faire ce qu'on veut, on passe aisément à celle d'arrogance, d'insolence, et il nous est conservé un cas au moins où le dérivé substantif *ärig bariş* (proprement 'le fait d'être et aller', 'liberté', etc.) a pris tout à fait le sens d'insolence ou de brutalité; voir F. W. K. MÜLLER *Uigurica II* p. 25-26²⁻³: *ilgin adaqın arçuni tongay ölürgülüğ ärig bariş qılıp*. „indem er mit Hand und Fuss ein den Helden Arjuna mit Tod bedrohendes Gebahren (Kommen[?] und Gehen?) zeigte“ (au lieu de „Gebahren“ je crois qu'il aurait été mieux de dire par ex. „Trotz“ ou „Ungestüm“). D'autre part, nous trouvons par ex. dans la rédaction ouigoure du *Suvarṇaprabhāsa*, publiée par RADLOFF et MALOV II 45 b = p. 124 l. 21 les adjectifs dérivés de ladite combinaison substantive: *äriglig barişlış* 'libre', etc., figurant décidément en bonne part, dans une suite d'*adjectiva laudantia*.

¹ Cf. Tonyoukouk l. 8: *anča olurur ärikli Oğuzdandan körüg kälti*, c.-à-d.: „pendant qu'ils (c.-à-d. les Turcs) étaient assis (= demeureraient) ainsi, un explorateur vint de chez les Ogouz“ (RADLOFF: „Als sie

mes ouigoures se terminant en *-γli*, *-gli*, qui ne paraissent pas exister en vieux turc et qui sont des participes ordinaires et d'emploi beaucoup plus étendu.

N° 9. Barlyk II. RADLOFF Atlas LXXVII; Alt. Inschr. p. 308-309 (»Ba. II»). Les lignes 1-2 se traduisent: »Moi, Köni-tirig,

so (dort) lebten [*anča olurur?*], kam von den unabhängigen [*ärikli*] Oguz ein Kundschafter“. Or, *olurur* seul ne peut pas signifier „als sie lebten“; si *ärikli* est le complément de *Oguz*, il faut que *olurur* le soit aussi; mais cela serait un contre-sens). — Ibid. l. 13: *jujqa ärikli* (sic) *toplayalı uçuz ärmış, jincgä äriklig* (accusatif) *üzgäli uçuz; jujqa qalın bolsar toplayuluq alp ärmış, jincgä joyın bolsar üzgölük alp ärmış*, c.-à-d.: „ployer (une chose) pendant qu'elle est mince, c'est peu de chose, déchirer ce qui est (encore) fin, c'est peu de chose; mais si ce qui est mince devient épais, c'est un tour de force de le ployer, et si ce qui est fin devient gros, c'est un tour de force de le déchirer“. (RADLOFF, qui lit les deux fois „*ärklig*“, traduit: „das Dünne zusammendrücken ist für den Starken eine Kleinigkeit, das Feine zu zerreißen ist für den Starken eine Kleinigkeit. Ist aber das Dünne dick geworden, so ist der, der es zusammendrücken kann, ein Held, etc.“ La traduction de „*ärklig*“ par „für den Starken“ serait en tout cas inadmissible parce que ce mot aurait dû 1° avoir une terminaison casuelle et 2° être placé devant *uçuz* et non pas devant les deux infinitifs. La manière dont la seconde moitié du passage est rendue n'est pas bonne non plus; les dérivés en *-γu-luq* désignant une action qu'on doit entreprendre, *alp* ne peut pas être „ein Held“ mais 'héroïque', 'ce qui exige de l'héroïsme, de la force'. — II E 14, où il y a une grande lacune commençant après les mots **öz**: **t²ign²**: **r²k** .. **t²ij²**. —]. je supposerais qu'il faut lire: *özüm tegin ärikli tej in äcim qayança işig kücög bertim?* — —], c.-à-d.: „comme je (n')étais (provisoirement que) tegin, [j'ai servi mon oncle le kagan? — —]“. C'est l'héritier légitime du trône qui parle, celui qui, après la mort de son oncle, devint Bilgä kagan. — La même forme isolée *ärikli* se trouve aussi dans l'ancien ouïgour, par ex. JRAS. 1912 p. 207, LV: *alp är oylı sükü barmış; sü jerintä äriklig* (accusatif) *sabçı türtmış*, c.-à-d.: „le fils d'un brave homme alla à l'armée; pendant qu'il était à l'armée, un messager vint le pousser“. Pour d'autres exemples, voir RAMSTEDT, Zwei uig. Runeninschriften p. 49 (Chine-Ousou E 147-50 [p. 16-17]: *kecü jaruq batur* [plutôt *batar*] *ärikli süñüsdim*, „je luttai le soir, pendant que le jour baissait“; ibid. E 5141-114 [p. 20-21]: *tuy taşıqır ärikli jalmä äri kälti*, „pendant que l'étendard était en train de partir, les hommes de l'avantgarde [?] arrivèrent“).

funt: son nom se trouve déjà indiqué à la l. 1, Kōni-tirig; nous avons plutôt affaire, dans les deux inscriptions, à une forme dialectale de *buṣiz* 'sans souci'.

Le mot qui suit se termine en \downarrow et non pas en \uparrow ; il doit donc être lu $\downarrow \times \uparrow$ *ärdä* et non pas $\uparrow \times \uparrow$ *ärdi*. *Ärdä* veut dire «parmi les hommes» = au nombre des adultes; cf. dans l'inscription de Soudji l. 9: *oylanım ärdä marjınınča bol*, «mon (mes) fils, soyez (= vivez) parmi les hommes (= en adulte[s]) selon (les prescriptions de) mon *mar* (maître manichéen)»¹. — Entre le \times \mathfrak{b}^2 et le \downarrow \mathfrak{n}^2 du mot suivant on croirait voir les traces de la partie inférieure d'un \downarrow \mathfrak{r}^1 ; mais comme cette lettre serait incompatible avec les deux autres et que, en outre, l'espace paraît trop étroit pour contenir une lettre, ce ne sont sans doute que des traits fortuits. Quoi qu'il en soit, ce mot se termine par un \mathfrak{n}^2 suivi d'un double point et ne saurait donc se lire *bäni*. — En avant du \uparrow \mathfrak{r}^2 qui suit, se voient aussi comme les traces indistinctes d'une lettre manquée qu'on aurait laissée inachevée, — à moins que ce ne soit une irrégularité du grain de la pierre. Après \times \mathfrak{a}^2 , il n'y a guère de placé que pour une seule lettre; les fragments de traits qui restent sont plutôt ceux d'un \times \mathfrak{m} , donc *ärd[im]*.

N° 10. I S 5 = II N 4: *altun kümüş — — buṣiz anča berür tabyač budun*, c.-à-d.: «le peuple chinois qui nous donne en abondance (proprement: de façon à ce qu'il n'y en ait pas défaut) tant d'or, d'argent, etc.»

M. RADLOFF rend ici *buṣiz* par «in so reichem Maasse», ce qui est assez conforme à ma manière de comprendre cette expression, et qui n'égalé pas, comme force, les termes de «endlos» ou «grenzenlos».

N° 11. Tonyoukoug l. 48 (49 Radl.): *sariḡ altun örün kümüş qiz qudsz ägritäbi aḡi buṣiz kälürti*, c.-à-d.: «ils remportèrent de l'or jaune, de l'argent blanc, des filles et des servantes(?), des —, des trésors en abondance».

Ici M. RADLOFF traduit les mots *aḡi buṣiz* par «(allerlei) Tribut ohne Zahl», traduction à laquelle je ne saurais me rallier,

¹ RAMSTEDT, Zwei uigur. Runeninschr., p. 4-5, 7-8.

ni pour *buqsiz* ni pour *ayj*. *Ayj* signifie non pas tribut, mais toute espèce d'objets (présents ou butin) précieux (cf. l'ouïg. *ayj-ljq* «Speicher», 'magasin', MÜLLER, *Uigurica* p. 54). La leçon $\uparrow \uparrow$ *ayj* n'est d'ailleurs pas absolument sûre.

Le premier mot de la ligne qui nous occupe est un $\rangle \hat{\delta} \downarrow \uparrow \uparrow \downarrow$ *sariy altun* bien lisible; d'une façon générale, *sariy* 'jaune' semble remplir l'office d'adjectif qualificatif de *altun* 'or'¹. Néanmoins, le texte de M. RADLOFF, par un manque déconcertant d'acribie, donne: $\rangle \hat{\delta} \downarrow \downarrow \downarrow \uparrow \downarrow$ *qizil altun* «rothes Gold!» — Le troisième groupe de lettres se lirait suivant lui $\downarrow \gg \downarrow \downarrow \uparrow \downarrow$ *qizil udaz*, ce qu'il traduit, par pure hypothèse, «rothe Seide(?)». Or le $\downarrow \uparrow$ de la leçon Radloff doit être remplacé par un $\downarrow \hat{a}$, que porte nettement la pierre et qui donnera *qiz qudsz* «des filles et des servantes(?)»; pour ce mot voir RAMSTEDT, ouv. cit. p. 50. — Finalement, dans le mot suivant, qui est lu par M. RADLOFF $\uparrow \downarrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow$ et qu'il transcrit par «*ägrit asj* (*ägri tasj?*)» en traduisant «Ägrit-Speise (Ägri-Steine?)», le $\downarrow \uparrow$ est dû à une lecture erronée au lieu de $\hat{\delta} \uparrow$ ²; il y a sans aucun doute *ägritäbi*². Ce mot se rencontre deux fois dans les inscriptions de la Mongolie occidentale: 1° dans celle de Begre (Alt. Inschr. p. 316-317, »Be. d» 110) où M. RADLOFF lit $\gg \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow$ *ägritim*, qui serait

¹ C'est ainsi que nous le rencontrons par exemple dans l'inscription énigmatique et difficile à déchiffrer de Kemtchik Djirgak (publiée dans DONNER, *Wörterverzeichnis zu den Inscr. de l'Énisséi*, Mém. SFOu. IV, p. 66, 121-126): $\gg \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow \uparrow$, ce qui, à mon avis, doit être lu: *sariy altunsm* 'mon or jaune'; voir aussi HUART, *Le conte bouddhique des deux frères*, 43, 1-2; RADLOFF et MALOV, *Suvarnaprabhāsa* p. 28, I 15 b 14, etc. Il est très rare qu'au lieu de *sariy* on trouve *qizil* 'rouge'. (Tonyoukouk I. 52 (53 Radl.) porte: *qizil qanım tükäti*, „en versant (littéralement: consommant) mon sang rouge“, et non pas, comme lit M. RADLOFF: *qizil altun tökti* (ce qui devrait être *tökdi*), „rothes Gold streute er aus“. Cf. sur ces mots et ceux qui suivent RAMSTEDT, ouv. cit. p. 50, où toutefois „*tökdi*“ „vergiessend“ est inadmissible.)

² Je ne puis non plus me rallier à M. RAMSTEDT qui lit: *ägär it, äbi ädi buqsiz* „jagdhunde, ihre häuser und ihr eigentum ohne zahl (eig. ohne mangel)“ (ouv. cit. p. 50). Le mot de 'chien' est *it*, et non pas *it*, et *äbi ädi* devait être *äbin ädin*.

LOFF a proposé une interprétation divergente de ce passage, y compris les signes qui suivent: »qabqi äti (𐰽𐰺𐰸𐰸𐰺𐰽) buqsiz ärti qara saçın-täg (𐰽𐰺) 𐰽𐰺𐰸𐰸), »die [seine] in den Säcken befindliche Habe war zahllos wie die [seine] schwarzen Haare» (de même à peu près dans son Wörterb., art. *buqsiz*). Dans cette interprétation où la leçon »qabqi äti» ne tient pas compte des signes de l'original (elle néglige le double point de séparation devant **b**¹ et remplace le 𐰽 (ou 𐰺) par un 𐰽 **q**, et le 𐰺𐰸 **r**¹ par un 𐰽 **t**²), la conception de »qabqi» comme exprimant »in den Säcken befindlich» a été qualifiée déjà par VAMBÉRY (ouv. cit. p. 108) de »untürkisch», et en effet l'équivalent de l'idée proposée devrait s'écrire *qapdaqı*, avec un **p** et l'affixe *-da-qi*, non pas *-qi* seul¹. Ajoutons que »Habe» ne se dirait pas *ät*, mais — comme en ouïgour — *äd*,

[*säk?*]^{iz} *baçır közşüsi* (ou *küzüñüsi*), *on qara* (?) *kö[şü]ñüsi*, c.-à-d.: »ses [huit?] miroirs (ou clochettes?) de cuivre (?) et ses dix miroirs (ou clochettes?) noir(e)s (?)». Concernant les mots *közşü* 'miroir' (*küzüñü*? cf. dans les idiomes d'Abakan-Lénisséi *küzänä*, id.) et *küzüñü* 'clochette', cf. JRAS. 1912 p. 212 note XXII. Bien que j'hésite sur la signification de l'épithète „noir“ dans cette combinaison, je ne doute pas que ce ne soit le premier de ces mots que nous avons ici. Quant à *baçır*, je suppose que c'est pour *baçır* 'cuivre' (à moins que ce ne soit 𐰽𐰺𐰸𐰸 *baçır* qu'il faut lire?). M. RADLOFF, de son côté, lit tout autrement ce passage: *siz baçır köziñin on qız körmöz ärtiñiz*. Il fait dériver *baçır* d'un verbe **baç-* (!), identique au *baç-* (*baçar*) 'regarder' des autres idiomes turcs, verbe qui ne se rencontre pas par ailleurs en vieux turc, où on emploie toujours *kör-* 'voir', même au sens de osm., etc. *baç-*, et il traduit: „Mit schauendem Auge zehn Mädchen schautet ihr nicht mehr[!][!] — interprétation, et traduction, aussi forcée, aussi surprenante que la leçon est fausse, en contradiction formelle avec les traits de lettres qui restent (et cf., par ex., *siz — köziñin*, littéralement: „vous — avec ton œil“.

¹ Voir *qap*, RADLOFF, Wörterb. II p. 400. La remarque du même savant (Alt. Inschr., Neue F., p. 53 n° 7) portant que l'affixe *-qi*, *-ki* est „an Nominalstämme gehängt“ est vrai pour des dérivés ouïgours tels que *bükünki* (cf. plus haut p. 54), *jılqi*, „qui a lieu aujourd'hui, pendant le cours d'un an“, où, sans l'affixe adjectif, on dit *bükün*, *jıl* (ou *jılqa*), mais non pas pour „qabqi was in Säcken gehalten wird“ — seul exemple qu'il y cite —, „in Säcken“ étant *qapda*.

par *d*, *ät*, par *t*. signifiait 'la chair'. J'avoue que l'authenticité des derniers mots du texte Radloff me paraît fort douteuse et que mes doutes portent surtout sur les lettres λ | $s^2\check{e}$ et $\text{ᠰᠢ} t^2g$ de «*sačjn-täg*». Ce qui ne fait pas de doute, c'est que décidément ces mots ne peuvent pas se rapporter à ce qui précède; ils doivent ouvrir une nouvelle phrase — dont tout le reste a disparu —, et voici pourquoi: les règles très rigoureuses de l'ordre des mots exigent que le verbe occupe invariablement la dernière place dans la proposition. Un complément tel que «*wie seine schwarzen Haare*» ne saurait donc se trouver placé après le verbe *arti* 'était'; au cas où il aurait fait partie de la phrase précédente, il devait s'intercaler devant *buqs/z*, et la traduction de ce mot par «*zähllos*» est donc dénuée du dernier fondement qu'on aurait pu chercher dans cette comparaison.

C. *buqad*.

A *buq* se rattache en outre le dérivé verbal *buqad* = ouig. *muqad*- (et non pas *muqat*- RADLOFF) 'être affligé, triste, en peine', formé à l'aide de l'affixe *-ad*- (c.-à-d. *-ad-*) = *-at-* en iakoute, *-ai-* en djag., kirg. et d'autres langues turques modernes. Cet affixe sert à la formation de verbes dénommatifs à signification neutre et, à ce que je crois, inchoative¹, par exemple: *joqad*- 'être perdu, anéanti'², de *joq* 'néant'; *jegäd*- 'devenir supérieur, meilleur', de *jeg* (voir plus haut p. 22 note); *bašad*- 'être mis à la tête'³;

¹ Le fait que ces verbes dérivés ne s'emploient que dans le sens neutre n'avait pas été constaté par moi lors de la publication de mes Inscr. de l'O. (p. 146 note 20); il n'a pas non plus été observé par M. RAMSTEDT, JSFOu. XXVIII, 3, p. 42 § 53, p. 59 § 73 (cf. GRÖNBECH, Forstudier til tyrkisk lydhistorie p. 39, où l'auteur a bien vu l'identité de l'affixe moderne *-ai-* avec notre *-ad-*).

² Non pas 'vernichten', 'anéantir', comme cela avait été proposé par M. RADLOFF et par moi-même au sujet de I E 10 (*joqadu barir ärmış* = *joq bolu barmış arti*, Ongin 3); voir toutefois, dans RADLOFF, Wörterb. III p. 402, la bonne traduction „zu Grunde gehen“.

³ Non pas 'conduire', au sens transitif, encore moins 'faire chef, mettre à la tête', Inscr. de l'O. p. 146 n. 20, p. 198 *ad* p. 184.

küñäd-, *qulad-* 'devenir servante, esclave', de *küñ* 'servante', *qul* 'esclave' (non pas «*küñdä-*», «*qulda-*», RADLOFF); *ulyad-* (djag., kirg., etc. *ulyai-*, iakoute *ulät-*) 'devenir grand, grandir' (cf. plus haut p. 61 n° 5); ouïg. *qutad-* 'devenir heureux'¹, etc.

Ce verbe *buñad-* se rencontre une seule fois dans les inscriptions:

N° 12. Tonyoukoug l. 26 (27 Radl.). Il y est question du passage extrêmement difficile et pénible des monts Kögmen (monts Saïans) où se frayant son chemin à travers une couche de neige énorme (cf. plus loin p. 75, 87), l'armée finit par s'égarer et perd son guide². Après quoi il y a: *buñadıp qayan jalü kör temiš*, c.-à-d.: «affligé le kagan disait: tâchez de presser les chevaux»³.

Après avoir d'abord lu et interprété autrement ce passage, M. RADLOFF le traduit à peu près de même (Verbesserungen und Nachträge, p. 118): «sich quälend hatte der Chagan gesprochen: eilet euch!» Tout en étant d'avis que «sich quälend» ne rend pas très bien l'idée exprimée par *buñadıp*, je prends acte du fait que lui aussi rattache ce verbe au mot *buñ* 'peine, douleur', etc.

¹ Non pas 'rendre heureux', comme je l'ai traduit Keleti Szemle, Revue orientale, II p. 245 note 3. *Qutadru bilig* signifie donc 'l'art (la science) de devenir heureux'.

² *Jerçi jer jañlip (𐰀𐰆𐰚𐰚) boñuzlandı*, „s'étant trompé de route (proprement: de lieu; = nous ayant égarés) le guide fut égorgé“. M. RADLOFF qui, au lieu de *jañlip* que porte nettement la pierre, lit 𐰀𐰆𐰚𐰚 *jarilip*, ce qu'il a corrigé ensuite en *jaralip* (voir, à sa p. 60, la note relative à ce passage, et aussi la p. 96), traduit au contraire: „die Landeskundigen stiegen, die passendsten Stellen aufsuchend, über den Bergpaß“. Voilà comment il arrive à cette interprétation extrêmement forcée et arbitraire (p. 60): „*jär jaralip* bedeutet 'sich dem Lande anpassend, sich nach dem Lande richtend, den Weg aufsuchend' *jara-* est 'convenir, être convenable'; on n'en peut donc former un passif personnel en *-l-* ayant une telle signification]. *Boñuz* 'die Kehle' bedeutet hier offenbar aber 'Bergpaß'!]. *Boñuzlandı* 'sie passirten die Bergpässe'!“. Dans toutes les langues turques, *boñuzla-* (augmenté ici de la marque du passif *-n-*) veut dire 'égorger' et ne connaît pas d'autre signification.

³ Concernant *jalü kör* cf. VERBITSKIĬ, ouv. c., p. 185 b: *pičip kör*, „попробуй писать“, c.-à-d. „tâche d'écrire!“ Cf. p. 87 note 1.

Selon moi, les divers *buŋ* ci-dessus considérés sont tous identiques, ne représentant que des sens un peu différenciés d'une seule et même signification principale. A mon avis, il n'existe pas de *buŋ* »Ende, Grenze«.

7. 𐰉𐰺𐰸𐰽𐰾 $j^2\ddot{u}gr^2\ddot{u}$; >𐰡𐰇𐰇𐰽𐰾 $j^1q̄r^1u$; >𐰡𐰇𐰇𐰽𐰾 >𐰽𐰾 $j^1u\gamma r^1u$.

Les inscriptions nous offrent un certain nombre de mots exprimant incontestablement la notion de mouvement ou de direction de bas en haut, en amont, 'aufwärts', etc., ou dans lesquels on a voulu voir, à plus ou moins bon droit, des expressions de cette même notion. Il y a là, je crois, une question dont certains points auraient besoin d'être examinés de plus près.

Dans la catégorie d'expressions à laquelle je fais allusion, nous n'allons pas ranger *üzä* (*özä*) qui, tout en se traduisant souvent en français par 'en haut', n'a pas là nuance particulière de mouvement vers le haut que comporte le complément adverbial français: *üzä tünri* veut dire 'le ciel (qui est) en haut' (opp. *asra jer* 'la terre (qui est) en bas'), et l'idée exprimée par *üzä* est, au fond, celle de 'au-dessus' ou, comme postposition, 'au-dessus de, sur', en all. 'oben; oberhalb, über, auf' (régissant le datif ou l'accusatif); comp. par exemple osm. *üzrū* 'sur', *üst* 'le dessus; au-dessus', etc.

A. $j^2\ddot{u}gr^2\ddot{u}$.

La signification de mouvement ou de direction est en premier lieu représentée par 𐰉𐰺𐰸𐰽𐰾 $j^2\ddot{u}gr^2\ddot{u}$ qui figure en trois endroits et qui doit probablement se lire *jügärü* (ou *jögärü*?). Ce mot s'emploie en parlant de choses divines ou sublimes: 'vers le ciel', 'au faite des grandeurs'. Les langues apparentées (excepté l'ouïgour, où nous trouvons la même forme au même sens) ne possèdent pas de formation absolument correspondante, mais il faut sans doute lui supposer une origine commune avec le djag., osm. *jüksäk* (pour **jügsäk*?) 'élevé, sublime', osm. *jüksäl-* 's'éle-

ver', et le dériver d'un thème *jüg* + *-gärü*, affixe du cas »directif», 'vers'¹.

I E 11 = II E 10 nous lisons (cf. p. 35 n° 4): *üzä türük täñ-risi türük iduq jeri subi* — — *qañim Elteriš qağanıñ ögäm Elbilgä qatunsy täñri töpäsindä tutıp jügärü kötürmiş* (I; kötürti II) *ärině*; c.-à-d.: »le Ciel des Turcs en haut (*üzä*) et le saint Ier-soub des Turcs — — élevèrent en haut (*jügärü*) mon père Elteriš kagan et ma mère Elbilgä katoun, les soutenant du sommet du Ciel».

Dans l'une des petites inscriptions du monument Kül tegin, I SW, on lit: [—] *bäğim tegin jügärü täñ[ri]* [—], c.-à-d.: »mon seigneur le tegin en haut [vers le, ou au] Ciel [—]», et enfin II E 2: *olurtuqema öltäriä sağıñıyma türük bäglär budun [ö]girip sä-binip to[q?]tamış*² *közi jügärü körti*, c.-à-d.: »à mon avènement,

¹ *Jügärü* n'a certainement rien à voir avec turc or., osm. *joğari*, ce que j'avais supposé à tort dans mes Inscr. de l'O. p. 19 note; voir plus loin, p. 75-76. L'hypothèse proposée par M. RADLOFF, *Altt. Inscr., Zweite F.*, p. 44, où il dit: „vielleicht ist *jö (jü)* ein aus dem Chinesischen entlehntes Wort“, ne me paraît nullement fondée.

² La pierre semble porter $\Upsilon \bowtie \diamond | > \diamond t^1os^2t^1mš$, ce que M. RADLOFF lit *tostamış* et traduit: „mit hervorstehenden Augen“, en invoquant téléoute *tostoi-* 'hervorragend, hervortreten' (Wörterb. III p. 1211). Cette interprétation ne me convainc pas, et voici pourquoi. En premier lieu, l'orthographe de toute l'inscription est à ce point correcte et régulière que la substitution de $| s^2$ (= *äs, is, äš, iš*) à Υs^1 (*s* avec *a, o, u*) est extrêmement peu probable. Deuxièmement, le mot téléoute en question, qui m'a tout à fait l'air d'être une formation récente, est un phénomène trop isolé pour pouvoir être employé avec confiance à l'éclaircissement d'un mot du vieux turc, d'autant plus qu'il est déjà sujet à caution comme étant probablement emprunté au mongol, ou bien formé avec un thème appartenant à cette langue (mong. *tos-* 'avancer; (se) porter en avant; aller à la rencontre', selon une communication que je dois à l'obligeance de M. RAMSTEDT). Ajoutons que le sens du texte ainsi restitué n'est ni satisfaisant ni probant. Que faut-il entendre, en effet, à cet endroit par 'des yeux en saillie' ou 'à fleur de tête'? Que veut-on exprimer par là? Au surplus, je n'oserais pas affirmer qu'il n'y a pas de traces d'un trait oblique à gauche du $|$ qu'il transformerait en $\Upsilon \eta$; mais ce trait, à supposer qu'il soit authentique, ne nous avancerait guère; du moins, je n'ai pas encore trouvé une interprétation satisfaisante de $t^1o\eta t^1mš$. S'il faut l'avouer, j'incline toujours, comme

les begs et le peuple des Turcs, qui s'étaient désolés comme s'ils allaient mourir, se réjouirent et furent transportés de joie, et leurs yeux [rassurés?] regardèrent en haut (= vers le ciel)».

Ces trois passages font ressortir le sens du mot *jügärü*.

B. j^oqr¹u.

Le mot qui rend d'ordinaire dans les langues turques l'idée de 'en haut', prise dans le sens matériel, spatial, est *joqaru* en ouïgour (يوقارو, ms. du Caire du Qut. Bil., par ex. 14,6), *joqari* en osm., *joqaru*, *joqari* en djag. et turc or. (comp., dans les mêmes langues, *joquš* 'montée, pente, chemin qui mène au haut d'une montagne'); à côté de cette forme il y en a de plus récentes: kasan *joqari*, *juqari*, abakan *joqar*, *joqari*, kirg. *žoyari*, présentant la transformation caractéristique de ces idiomes de la consonne sourde intervocalique, q, en sonore, γ¹.

Aussi bien, la forme *joqaru*, très conforme à celles de l'ouïgour, etc., n'est-elle pas étrangère au turc de l'Orkhon. Nous l'y rencontrons une seule fois, sous la forme > 4 ↓ D j^oqr¹u, qui doit se lire *joqaru*, dans l'inscription de Tonyoukoug, l. 25 (26 Radl.), où il est question du passage déjà mentionné des montagnes couvertes d'une épaisse couche de neige:

at üzä bintürä (𐰇𐰢𐰨𐰣𐰩𐰰) *qariγ sökdim; joqaru at jetä* (𐰇𐰢𐰨𐰣) *jadaγjn iγäč tutunu ayturtim*; c.-à-d.: »je me suis frayé un passage à travers la neige en les faisant monter sur les chevaux²; (plus) en haut je les fis monter à pied en tirant les chevaux par la bride et s'appuyant sur (tels ou tels objets de) bois».

Je le faisais déjà il y a vingt ans, à admettre ici le cas d'une erreur graphique toute accidentelle, commise par le lapicide qui, en train d'écrire un *toqtamiš*, aurait oublié d'achever la partie gauche de la lettre 𐰇 q. Le verbe *toqta-* (*toxta-*), représenté en djag., turc or., kirg. et dans toutes les langues turques du nord, veut dire 'faire halte', s'arrêter; trouver le repos, demeurer fixe', *toqtamiš* 'qui a pris du repos, qui s'est affermi' (PAVET DE COURTEILLE).

¹ Cf. GRÖNBECH, Forstudier til tyrk. lydhistorie p. 60-61 § 80.

² Remarquons qu'il y a „monter“ *at üzä*, „sur les chevaux“, et non pas „monter à cheval“, „monter les chevaux“, *at(iγ) bin-*.

Mon interprétation de ce passage et, en partie, ma lecture s'écartent en plusieurs points de celles proposées par M. RADLOFF dans son édition de l'inscription considérée. Il traduit, en effet: »Den [lire: den dem?] auf einem Pferde (sitzenden) bis zum (Gesichte) reichenden¹ Schnee durchbrach ich mit Gewalt. Bei den Pferden liess ich Leute zu Fuss, auf Schneeschuhen schreiend emporklettern.»

En ce qui concerne le premier mot > 4 ↓ D j^oq^ru de la deuxième phrase, M. RADLOFF ne mentionne même pas la possibilité de le lire et le comprendre de la façon par moi proposée, et la raison probable de ce silence ressortira de ce qui suit (p. 79). En fait, *joqaru* est la seule manière naturelle de lire le mot en question. M. RADLOFF dit à la p. 58, dans la note relative à ce passage, qu'il pourrait se lire »*joqqaru*» et se traduire »bis zum Nichtsein« [!] (ce qui suppose l'étymologie *joq* + *-yaru*, où l'affixe *-yaru* signifierait pourtant 'vers' et non pas 'jusqu'à'), mais il préfère le lire *aiquru* en y voyant le gérondif d'un verbe hypothétique **aiqur-* = altaï *aiqir-* »mit Geschrei antreiben« (Wörterb. I p. 13: »mit Geschrei hinausjagen, vertreiben«, un mot onomatopéique, sans doute, voulant dire 'crier *aï*'). L'auteur de l'inscription aurait peu mérité d'être compris par les générations futures, s'il avait écrit la syllabe *qu* de ce mot par un ↓ q̄ seul, au lieu de > 4 qu ou > ↓. En outre de cela, il est toujours précaire d'avoir recours à un mot d'usage aussi exceptionnel et de signification aussi spécialisée que le serait le mot altaï dont on se réclame et qui ne convient pas même pour la forme, — pour ne point parler du peu d'intérêt qu'offrirait, dans une situation

¹ Entre *at üzä* et *qariγ* il lit [*jüz*]rā (de *jüz* 'visage'). Mais la pierre porte nettement **b²n²t²r²a**, où seulement 4 n² est un peu effacé, bien que distinctement lisible. C'est le gérondif en *-ä* de *bintür-* 'faire monter'. Est-ce que *jüzrā* pourrait signifier 'jusqu'au visage' et même comme adjectif „bis zum Gesichte reichend“? Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un parallèle d'un tel emploi de l'affixe *-ra*, *-rā* (des formes telles que *icrä* '(en, au) dedans', *tašra* '(en, au) dehors' ne pourraient pas être citées comme des analogies).

aussi grave et périlleuse pour les Turcs, le cri ou le silence des soldats entraînant les chevaux.

Quant aux mots *at jätü* qui suivent, M. RADLOFF voit dans *jätü* (ou «*jäti*» d'après sa première transcription erronée, cf. ouv. cit. p. 58 et les rectifications des pages 113 et 118) le gérondif «= *jätü* (erreichend)» du verbe *jät-* (djag., osm., etc. *jät-*) 'atteindre', et selon lui cette expression (littéralement: «die Pferde erreichend») devrait se traduire: «bis an die Pferde, dicht hinter den Pferden, rings um die Pferde», ce qui me paraît très recherché. A mon sens, il n'y a pas de doute que *jätü* (*jetä*) ne soit le gérondif d'un tout autre verbe, à savoir *jät-* ou plutôt *jet-* 'conduire, tirer un cheval par la bride' (djag. *jät-*, osm. *jäd-* [et *jädä-*], cf. HOUTSMA, Türk.-arab. Glossar p. 104: «*یت* *jät* (يدمك) bei Zenker) beim Zaume führen»; iakoute *siät-*, etc. < *jēt-*, cf. GRÖNBECH, l. c.). Cette explication très simple et naturelle satisfierait toutes les exigences lexicologiques et grammaticales et s'accorde à merveille avec le contexte.

Après le mot *jadayın* (cas instrumental, 'à pied'), M. RADLOFF suppose une lacune qu'il remplit, par conjecture, avec *kişi* «Leute». Or il n'y a pas de lacune ici: la photographie reproduit nettement, dans l'arête qui sépare les côtés est et nord du monument et tout contre laquelle se trouve précisément inscrite la ligne en question (côté nord), une défectuosité très ancienne de la pierre, un creux ou une cassure s'étendant sur l'espace de 2 ou 3 lettres et qui se prolonge, en diminuant, à travers 3 lignes du côté est. Cette partie de la pierre a été, dès l'origine, peu faite pour recevoir l'inscription; aussi n'a-t-on jamais essayé d'y graver des lettres, pas plus dans cette ligne que dans les lignes contiguës du côté est¹.

Au sujet de *yač* 'arbre, bois', M. RADLOFF (p. 58-59), invo-

¹ Il s'agit des lignes 24 (25 Radl.), l'espace compris entre les mots *jolun* et *jörisar*; 23 (24), l'interstice entre *tedim* et *jerçi*, où M. RADLOFF suppose, à tort, l'existence d'une lacune qui n'a pas d'ailleurs été indiquée par lui dans les deux autres lignes; et, enfin 22 (23), l'intervalle qui sépare *olursiqim* et *kälmäz*.

quant une remarque de M. HIRTH, selon laquelle chinois *mu-ma* 'cheval de bois' semble avoir été employé en parlant des «Schneeschuhe» des Kirgiz, a émis l'hypothèse que *iyāč* représente ici la même idée. Je me demande si on a pu se contenter du seul terme de *iyāč* pour exprimer la chose désignée en chinois, d'une façon plus précise, par 'cheval de bois' (*iyāč tutunu* 'se tenant sur du bois' ou bien «Holz bei sich habend, anlegend», Radloff). Et à supposer qu'ils aient eu des skis, pourquoi alors ne s'en sont ils pas servis déjà aux altitudes moins élevées en traversant les couches de neige épaisses, où le passage des chevaux aurait pu être singulièrement facilité de la sorte, — au lieu d'attendre, pour les utiliser, d'être arrivés aux pentes plus rapides où la neige était probablement moins profonde? Je trouve plus naturel d'attribuer à l'expression contestée le sens de: «s'appuyant sur des bâtons de bois» — ce qui était d'ailleurs la première conception de M. RADLOFF — ou bien celui de «s'accrochant aux arbres», les deux manières ayant du bon dans la montée d'escarpements très abrupts où il fallait en outre tirer après soi les chevaux¹. Quoi qu'il en soit, nous laisserons pendante cette question qui n'intéresse pas le sujet de la présente étude.

C. j¹u¹r¹u.

Mais à côté des deux mots *jügärü* et *joqaru* que nous venons de signaler comme deux nuances différentes de la notion d'«en haut», les inscriptions nous offrent un troisième mot auquel j'ai attribué moi-même la même signification en le traduisant par 'en amont'. Il s'agit de > 4 ʹ < > D j¹u¹r¹u ou j¹o¹r¹u figurant dans II SE et que je lisais *joqaru* en y voyant une forme sœur de «*jögärü*» et du turc or., osm. *joqarj* (Inscr. de l'O. p. 182 note 104, p. 190, cf. p. 19 n.). M. RADLOFF de son côté a fini par adopter la même interprétation, *joqaru*, qu'il traduit par «aufwärts» (Alt.

¹ J'incline, d'ailleurs, à croire que *iyāč* a plutôt la signification de 'bois' (bâton?) que celle d'arbre, car ce dernier sens se trouve sans doute représenté par le mot *i* de la ligne 27 (28 R.) qui suit; voir plus loin p. 89 et 91.

Inscr., Zweite F., p. 44), tandis que, dans ses éditions des deux inscriptions de l'Orkhon il lisait *joγru* (ou *joγ(γa)ru*) et traduisait: »zur Leichenfeier». S'il n'a pas mentionné la possibilité de l'interprétation de *j^oqr¹u* (Tonyoukoug l. 25 (26)) par *joqaru* »aufwärts» (voir ci-dessus p. 76), c'est sans doute qu'il trouvait cette signification déjà représentée par la forme *joγaru*. Or, l'inscription de Tonyoukoug nous ayant entre temps fourni, au lieu du *joγaru* hypothétique, où l'affaiblissement secondaire de *q* en *γ* aurait été contraire aux lois phonétiques du vieux turc, la forme *joqaru* exigée par les données linguistiques, l'idée m'est venue d'interpréter tout autrement ce dernier mot *j¹uγr¹u*.

Je suis d'avis à présent que la forme en question doit se lire *joγuru*, y voyant le gérondif en *-u* du verbe *joγur-* qui s'emploie généralement au sens de 'pétrir', mais qui a eu, selon toute vraisemblance, une signification primitive plus large: 'presser, comprimer; rendre épais; faire coaguler'. Je suppose que *joγur-* est proprement la forme transitive du thème verbal *joγ-*, en osm., 'être caillé, coagulé; s'épaissir' (Samy; »vieux mot»), = osm., etc. *joγurul-* (passif de *joγur-*; téléoute *jūrul-*, altaï *jūrɣl⁻¹*); cf. osm. *joγ* 'épais' (Samy; »vieux mot»); *joγan* (*joγun*), Tony. l. 14 (voir ci-dessus p. 65 note). djag., osm. id., idiomes turcs du nord *jōn* 'épais, gros, robuste; coagulé'; osm., djag., etc. *joγurt* 'lait caillé'. Dans les diverses langues, nous rencontrons des exemples de ce genre de métonymies: parmi les verbes exprimant le pétrissage de la pâte, quelques-uns ont signifié originairement des mouvements ou des gestes violents des mains ou des pieds; d'autres ont pris avec le temps le sens de tels mouvements². Le mot turc qui

¹ VERBITSKIJ, ouv. cit. p. 103: „сжиматься, свертываться“, c.-à-d. 'se serrer, s'enrouler, se cailler' (RADLOFF, Wörterb. III p. 547: „sich krumm ziehen, kraus werden“, un autre verbe?).

² En danois, par ex., *ælte* signifie le plus souvent 'pétrir', mais aussi 'patauger' (dans une matière détrempée, dans la boue, la neige, etc.), d'où le substantif *ælte* 'gâchis'. Le radical norrois *elta* ne connaît pas encore l'acception de 'pétrir' la pâte (ce qui se dit *knoða*); il veut dire 'fouler, presser; pousser, chasser'. — Sur l'allemand *kneten* 'pétrir', parent du slave *gnel-*, *gnesti* 'presser', cf. GRIMM, Deutsches Wörterb.

nous occupe et qui d'ailleurs — pour des raisons bien naturelles — ne présente jamais, dans les documents des vieilles langues turques, le sens le plus répandu¹, paraît avoir subi des changements analogues (> 'piétiner, fouler avec les pieds').

Ce *joγur-*, dont je viens d'indiquer le sens, se rencontre, selon moi, trois fois dans les inscriptions, en premier lieu dans celle de Tonyoukouk l. 15.

Il est relaté ici que, sur sa propre initiative, Tonyoukouk a été chargé par Elteriš kagan de conduire les Turcs du Čuγai-quzi et du Qara-qum («les sables noirs»; il s'agit sans doute des contreforts méridionaux des monts Hangai) — où ils avaient demeuré pendant les temps qui suivirent leur émancipation de la souveraineté chinoise, sous les auspices de leur nouveau kagan — au pays d'Ötükän (plus loin vers le nord dans les mêmes montagnes). Ensuite il y a :

*Kök-Üṅäg*² *joγuru Ötükän jš-γaru udjzdim*, c.-à-d.: »je les conduisis vers les montagnes boisées d'Ötükän en nous frayant le chemin par (proprement: en piétinant) le Kök-Üngüg (l'»Üngüg bleu)».

Et voici un endroit qui offre un parallélisme étroit avec celui que nous venons de considérer. C'est II SE, ligne que, pour ma part, je ne regarde pas comme une note marginale, ajoutée après coup (comme II SW et les lignes gravées sur les arêtes obtuses

V p. 1412-14: — „2^o mit den füszen, tretend kneten; — 3^o daher als kraftwort des 15.16. jahrh. für tanzen, von dem schweren auftreten und heben der füsze beim lehmtreten, — — 4^o treten, *im kote kneten*, schwerfällig, mühsam schreiten, waten: — *wolan soldat, heb dich empor, du must auch nachhin knetten, wo dein furier dich leitet an, durch distel und durch hecken* (1641)“.

¹ Un *joγur-* employé au figuré nous est offert par le dernier chapitre du Qut. Bil., 184,30: *bu türkcä sözüg — joγurdum ara*, „ces mots en langue turque, je les ai pétris ensemble“ (c.-à-d.: je les ai arrangés avec art en laborant ce poème).

² Le texte suivant M. RADLOFF porte *Kök-Üṅür*; mais dans les „Verbesserungen des Textes“ aux pages 113, 114, 118 ces mots sont remplacés par *Kök-Üṅüg* (ou *Üṅäg*), qui rendent bien, en effet, les traits de l'inscription.

jours et nuits à traverser, la marche s'accomplit évidemment en sens inverse: du nord au sud (il s'agit probablement d'une expédition contre les Chinois, et, en effet, un peu plus loin, II S 1, il est fait mention d'un grand combat livré contre ce peuple). A cette occasion, les Turcs auraient alors descendu le Kök-Üngüg, d'où il résulte que le mot > 4 ʹ > D doit comporter un sens neutre, et ce desideratum se trouve rempli par l'interprétation que je viens de proposer.

Ce même thème verbal de *joγur-* entrerait selon moi dans la forme ʹ ʹ 4 ʹ ʹ > D jʹoγrʹëa ou ʹ ʹ ʹ ʹ -ëi que nous trouvons dans l'inscription de Tonyoukouk l. 26 (27 Radl.). On y lit en effet, dans les lignes 25-26 (26-27 R.) et en continuation immédiate du passage mentionné ci-dessus, à la p. 75:

önräki är | joγurëa (? ou joγurëj?) tögürüp(?) jbarx (X 4 D ʹ)
ašdimiz.

Avant d'entreprendre la traduction, je ferai quelques remarques préalables en commençant par l'avant-dernier mot. La valeur de la lettre X, que je rends dans ma transcription par un *x* et qui, en dehors de cet endroit, ne se rencontre que dans un nom propre, Inscr. de l'Ién. II, 46 = RADLOFF, *Alt. Inscr.* p. 305, »Uj A. 5», n'a pas été fixée. Que *jbarx* soit un nom propre, cela ne fait guère de doute; il désigne, à ce qu'il faut supposer, le col ou défilé des monts Saïans (Kögmen) par lequel doit passer l'armée; il faut donc traduire: »nous franchîmes (le défilé) d'Ibarx»; après quoi on lit: *jobalu entimiz*, »nous excédant de fatigue, nous descendîmes».

En avant de *jbarx* se voit une lacune s'étendant sur l'espace de 4 lettres. Sur mon excellente photographie, je crois distinguer les traits vagues de ʹ ʹ ʹ ʹ t²gr²p, c.-à-d. *tögürëp*, gérondif du verbe *tögür-* 'faire atteindre, faire arriver, etc.' (forme transitive de *täg-* 'atteindre, etc.'). M. RADLOFF lit ʹ ʹ ʹ ʹ *jdip* 'en envoyant'; mais cette leçon est certainement erronée. La lacune s'étendant jusque dans la partie inférieure de la dernière lettre du mot précédent ʹ ʹ 4 ʹ ʹ > D, on a quelque difficulté à décider s'il faut y voir un ʹ ʹ a ou un ʹ ʹ i. Dans le cas d'un ʹ ʹ, c'est *joγurëj* 'pétrisseur' qu'il faudrait lire (pour l'affixe *-ëi*, cf. p. 35), et ce mot on

devrait probablement le prendre dans le sens de 'pionnier' ou 'bateur (tasseur) de neige' en traduisant »y ayant dirigé (*tägüröp?*) comme pionniers les hommes de l'avant-garde». Mais je ne crois pas me tromper en affirmant qu'une trace assez distincte se voit encore du trait oblique inférieur du \downarrow a, et alors c'est bien *joγurča* qu'il faut lire. C'est également \downarrow que lit M. RADLOFF (*joγarča*, »so lange es aufwärts ging» [?]). Cette forme se laisse interpréter comme un gérondif en *-ča*, offrant le sens de 'aussitôt que, après que'¹. Dans l'hypothèse de *joγurča*, la construction ne serait plus la même; on devrait traduire: »((plus) en haut je les fis monter à pied en tirant les chevaux par la bride — (p. 75), et les hommes de l'avant-garde ayant »pétri» (piétiné la neige, aplani le chemin), nous les y dirigeâmes(?) et nous franchîmes (le défilé d')Ibarx». Je me demande comment on a fait pour prêter à la forme *joγarča*, munie de l'affixe *-ča*, le sens de »so lange es aufwärts ging».

Voilà donc les trois cas où je trouve le verbe *joγur-* représenté dans les inscriptions. Mais, en dehors des inscriptions, je citerai un autre exemple du même verbe employé dans la littérature bouddhique ouigoure, exemple qui me paraît confirmer péremptoirement la justesse de ma leçon et mon interprétation de ce mot. Je fais allusion à un passage du »Conte bouddhique des deux frères» publié par M. CL. HUART (Journal asiatique, Janvier-Février 1914, p. 27, 39). Pour la compréhension des mots qui nous intéressent particulièrement ici, je suis obligé de citer intégralement la partie du texte qui contient le mot considéré (37, s-39, s), d'autant plus qu'à mon avis les conjectures de l'éditeur n'ont pas toujours été heureuses ni pour la construction ni en ce qui concerne la traduction. Dans l'exposé que je vais donner, je suivrai le texte de M. HUART dont il m'est impossible de vérifier la justesse et où, par conséquent, je n'ose introduire de modifications sauf dans le système de transcription, où j'emploie le mien,

¹ Comp. II S 9: *uluy oγlsm joq bolča*, „mon fils aîné étant mort“. Cf. HARTMANN, Ein türkischer Text aus Kaschgar; dans Keleti Szemle, Revue orientale, V p. 339 note 1.

et, çà et là, dans la notation des sons que l'écriture ouigoure ne distingue qu'imparfaitement ou pas du tout, tels que *o* et *u*, *q* et *γ*, *k* et *g*, etc. De même je conserve, autant que faire se peut, la traduction de M. HUART en imprimant les écarts en italiques.

Ol altun | (38) *tay-qa tæg-sär-siz, kök linχua-ug* [?] *körgäi-siz. ol linχua saju birär ayuluγ jïlan; bir¹ ayu tïni iraq-tjn ančulaju, köz-ün(ü)r: qaltj linχua saju tütün tüt[ä]r-čä. ol* [?] *ol ärsär, ärtingü alp ada titir.* | (39) *ol linχua joluγ joγuru usar-siz, ötrü luu χanj ärd(i)nilig baliq-qa ordu-qa tæg-gäi-siz. ol baliq [ičint]ä² j(ä)mä jiti qat qaram ičintä alqu ayu-luγ luu-lar jïlan-lar jatur; anj joγuru usar-[siz], ičgärü baliq-qa kir-gäi-siz.*

C.-à-d.: «Si vous atteignez cette montagne d'or, vous verrez des fleurs de lotus bleu. A chacune de ces fleurs de lotus est (préposé) un serpent venimeux; les exhalaisons du poison se voient ainsi de loin: c'est comme une fumée sortant de chaque fleur. La chose en étant ainsi, il y a ce qu'on appelle le danger extrêmement grand³. | Si vous pouvez vous ouvrir (littéralement: «piétiner») un chemin à travers ces fleurs de lotus, vous parviendrez ensuite à la ville et au palais où se trouve le bijou du roi des dragons. Puis, [dans] (ou plutôt: hors de ou devant?) cette ville, à l'intérieur d'un «qaram» à sept étages, sont couchés tous les dragons et serpents venimeux. Si vous pouvez passer à travers (littéralement: «les piétiner»), vous entrez dans l'intérieur de la ville.»

Aux deux endroits où je lis *joluγ* (accusatif de *jol* 'chemin') *joγuru* et *anj joγuru*, M. HUART de son côté lit «*yuluq yuquru*», «*ani yuquru*». Dans le glossaire annexé à son édition du texte, il rend (p. 57) «*yuluγ*» par «achat», et «*yuqur*» ou «*yuluγ yuqur*» (thème verbal qui, à ma connaissance, ne se trouve pas par ail-

¹ Ou plutôt peut-être *bar* 'il y a', appartenant à *jïlan*? Ce mot y serait à sa place, tandis qu'on ne voit pas bien ce que veut dire *bir* 'un(e)'.

² *Sic* l'éditeur. Je ne sais pas si le manuscrit offre des traces de [ičint]; sinon, [tašr]a ou [öng]r-ä, [tašint]a ou [öngint]ä me paraîtrait plus probable.

³ *Alp*, 'brave, vaillant', veut dire ici 'exigeant du courage, de l'héroïsme, de la force'; comp. Tonyoukouk l. 13, 14; voir p. 65 note.

leurs) par «acheter». Mais il convient de remarquer que le sens propre du mot *juluy* ne nous est pas connu, ce mot ne se rencontrant jamais seul, mais uniquement — et assez souvent — dans la combinaison fixe *satiy juluy* 'commerce' (*satiy* 'vente, commerce', *satiyëj* 'marchand'). M. F.-W.-K. MÜLLER (Uigurica II p. 82) a émis l'hypothèse, fort vraisemblable, qu'à l'origine cette combinaison signifiait «Verkauf und Kauf», comp. chinois *mai₁ mai₁* 'acheter et vendre', c.-à-d. 'commerce'. KLAPROTH (Sprache und Schrift der Uiguren p. 28) et M. RADLOFF (Wörterb. III p. 433, «*joluy*») la traduisent par «Handel und Wandel»; mais, comme je l'ai dit, *juluy* ne se rencontre jamais en dehors de cette combinaison. Dans son texte (p. 27), M. HUART traduit ainsi les deux passages en question: «Vous pourrez acheter cette fleur de lotus» et «vous pourrez les acheter». Si, pour ma part, je ne puis accepter cette traduction, c'est non seulement pour les raisons que je viens d'indiquer, mais aussi parce qu'elle ne tient pas compte du subjonctif *usar-siz* 'si vous pouvez', dont elle fait une proposition principale, et enfin parce que je ne vois pas bien quel sens on pourrait trouver à «acheter cette [?] fleur de lotus» ou à «acheter les dragons et serpents venimeux».

Les deux passages ci-dessus cités prouvent péremptoirement, à mon avis, que *joγur-* 'pétrir' s'emploie au sens de 'frayer le chemin' ou 'traverser à grand peine'.

8. Quelques formes casuelles méconnues.

N^o 1. I E 35, nous lisons: *sürüg batımi qarıy sökëpän Kögmän jışıy toya jorıp qırqız budunsy uda basdıımız*, et de même dans II E 26-27 (avec cette seule différence que *basdıımız* y a été remplacé par *basdım*), ce qui veut dire: «après nous être frayé notre chemin à travers la neige qui atteignait la hauteur de lance, et après avoir franchi les montagnes boisées de Kögmen, nous fondîmes (I; je fondis II) *uda* sur le peuple des Kirgiz». Pareillement, nous lisons, I E 37: *türgiş budunsy uda basdıımız* (II E 27: [—] *basdım*).

Mais comment expliquer la forme *uda*? Au premier abord, M. RADLOFF aussi bien que moi-même y avons vu un gérondif du verbe qui signifie 'vaincre', et je traduisais en conséquence »en vainqueur(s)»; mais cette traduction n'est guère admissible, le verbe en question s'écrivant toujours *ut-*, par un *t*, et non pas *ud-*. Dans la suite, M. RADLOFF a changé de vue, rapportant le prétendu gérondif au verbe *ud-* 'suivre' (Altt. Inschr., Neue F., p. 88), et MELIORANSKIJ (ouv. cit. p. 123 note 56) s'est rallié à cette manière de voir. Là-contre on pourrait faire valoir que le gérondif de *ud-* serait *udu* (voir Tonyoukoug I. 55, deux fois; Chine-ousou E 2, 3, 4, 6, 7) et non pas *uda*, et, aussi, qu'à l'endroit considéré la nouvelle signification proposée s'applique mal. M. RADLOFF traduit (ouv. cit. p. 140): »wir überfielen unerwartet das Volk der Kirgisen». Où faut-il voir, dans cette traduction, l'équivalent de la notion de 'suivre'? Évidemment, ce n'est pas le mot »unerwartet», d'autant moins qu'ailleurs M. RADLOFF traduit par »unerwartet überfallen» le seul verbe *bas*¹. MELIORANSKIJ

¹ Je me demande ce que veut dire M. RADLOFF, quand, dans son édition du „Kudatku Bilik“ II p. 210, il écrit, dans la note relative au vers 88,9: „Ich lese 'oza pas' [c.-à-d. *bas*], 'greife zuerst an', vgl. A[lt-]T[ürk.] *uda basdım*“. Les deux phrases n'ont en commun que le seul mot *bas-*, d'usage courant, et précédé, aux deux endroits, d'après l'interprétation de M. Radloff, de gérondifs en *-a* — qui non seulement ne peuvent pas être identifiés, mais dont ni l'un ni l'autre n'est, en réalité, un gérondif. Évidemment, c'est *usa* (ms. du Caire سوا) *bas kečü* qu'il faut lire, ce qui veut dire: „si tu le peux (subjonctif de *u-* 'pouvoir'), attaque par surprise (l'ennemi) de nuit“. Le second hémistiche porte: „Comment reconnaître de nuit si le nombre de tes hommes est grand ou petit?“. D'ailleurs, comme nous allons le voir, le vers cité, qui rend sans doute une vieille règle de la stratégie des Turcs, présente réellement une analogie avec les passages ici considérés; mais les expressions de M. RADLOFF et son interprétation de *uda* (et de „oza“) montrent que l'analogie à laquelle je fais allusion est loin de celle qu'il signale et qui est seulement d'ordre grammatical. (Quant au mot différent de „*özä*“ que j'avais mentionné dans mon mémoire Sur le système des consonnes dans la langue ouïgoure, Keleti Szemle II p. 252-253 note 2, où je proposais de le lire *ösä* (il s'écrit toujours سوا dans le ms. du Caire), proprement „en croissant“, je crois main-

nes, ce fait est dû à la forme oblique que présentait, dès l'origine, le profil de la partie supérieure de la pierre.

Anj ne saurait être ici le pronom démonstratif, accusatif de *ol*; il faut certainement y voir un nom propre, celui d'une rivière. Dans l'Atlas des Antiquités de la Mongolie publié par M. RADLOFF, je trouve sur la carte B, par environ 51° 30'-52° lat. N et 89° 15'-89° 30' longit. E, en bas du défilé appelé Sur-daba, une rivière du versant nord des monts Saïans qui est désignée par le nom АНН *Anj*. Serait-ce là la même rivière dont parle l'inscription? Elle va rejoindre d'autres rivières descendant vers la steppe d'Abakan, à l'ouest de l'Iénisseï, qu'habitait précisément le gros des Kirgiz et qui était le but de l'expédition (cf. RADLOFF, *Alt. Inschr.*, Zweite F., p. 56)¹.

¹ Que si l'on objecte à ce rapprochement que la rivière mentionnée est située trop loin à l'ouest des Turcs pour qu'il soit vraisemblable, je ferai remarquer qu'il ressort des lignes 23-24 (24-25 Radl.) qu'ils ont réellement dû franchir le Kögmen (les mots Saïans) par une autre route que l'ordinaire et la plus prochaine. Tonyoukoug y dit que l'unique passe de Kögmen est impraticable, sans doute à cause des neiges. Il cherche donc un guide et trouve un homme du peuple des Az (voisins des Kirgiz), qui se déclare prêt à les conduire par un autre chemin, à quoi Tonyoukoug répond: „Si nous prenons par ce chemin-là, la chose sera possible (*uně*)“. Il semble que le passage connu et proposé par le guide est bien celui du défilé de l'*Anj*; à cause des lacunes, je n'ose rien dire sur le premier *n¹i anj* de la ligne 25 Radl., mais dans la phrase *anjn barmış*, *ibid.*,) ↑) *n¹in¹* peut certainement aussi bien et même mieux être le cas instrumental du nom *Anj* („on va par le [défilé d']*Anj*“ ou „on longe l'*Anj* (et, en s'y tenant [*? anar jatip*], on s'avance à un cheval“) que la même forme du pronom *ol*: *anjn* 'par là', qui s'écrirait plutôt peut-être sans *i*. Mais je ne me perdrai pas dans cette question accessoire, qui n'a pas d'intérêt pour celle qui nous occupe. — D'ailleurs, il se peut que le nom d'*Anj* se trouve aussi à un autre endroit, à savoir dans l'inscription de Chine-ousou, l. 10 du côté est (voir RAMSTEDT, *Zwei uig. Inschr.* p. 23 et 55). Nous y lisons: *Örüng-bägig Qara-buluğy Anj olurmış, qirgiz tapa är idmiş*, etc., c.-à-d.: „ils étaient assis (= ils campaient) à Örüng-beg („le beg blanc“), au Kara-boulouk et à l'*Anj*, et ils envoyèrent des hommes vers les Kirgiz“, etc. (Concernant la construction de *olur-* 'être assis, s'asseoir'

La partie suivante du passage en question présente plusieurs points où il ne m'est pas possible de me rallier à l'interprétation de M. RADLOFF. Je me bornerai à parler ici des deux mots *ıqa* et *uqa* que j'ai laissés tels quels dans ma traduction ci-dessus.

M. RADLOFF dit (p. 61) en parlant de la dernière de ces deux formes: »*uqa* kann nur das Gerundium der Verschmelzung [que je désigne, moi, sous le nom de «gérondif de subordination»] von *uq* 'verstehen' sein». Je ne comprends pas comment, dans cette conception, on pourrait arriver à un sens satisfaisant, et la traduction de M. RADLOFF ne nous éclaire pas là-dessus; il dit: »und (wir) überraschten dort die Kirgisen» (p. 14, cf. *ibid.* p. 91). D'après moi, *uqa* ne saurait être autre chose que le datif, en *-qa*, de cet *u* 'sommeil' que nous avons signalé plus haut comme thème du mot *uda*, dont le sens ne différerait pas beaucoup de celui de *uqa*. Le datif s'employant souvent en vieux turec pour exprimer les déterminations de temps¹, *uqa* signifierait ici: 'à l'heure du sommeil', 'pendant qu'ils dormaient'.

M. RADLOFF voit, de même, dans le mot *ıqa* le gérondif d'un verbe inconnu *ıq-*, auquel il attribue, par hypothèse, le sens de »herabbeugen, herabbringen» (p. 61), et il traduit ainsi la phrase qui contient ce mot: »und (wir) brachten die Pferde gefesselt herab(?)». Selon moi, *ıqa* serait, au contraire, un autre datif, celui du mot *ı* 'végétal, arbre' qui se rencontre souvent dans les documents provenant du Turkestan oriental. (La forme de l'affixe *-qa* montre que ce mot est bien *ı*, et non pas *i*, à voyelle palatale.) Le passage considéré se traduirait donc: »nous attachâmes

avec l'accusatif, comp. I S 3 et 8, voir plus haut p. 54 et 55). Les lacunes de la ligne citée ne permettent pas de voir de qui il est question ici. *Örüq-bäg* et *Qara-buluq* sont incontestablement des noms propres, sans doute ceux de deux montagnes. Quant à *anı* il me paraît peu naturel d'y voir, avec M. RAMSTEDT, l'accusatif du pronom démonstratif, répétant les deux noms qui précèdent. Comment, au contraire, ne pas songer à la rivière dont, à mon avis, l'inscription de Tonyoukoug nous a fait connaître le nom, d'autant plus que, à cet endroit, la scène se passe également dans le voisinage des Kirgiz?

¹ Cf. RADLOFF, ouv. cité, Neue F., p. 101.

les chevaux aux arbres». L'imparfait composé *bajur ärtimiz* donne à entendre qu'il s'agit là d'une mesure provisoire, d'une action qui avait lieu seulement pendant le dénombrement des troupes. Dans la traduction j'ai exprimé cette idée par «(en attendant)».

N° 3. Le même mot *ǰ* revient à un autre endroit de l'inscription de Tonyoukouk. Nous y lisons l. 3-4, en continuation du passage cité plus haut, p. 34 n° 3: *türk-sir(?) budun ǰerintä | bod qalmaidǰi; id'at'sād'a* (𐰽 𐰺 𐰾 𐰺 𐰽 𐰾 𐰺 𐰽 𐰾) *qalmǰši qubranǰp ǰeti jüz boldǰi*.

La première phrase veut dire: «dans le pays du peuple turc-sir(?) il n'avait pas été laissé de corps (organisé)». Le mot *bod* (osm., etc. *boj*) 'corps; stature, taille' peut aussi désigner toute espèce de réunion, d'association, etc. A la ligne 60 (61 Radl.), *bod* se retrouve avec la même signification qu'ici (cf., par ex., Qut. Bil. 63,36: *qalın bod terildi* «une foule compacte (d'hommes) s'est rassemblée»; osm. *boj bāji* «der Chef eines Volksstammes», RADLOFF, Wörterb. IV p. 1640). Et rien n'autorise la rectification, indispensable selon M. RADLOFF (voir p. 116, cf. p. 3 et 113), de 𐰽 > 𐰾 *bod* en) 𐰽 > 𐰾 *budun* 'peuple'. Au contraire, *bod* fait image: le peuple turc, comme tel, avait péri; dans les contrées d'où il était originaire il n'existait plus l'ombre d'une organisation turque. Comp. I E 13: «il (c.-à-d. Elteriš kagan) organisa, d'après les institutions de nos ancêtres, le peuple qui avait perdu son *el* et son kagan, le peuple qui était devenu serves et esclaves, le peuple qui avait dissout ses institutions turques».

En ce qui concerne les mots qui suivent, il m'est tout à fait impossible de m'associer à la conception de M. RADLOFF qui lit (voir son texte, p. 2-3, cf. p. 32): «*Idat šadi qalmǰši qobarup*», et traduit: «Da reizte Idat-Schad die mit ihm Zurückgebliebenen zum Aufstande». Quel est donc ce personnage désigné sous le nom absolument inconnu de «Idat-Schad» et sur lequel M. RADLOFF lui-même est hors d'état de nous renseigner? Et comment expliquer l'affixe pronominal de *šadi*? Les remarques de M. RADLOFF à ce sujet (p. 32) ne s'appliquent pas au cas considéré. En outre, si *qalmǰši* est «sans contredit» («unbedingt», ibid.) un accusatif, l'absence — relevée aussi par M. Radloff — de la marque indispensable de l'accusatif, *-n*, est bien faite pour nous étonner.

Et la conclusion qui s'impose, c'est que, sans contredit, nous n'avons pas affaire ici à un accusatif, mais à un nominatif. Enfin, je ferai remarquer que la forme «*qobarup*», «reizte zum Aufstand», n'est pas admissible; c'est *qoparip* qui aurait été correct, si nous y avions un verbe à ce sens.

Les difficultés s'évanouissent, si nous considérons qu'en deux endroits les traits inscrits sur la pierre ne sont pas ceux qu'implique la leçon Radloff. Du reste, dans ses rectifications, M. RADLOFF convient des écarts (p. 116), sans se décider toutefois à abandonner l'interprétation une fois adoptée. D'abord, il n'y a pas $\uparrow \downarrow \downarrow \downarrow \downarrow \text{qub}^1\text{r}^1\text{up}$ mais $\uparrow \downarrow \downarrow \downarrow \downarrow \text{qub}^1\text{r}^1\text{n}^1\text{p}$, avec un) n¹ très lisible et nettement différent de > u, o. Cela ne peut donner que *qubranip*, gérondif (de «coordination») de *qubran-* (ou *qobran-*?) 'se rallier'¹. Il faut donc voir dans *qalmžsi* le sujet de la phrase, et ainsi la désinence n'aurait rien d'anormal. Textuellement, cela veut dire: «leurs restés», c.-à-d. «ceux d'entre eux qui restaient, se réunissant —».

Enfin, ce n'est pas «id¹at¹šd¹i» qu'il faut lire, mais id¹at¹šd¹a, avec un \downarrow a final bien distinct (non pas \uparrow i). Laissons donc là l'hypothèse d'un «Idat-Schad», qui n'a jamais existé, pour envisager la seule interprétation possible; c'est d'y voir deux locatifs parallèles en -da: *ida tašda*. La présence des deux \downarrow a exige péremptoirement cette interprétation. En effet, ce caractère ne se rencontrant qu'à la fin des mots, la forme id¹at¹ *idat*, où il se trouverait à l'intérieur, serait unique dans l'inscription qui nous occupe, et bien faite pour surprendre. La combinaison *ida tašda* signifie «en arbre et en pierre», et d'après le contexte je suppose à n'en pas douter que cette locution veut dire: «sans faire partie d'aucune organisation», «dispersés», «dans l'isolement, l'obscurité». Il est vrai que je ne saurais citer aucun exemple de l'emploi de

¹ Le verbe transitif correspondant *qubrat-* 'rallier', qu'on a eu tort de lire jusqu'ici dans les inscriptions de l'Orkhon *qobar-t-* et de traduire „élever, soulever“ (*qopar-*), se rencontre I S 10 = II N 7, I E 12 = II E 11, Chine-ousou N 5 (RAMSTEDT, ouv. cité p. 13 et 44). Aux trois (deux) derniers endroits cités il figure dans la combinaison *ter-qubrat-* 'réunir et rallier'.

cette figure dans d'autres langues turques ni dans les langues voisines; mais d'un côté la formation spontanée d'une telle expression me paraît facile à expliquer, et, d'autre part, c'est bien dans ce sens que notre attente est dirigée par le contexte. J'invoquerai en outre, à l'appui de mon interprétation, le parallèle, identique quoique éloigné, que nous offre l'expression bien connue dans Homère (Od. 19, 163): οὐ γὰρ ἀπὸ δρυὸς ἔσσι οὐδ' ἀπὸ πέτρης¹.

Pour terminer, je donnerai une traduction d'ensemble de tout ce passage, à partir de la fin de la l. 3: »le peuple turc mourut, languit, périt (p. 34); dans le pays du peuple turc-sir(?), il n'avait pas été laissé de corps (organisé), mais ceux d'entre eux qui restaient dispersés (sans organisation; textuellement: en arbre et en pierre) se réunirent et furent au nombre de sept cents».

9. Note sur la chronologie dans l'inscription de Tonyoukoug.

Étant venu à mentionner, dans ce qui précède, différents passages faisant partie du texte compris entre les lignes 19-48 (20-49 Radl.) de l'inscription de Tonyoukoug, je voudrais ajouter

¹ Dans son ouv. cité, p. 55, M. RAMSTEDT a mentionné le passage que je viens de considérer. Il y lit — cela va sans dire — comme moi *ida tašda — qobranip*, mais il le traduit autrement: „die in den wald- und gebirgsgegenden gebliebenen waren, als sie sich sammelten, nur[?] 700“. A mon avis, cette traduction de *ida tašda* n'est pas admissible, car *i* veut dire 'arbre' et non pas „wald“, et *taš* ne signifie pas „gebirge“, mais seulement 'pierre'. Je ne puis non plus m'associer à sa lecture et sa traduction de la première phrase de ce passage: *türk işi är[?] budun bod qalmadj*, „die anhängen[?] der Türken[?] blieben nicht in ihrer ganzen masse [?] zusammen“, où, du reste, il a oublié le mot important *jerintä* après *budun*. Peut-on, par ex., dire en turc: *türk işi är budun?* Je ne le crois pas; mais je ne me prononcerai pas ici sur le mot contesté *s²ir²*. (Il me paraît aussi que M. RAMSTEDT n'a pas été heureux dans son interprétation du texte de l'inscription de Chine-ousou auquel se rapporte la note citée (l. 10-11 du côté est, p. 22-25). L'inscription y porte; *kör²b¹od¹ql¹id¹a | qb¹šl¹m*, ce qu'il lit: *kör, bod qal, ida | qabišalim*, „siehe zu, bleibe selbständig[?]! Im walde [?] werden wir uns vereinigen“. *Bodqali* est sans aucun doute le nom du lieu inconnu en question.)

quelques mots sur la date de tous les événements consécutifs relatés dans cette partie de l'inscription, à savoir la coalition contre les Turcs des trois kagans — l'empereur de Chine et les kagans des Turcs occidentaux et des Kirgiz (l. 19-22 [20-23 R.]; voir p. 8-9) — et les efforts faits par les Turcs pour prévenir cette coalition: d'abord la campagne d'hiver contre les Kirgiz, avec le mémorable passage des monts Kögmen par les hautes neiges (l. 23-28 [24-29 R.], voir p. 72, 75, 82, 87), puis la victoire remportée sur les Turcs occidentaux (l. 29-44 [30-45 R.], voir p. 9-10, 11, 37-38), enfin, en continuation de celle-ci, l'expédition ultérieure s'étendant jusqu'en Sogdiane (l. 45-48 [46-49 R.], voir p. 67).

Dans les notes qui font suite à son édition, M. RADLOFF suppose, sans aucune preuve proprement dite (voir les pages 64, 68, 69, 119-120, etc.), qu'il s'agit toujours d'événements qui ont eu lieu (à son avis, probablement en 688-690) pendant le règne du fondateur de la nouvelle dynastie turque, Elteriš kagan, le Kou-tou-lou(k) des sources chinoises (mort entre 691 et 693), qui devait, pour une grande part, son trône au concours de Tonyoukouk, et c'est également l'avis de M. HIRTH (Nachworte p. 19, 65-68). Pour le cas où les deux savants auraient considéré comme appui de cette manière de voir le fait que dans la l. 48 (49 R.), immédiatement après avoir terminé le récit des exploits en question, Tonyoukouk mentionne de nouveau (la première fois après la l. 7) le nom d'Elteriš kagan, je ferai remarquer que cette mention n'a aucun rapport spécial avec les événements qu'il vient de raconter. Il ressort, en effet, de ce qui suit que, sans transition, il commence ici à donner un bref coup d'œil rétrospectif, occupant la dernière partie de l'inscription, sur tout ce qu'il a fait, non seulement sous Elteriš kagan, mais aussi sous les autres kagans qu'il avait continué à servir, d'une manière si brillante, comme ministre et général.

Pour ma part, je suis persuadé qu'il faut placer ces événements à une époque beaucoup plus tardive et les considérer comme identiques à ceux qui sont relatés dans les inscriptions de l'Orkhon I E 34-39 et II E 26-28 et qui y sont rapportés à la 27^e année de Bilgä kagan (= la 26^e de Kül tegin), c.-à-d. à 710-711.

D'abord, la succession de ces événements et même un nombre remarquable de leurs détails sont tellement identiques d'une série à l'autre qu'on sortirait de toute vraisemblance en les supposant répétés deux fois et exactement de la même manière dans l'histoire des Turcs. Voilà le même passage à travers les neiges de Kögmen «qui atteignirent la hauteur de lance», suivi de l'attaque imprévue sur les Kirgiz, dont le kagan est tué; puis, la campagne contre les Türgiș (les Turcs occidentaux), au delà d'*Altun jîš* et du fleuve Irtych, et enfin, l'expédition en Sogdiane¹. La conformité même de certaines expressions dans les deux récits semble indiquer que le souvenir de ces exploits s'était cristallisé sous une forme assez fixe dans la tradition des Turcs, comp., par ex., *qırqızıy uqa basdıımız*, Tony. 27 (28 R.), = *qırqız budunıy uda basdıımız*, I E 35, «nous fondîmes sur les Kirgiz pendant leur sommeil» (voir plus haut p. 87, 89); ou: le kagan des Türgiș vint *örtcä qızıp*, «s'enflammant comme l'incendie d'une forêt», Tony. 40 (41 R.), *otča borča* (?)², «comme le feu et l'orage», I E 37 = II E 27.

¹ La seule divergence réelle entre les deux textes, c'est que, d'après Tonyoukoug, le kagan des Türgiș (le Souo-ko [Chavannes] ou Scha-ko [Hirth] des sources chinoises) fut fait prisonnier, tandis que, d'après les inscriptions I et II, il aurait été tué. Ils ont raison tous deux: le kagan a, en effet, été fait prisonnier, mais, après, Kapagan kagan le mit à mort. Le récit plus concis des inscriptions de l'Orkhon ne mentionne que le résultat définitif, tandis que Tonyoukoug décrit le combat et son issue. Voir HIRTH, Nachworte p. 77; CHAVANNES, Docum. sur les Turcs occidentaux, p. 44, 80-81, 283; cf. mes Inscr. de l'O. p. 71, où, dans la note 2, le renvoi à I E 19 doit être changé en I E 38.

² Je suis porté à supposer que c'est ainsi qu'il faut lire ce mot, et non pas *borača* ou *burača* (qu'on aurait plutôt peut-être écrit $\text{𐰇} \text{𐰆} \text{𐰇} \text{𐰄} > \text{𐰇}$?), et je vois dans *bor* (ou *bur* ?) un vieux mot, perdu dans les idiomes plus récents (n'existant peut-être, même en vieux turc, que dans cette seule locution ?) et signifiant 'orage, tempête de neige et de vent'. Je regarderais comme dérivé de ce mot le verbe *bora-*, en turc oriental et en kirgiz, „stürmen; stühren“ (RADLOFF, Wörterb. IV p. 1662), qui à son tour est la base de djag. *borayan*, téléoute *poroyon*, turc or., kirg., osm. *boran*, kasan *buran*, koibal *poran*, etc., remplaçants du mot présumé radical *bor* (de là en kasan le verbe *burana-* = *bora-*).

Puis, je crois que, du temps d'Elteriš kagan, la vieille dynastie des Turcs occidentaux n'étant pas encore éteinte, Tonyoukoug ne se serait guère rendu coupable de l'anachronisme grave de parler d'un *Türgiŝ qaγan* à cette époque-là. Ce n'est que quelques années après la mort d'Elteriš kagan que Ou-tche-le — comme le nomment les Chinois —, chef de la tribu des *Türgiŝ* et qui porta jusqu'alors le titre de *Baya tarqan*, usurpa comme kagan la souveraineté sur les Turcs occidentaux¹. M. HIRTH, il est vrai, a tâché de tourner cette difficulté en concluant des expressions de Tonyoukoug que, déjà du vivant d'Elteriš kagan, les *Türgiŝ* ont dû être en possession de l'hégémonie parmi les Turcs occidentaux. Mais, n'ayant pas prouvé que c'est l'époque de ce kagan dont il est question, il me paraît que ce n'est que par un cercle vicieux qu'il arrive à cette conclusion². En réalité, ni le *Türgiŝ*

(L'interprétation, selon moi, erronée et inadmissible qui attribue à „*otača burača*“ la valeur de „von allen Seiten“, interprétation maintenue par M. RADLOFF, a été suffisamment réfutée par MELIORANSKIJ, ouv. cité p. 124, qui se range à mon avis.)

¹ Cf. THOMSEN, Inscr. de l'O. p. 70 note 3; HIRTH, ouv. cité p. 75; CHAVANNES, ouv. cité p. 79, 282-283, etc.

² HIRTH, ouv. cité p. 74, cf. p. 65-67. Dans la note 1 de la page 74, l'auteur dit à propos de l'usurpateur des *Türgiŝ*: „Der homo novus spricht deutlich genug aus seiner Z. 30 [29 selon moi] mitgetheilten Botschaft an Iteres Khan [lire Kapagan Kagan]: 'gegen den, der, wie ich selbst, ein Oberkaghan ist, will ich mit einem Heere ausziehen'“. Cette traduction du texte, qui est celle proposée par M. RADLOFF p. 15 et 62 (où toutefois „Oberchagan“ est suivi d'un point d'interrogation), se fonde sur une leçon fautive et contraire à la grammaire et au vocabulaire de la vieille langue. L'éditeur y lit: „ $\text{᠋}^{\circ}\text{᠋}᠋ \times | \text{᠋} \text{᠋} : \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋}$ “ „*käntintäg üstän*“ ou „*üstün*“ [lire *-dän*], „wie ich [!] selbst [proprement, d'après p. 62 „ihm selbst gleich“, ce qui pourtant aurait dû être *käntüsintäg*] Ober- [„*üstän, üstün*“ n'est pas du turc de l'Orkhon]“. Au lieu de cela, l'inscription porte $\text{᠋}^{\circ}\text{᠋} \times \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} : \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋} \text{᠋}$ *sabi andäg*: *öḡdän* —, et il faut traduire ainsi tout le passage en question: „De chez le kagan des *Türgiŝ* vint un explorateur; ses paroles sont telles: 'Marchons avec une armée contre le kagan d'Orient', a-t-il (= le kagan des *Türgiŝ*) dit“. Dans ces mots je ne vois rien du „homo novus“. (La forme *andäg* — communément *anday*, < *an* + *-täγ* — se trouve ailleurs aussi, par ex. dans la même inscription l. 8, où elle s'écrit $\text{᠋} \text{᠋} \square$, dont

qayan ni la tribu même des Türgiř ni, en somme, les Turcs occidentaux ne sont jamais mentionnés dans les parties de cette inscription ni dans celles des inscriptions de l'Orkhon qui se rapportent notoirement à l'époque d'Elteriř kagan¹.

Enfin, il y a un fait qui, à mon avis, est péremptoire en faveur de ma manière de voir. Dans les lignes 30-35 (31-36 Radl.) il est question des préparatifs de la campagne contre les Turcs occidentaux. D'abord nous apprenons que le kagan (voir plus loin), qui a pris part à l'expédition contre les Kirgiz, dit qu'il veut se retirer à sa résidence² pour célébrer les funérailles de son épouse la katoun, qui vient de mourir. Puis nous lisons dans la l. 32 de l'édition de RADLOFF cet ordre du kagan: *sü baři inim qayan Tarduř řad barzun*, »als Haupt des Heeres möge mein jün-

M. RADLOFF fait $\xi \text{ } \xi$ *bäg*: „wir aber waren Bege“ au lieu de „so waren (lebten) wir“. *Ördän* est 'est, orient', littéralement 'de devant'; cf. *öndänjän* ibid. l. 11 'de l'est'; *öη[d]in* Chine-ousou S 11, opp. *kidin*; *öndün*, HUART, Conte des deux frères, 13,7, 41,7 (37,5); etc.)

¹ Je me demande comment M. HIRTH peut dire (p. 66) concernant les lignes 30-33: „Das gesagte gehört einer Zeit an, die vor dem Tode des Ku-tu-lu liegt, da[!] hier, wie im grössten Theile der Inschrift (Zeile 1-50), nur von Ilteres Khan (Ku-tu-lu) die Rede ist“. Le nom d'Elteriř kagan ne figure pas une seule fois dans toute cette partie de l'inscription. Tonyoukouk mentionne, sous ce kagan, seulement des guerres contre les Chinois, les Kitaï, les Ogouz et les „Kourdan“(?) (l. 7, 12, 14 et 50 Radl.). Cela s'accorde avec I E 14, où on énumère, comme l'ensemble d'ennemis auxquels Elteriř kagan a fait la guerre, les Chinois, les Ogouz, les Kirgiz, les Kourikan, les Otouz-Tatar, les Kitaï et les Tatabi. Il avait, en effet, tant à faire dans l'est qu'il n'arriva pas à s'occuper de l'ouest.

² *Bän äbgärü* ('vers, à la maison') *tüřäjün* (littéralement: 'je veux descendre du cheval' = 'faire halte, prendre du repos'). Dans son texte l. 31 M. RADLOFF lit *bän bägrü tüřäjün*, ce qu'il traduit: „Ich will mich auf meine Bege verlassen [?]“. Comp. toutefois sa note p. 119. — Il n'est pas dit si le kagan a reçu les nouvelles de la mort de la katoun seulement pendant son absence, ou si elle était morte déjà avant le départ de l'armée. La première alternative est sans doute plus vraisemblable, mais comme, pour les grands personnages, il y avait ordinairement six mois environ d'intervalle entre la mort et les funérailles, la dernière éventualité n'est pas absolument exclue.

gerer Bruder der Chagan, der Schad der Tardusch, ausziehen». Dans la note relative à cet endroit (p. 64), il expose que le «frère cadet» du kagan Elteriš ne peut être que le même qui, après la mort de celui-ci, se fit kagan sous le nom de *Qapaγan qayan*, le Me-tchouo (Mo-tcho) des sources chinoises, et que, à en conclure de cet endroit, il a porté, du vivant de son frère aîné, le titre de *Tarduš šad*, peut-être même de *qayan*, à moins qu'ici ce titre ne soit dû à une anticipation de l'auteur (comp. HIRTH, Nachworte p. 66-67, 80).

Or, malheureusement les mots *inim qayan*, «mon frère cadet le kagan», ne sont qu'une leçon fautive de RADLOFF. L'inscription, dont cette partie est extrêmement bien conservée, porte distinctement) 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 in²l²q²γn¹, c.-à-d. *Inil* (ou *Inäl*) *qayan*, et à la l. 46 Radl., où l'éditeur lit à tort *Inil qapiγqa*, la vraie leçon est de même *Inil* (ou *Inäl*) *qayanqa*, mais une lacune subséquente rend ici peu clair le contexte. A côté de cet *Inil* kagan, l'inscription mentionne deux fois *Bögü qayan* — écrit) 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 b²ög²q²γn¹ l. 34 (35 R.),) 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 𐰽 𐰺 b²gü²q²γn¹ l. 50 (51 R.) —, qui envoie aux chefs nominaux de l'armée et à Tonyoukouk, qui en était toujours l'âme et le chef réel, des ordres concernant la campagne contre les Turcs occidentaux. M. RADLOFF (p. 68) l'identifie carrément à Elteriš kagan, mais d'ailleurs n'en sait rien faire.

Qui sont, en effet, ces deux kagans, dont les noms n'ont aucune place dans la série des kagans régnants? A mon avis, la réponse est très simple, si on aborde la question sans préoccupation. Ce sont deux fils de Kapagan kagan (Me-tchouo) à qui leur père avait donné, de son vivant, le titre de kagans et qui sont mentionnés tous les deux par les Chinois, sans jamais avoir atteint à la dignité de kagans régnants ou été reconnus comme tels. *Bögü qayan* est celui que les Chinois appellent *Fou-kiu* ou *P'o-kü* (**Bo(k)-kü*) *ko-han* et dont ils racontent qu'il fut nommé «petit kagan» (en 699?); que sa dignité était supérieure à celle des deux *chad* (cf. plus loin); qu'il commanda aux *Tch'ou-mou-koen* (tribu du groupe Tou-lou des Turcs occidentaux, cf. p. 6) et autres; qu'il eut plus de quarante mille soldats, et qu'on l'appelait aussi «le kagan qui met l'ordre dans l'occident». (Était-ce peut-être lui, plutôt

que le grand kagan son père, qui prit part à la campagne contre les Kirgiz et qui s'en retourna pour célébrer les funérailles de la katoun?) En 716, à la mort de son père, dont il était sans doute le fils aîné, il se proclama kagan, mais avec presque toute sa famille il fut tué par Kūl tegin. *Inil* (ou *Inäl*) *qaγan* est un fils cadet de Kapagan kagan, mentionné par les Chinois en 714 sous le nom de *I-nieh ko-han*¹.

Il résulte de là que les événements en question ont eu lieu, non pas du temps d'Elteriš kagan, mais pendant la dernière partie du règne de Kapagan kagan, et rien n'empêche de rapporter ces expéditions à 710-711, qui est la date indiquée par les inscriptions de l'Orkhon. A ce moment, le titre de *Tarduš šad* appartenait au fils aîné d'Elteriš kagan, le Me-ki-lien des Chinois, qui, d'après l'inscription II E 15, en fut investi à l'âge de 14 ans («le petit chad»), c'est-à-dire en 698 ou 699², et qui en 716 succéda à Kapagan kagan sous le nom de Bilgä kagan. Il faut donc traduire ainsi le passage cité ci-dessus (p. 96) de la l. 31 (32 Radl.): «Que Inil (ou Inäl) kagan et le chad des Tarduš partent comme chefs de l'armée». En effet, nous apprenons de II E 26-28, où il parle à la première personne du sing. et emploie le passé (d'autopsie) en *dim*, *-dim*, que Bilgä kagan a dû lui-même prendre part aux expéditions en question.

A mon avis, ce ne sont que les lignes 4-18 (19 Radl.) qui ont trait à l'époque d'Elteriš kagan, et les récits de ce que Tonymoukouk a fait sous Kapagan kagan commencent au plus tard à la fin — sinon déjà après la lacune — de la l. 18 (19 Radl.), par l'expédition victorieuse en Chantoung (comp. I E 17 = II E 15),

¹ Sur ces deux „kagans“, voir STAN. JULIEN, Documents historiques sur les Toukiue, Journ. asiat., 6^e série, IV p. 424 et 454; THOMSEN, Inscr. de l'O. p. 70; HIRTH, ouv. cité p. 80; CHAVANNES, ouv. cité p. 282 avec la note 4 (d'où j'ai tiré les données ci-dessus).

² D'après CHAVANNES, l. c., une source chinoise raconte qu'en 699 Me-tchouo nomma son frère cadet, Tou-si fou, chad de l'aile gauche (orientale, *Tölis*?), et Me-kiu (= Me-ki-lien), fils de Kou-tou-lou (Elteriš kagan), chad de l'aile droite (occidentale, *Tarduš*); chacun d'eux fut à la tête de plus de vingt mille soldats. Comp. STAN. JULIEN, l. c.; THOMSEN, ouv. cité p. 69-70.

entreprise, sur la proposition de Tonyoukoug, en revanche d'une défaite où celui-ci n'a pas pris part¹. C'est là, en effet, ce que montrent les formes verbales *tägmış, joq ärmiş*; autrement il aurait fallu dire *tägdi, joq ärti*. Il y a donc eu, soit un intervalle où Tonyoukoug aura été hors de service, soit d'autres raisons s'opposant à sa participation à la campagne malheureuse de Chine. En ce qui concerne ce point, M. HIRTH (ouv. cité, p. 12 sqq.) pourrait bien avoir raison de supposer que Tonyoukoug est identique à cet A-shi-tö Yüan-tchön qui, né en Chine, se joignit à Elteriš kagan et devint son ministre et général, mais qui, après avoir été donné pour mort — d'après les sources chinoises, il aurait péri dans une expédition contre les Türgiř — est ressuscité plus tard sous son nom turc comme ministre et général de Kapagan kagan. Je crois même que cette hypothèse pourrait être en bonne harmonie avec les premiers mots de la l. 1 de l'inscription: *Bilgä Tojuquq bän özäm tabğaç eliğä qılındım, türk budun tabğaçqa körür ärti*. Je les traduirais, non pas avec M. RADLOFF: «Ich, der weise Tonjukuk, schloss mich der chinesischen Regierung an, (denn) das Türkenvolk war den Chinesen unterworfen», mais (comp. *qılın-* I E 1 et 5): «— j'étais destiné par la naissance (littéralement: fait, créé) à (appartenir à) l'empire chinois, (car alors) etc.»

Quoi qu'il en soit, l'inscription si intéressante et si caractéristique de Tonyoukoug, rédigée après l'avènement de Bilgä kagan, quand l'auteur avait plus de 70 ans, contient en quelque sorte ses mémoires. Mais loin d'approfondir les vicissitudes de sa longue vie, ce vieux *kingmaker* et ministre de trois kagans s'y occupe exclusivement d'un petit nombre de faits particulièrement remarquables que, dès la restauration de l'empire turc sous Elteriš kagan jusque dans son grand âge, il a su empreindre de son génie diplomatique et tactique et de son inflexible volonté, faits qu'il présente, avec une juste fierté, comme des exemples à suivre dans l'avenir.

¹ Les sources chinoises mentionnent plusieurs défaites des Turcs sous le règne de Kou-tou-lou aussi bien que pendant les premières années de Me-tchou (STAN. JULIEN, ouv. cité, p. 412-415).

Addenda et corrigenda.

P. 9 l. 20 et 21, il faudrait peut-être lire : 卩 卩 卩 卩; *art[uqi.*

P. 38 l. 11: se, lire ce.

P. 56 l. 30: après *sjyun*, ajouter ².

P. 56, au bas de la page, ajouter la note suivante:

² Le mot *sjyun* figure aussi dans l'inscription de la partie conservée de la tablette ou fronton surmontant la grande inscription chinoise, fortement mutilée, du côté ouest du monument II (II W): *tayda sjyun tä(z)sär*, „quand le maral fuira dans les montagnes“. Je prends l'occasion de dire ici quelques mots sur cette petite inscription, que j'ai étudiée dans mes Inscr. de l'O. p. 87, 133 et 187 note 117. J'y ai montré qu'elle n'a guère pu se composer de plus de 9 lignes et que chaque ligne a probablement contenu 13 à 16 lettres. De plus, j'ai essayé de compléter les lignes, dont toutes les fins sont mutilées, par des hypothèses qui, pour la plupart, s'offrent presque d'elles-mêmes. A propos de mon interprétation, M. RADLOFF s'est prononcé assez cavalièrement ainsi: „Von dem Texte X. c. [= II W selon moi] ist mehr als die Hälfte der längsten Zeile zerstört, der Text ist daher viel länger, als Herr Thomson annimmt, und seine Ergänzungen unbedingt falsch“ (Altt. Inscr., Neue F., p. 156). Pour justifier ces objections il aurait d'abord fallu démontrer ou rendre probable que, dès l'origine, l'inscription en question a dû occuper toute la hauteur de la partie rectangulaire de la tablette; mais cette démonstration reste à faire et, selon moi, elle n'est pas possible. Il ne m'a pas échappé, cela va sans dire, que, selon mon interprétation, la longueur des lignes n'a pas même pu égaler la moitié de la tablette; mais j'ai supposé, ce que je continue à trouver incontestable, que, de même que c'est le cas pour la tablette qui surmonte l'inscription chinoise du monument I, la partie détruite de celle de II a dû porter un petit nombre de caractères chinois. Au-dessus d'eux on aura laissé un espace vide, dont le nouveau

kagan a profité pour y faire graver après coup sa petite inscription élégiaque. Aussi les lettres de celle-ci sont-elles considérablement moins grandes et plus serrées que dans les autres inscriptions du même monument. Je maintiens donc décidément la justesse de ma conception et, pour l'essentiel, des suppléments par moi proposés. Quelques détails auront peut-être besoin d'être modifiés. Je lirais, par ex., à présent dans les lignes 3-4: *üzä t[äri] | köbrügäsi tärüä ad[. . sar]* (ou *anč[. . sar]*?), ce que je traduirais: „[quand] la timbale du ciel en haut (c.-à-d. le tonnerre), à l'instar de la peau (? d'un tambour), [se fera entendre?]“. Concernant le mot *köbrüg* (et *köbrügä*) 'timbale tambour', voir F. W. K. MÜLLER, *Uigurica* p. 21-22 note.

P. 57 l. 2: l'hémistiche, lire l'hémistiche.

A. Glossaire.

(L'ordre alphabétique suivi ici est: *a, ä, j* (et *g?*), *e* et *i, o* et *u, ö* et *ü, b, č, d, γ, g, ĵ, j, q, k, l, m, n, η, p, r, s, š, t, z*. Après les thèmes verbaux on a mis un tiret. Les mots précédés de la marque † sont erronés et n'existent pas.)

- | | |
|--|--|
| <p><i>ayĭ</i>, 67-68.
 <i>aj-almas</i>, 30-31.
 <i>a jĭγ</i>, 54.
 <i>al-</i>, -<i>i ber-</i>, 37 n. 1.
 <i>almas</i>, 31.
 <i>alp</i>, 65 n., 84 n. 3.
 († <i>amati</i>, 54.)
 <i>amti</i>, 54.
 <i>Anĭ</i>, 87-89.
 <i>anday</i>, <i>andäg</i>, 95 n. 2.
 <i>apa</i>, 66.
 <i>artat-</i> († <i>artad-</i>), 12 n.
 <i>artuq</i>, 9 (-<i>i?</i> 100); -<i>raq</i> 22 n.
 <i>az[č]ja</i>, 13.
 <i>azu</i>, 45-46.
 <i>ägritáb(i)</i>, 68-69.
 <i>är</i> ('homme'), -<i>dä</i>, 67.
 <i>är-</i> ('être'), 60, 66; -<i>ikli</i>, 64-65;
 -<i>dük</i>, 38 n. 1; -<i>miš</i>, 22 n., 25;
 <i>är-bar-</i>, 63-64.
 <i>ärič</i>, ouig., 40-43.
 <i>ärinč</i>, 33-44; ouig., 40-43.
 <i>ärdäm</i>, 38 n. 1.
 <i>ĭ</i>, 78 n., 89-92; -<i>da</i>, 90-92; -<i>qa</i>, 89.</p> | <p><i>Ibarx</i>, 82.
 <i>ĭd-</i>, 13; -<i>i ber-</i>, 37 n.
 († <i>Idat šad</i>, 90-91.)
 <i>ĭyač</i>, 77-78.
 <i>idi</i>, 20-21.
 <i>idisiz</i>, 22, 24.
 <i>idioqsiz</i>, 20-24.
 <i>egid-</i>, -<i>ü</i>, 24, 46; -<i>miš</i>, 63.
 <i>igid</i>, 46; -<i>siz</i>, ouig., 46 n. 3.
 <i>el</i>, 17 n. 2, 22 n.
 <i>Elteriš qayan</i>, 49 n., 93, 95, etc.
 <i>Inil (Inäl?) qayan</i>, 97, 98.
 <i>Istämi, Estämi (Eštämi?) qayan</i>,
 17, 18.
 <i>et-</i>, 13, 24; -<i>i</i>, 24, 25.
 <i>u</i> ('sommeil'), 87, 89; -<i>da</i>, 85-87;
 -<i>qa</i>, 89.
 <i>u-</i> ('pouvoir'), -<i>dačĭ</i>, 12 n.; -<i>sar</i>,
 85 (-<i>sa</i>, ouig., 86-87 n.).
 <i>ud-</i>, 29 n.; -<i>u</i>, 87; -<i>išru</i>, 29 n.
 <i>oq</i>, 5, 6, 22, 23, 27, 28; -<i>un</i>, 22,
 27-29.
 <i>uq</i>, altaï, 6, 7, 23.
 <i>olur-</i>, 24, 25, 55, 88-89 n; -<i>sar</i>, 55.</p> |
|--|--|

- ulyad-*, 61, 72.
on oq, 4-7, 22.
unč, 88 n.
ur-, 27, 28.
ut-, 22 n., 86.
ö-, -sä, ouig., 87 n.
 ? *ölüt-* (*ölät-* ?), 34-35.
Üqşg, voir *Kök-Ü*.
öqän (*öqän*, -*dün*, ouig.), 95-96 n.
ört, -*čä*, 94.
 ? *ötä-*, 35.
Ötükan, 80.
öz, -*inčä*, 50-51 n.
üzä (*özä*), 54, 73, 75 n. 2.
ba-, -*jur*, 87, 89-90.
bar ('il y a') 59, 84 n. 1; -*γu*, 46-48.
bar- ('aller'), -*ir*, -*ur*, 63 n. 1.; *är-*
bar-, 63-64.
bas-, 86-87; -*a ber-*, 37-38 n., 39.
bašad-, 71.
bil-, 16, 27.
bintür-, -*ä*, 76 n.
ber-, avec gérondif, 37-38 n.
bod, 90.
boyuzla-, 72 n. 2.
 **Buqan* (*Boqan*), 19.
bol-, 49 n., 62, 67; -*ča*, 83 n. 1.
bul-, 49 n.
Bumın qayan, 17-19.
bun, *buq*, osm., 59 n.; -*al-*, ibid.
buq, 49-61, 71, 72, 73; -*şγ*, 55-57.
buqad, 49, 71-72.
buşusuz, 60, 61, 66.
buşsiz, 49, 50, 53-54, 61-69.
bor (?), -*ča*, 94 n.
Bögü qayan, 37, 97-98.
bön, *böq*, osm., 59 n.
büntög (*böntög*), 58-59.
Čača säqün, 26.
jalyan, 42 n. 1.
jaqıl-, 47, 72 n. 2.
jaray, 30 n.,
jarah, -*liy*, 30.
jarıq, -*liy*, 30.
jät-, 77.
jıy-, 13.
jeg (*jig*), 21-22 n., 38; -*räk*, 21 n. 2.
jegäd- (*jigäd-*), 22 n., 71.
jet- (*jät-*), -*ä*, 77.
jez (*jiz*), 32-33.
joqur-, 79-85; -*u*, 79-82, 84; -*ča*
 (-*čij* ?), 82-83.
joq, 49, 54, 60, 71.
joqad-, 71.
joqaru, 75-76, 79.
jol, -*uy*, 84; -*un*, 28.
juluq (*joluq*), ouig., 84-85.
jügärü (*jögärü*), 73-75.
Qadırgan, 19.
qayan, 8 n. 4, 48 n. 2.
qan, 8 n. 4.
qap, 70.
Qara-qum, 80.
Qarluq, 62-63.
qılın-, 99.
Qırqız, 9, 88.
qızıl, 68.
qubran-, 91; *qubrat-*, 91 n.
qudsız, 68.
qulad-, 72.
qopar-, 91.
qutad-, 72; *Qutadıu Bilig*, 72 n. 1.
kärgäk, -*siz*, 49-51 n.
kärgät-, ouig., 51 n.
käs-, 56.
küz-, 56.
köbrüg, *köbrügä*, 101.
Kögmän, 72, 88 n.
Kök-Üqşg, 80-82.
Kök Türk, 19, 20 n. 1, 25.
küjäd-, 72.
kör-, 62 n. 2 et 3, 72 n. 3, (87 n. 1).
közüqü, *küzüqü*, *küzüqü*, 70 n.
Maqarač, 16.

(† *mati*, 54.)
Mou-han, chin., 18, 19.
muiyaq, téléoute, 56.
munyaq, ouïg., 56-57.
mung, *muŋ*, ouïg., etc., 49, 51 n.,
52-53, 56.
mungsuz, *muŋsuz*, ouïg., 53.
näŋ, 55-56, 57-58.
sariŋ (*altun*). 68.
säŋün, 26.
siŋun, *siŋün*, ouïg., 56-57, 100.
sumun, mong., 7, 8.
süŋüş- (avec le datif), 27.
taq (*mung t.*), ouïg., 53 n. 1.
tapla-, 39.
Tarduš šad, 96, 97, 98.

taš (*i t.*), 91-92.
tal, 15-17.
täl-, 11 n., 13 n.; *-in-*, 12-13 n.
Tämür qapıŋ, 19.
täŋri, 35, 53 n.
täri (?), *-čä*, 101.
tälä-, 11-13 n.; *-n-*, 12-13 n.
tirä, turkm., 7.
T^cou-men, chin., 18-19.
? *toŋqıta-*, *-miš*, 74 n. 2.
turu, altaï, 44.
tükät-, *-i*, 68 n. 1.
Tölis, 98 n. 2.
töpä, 35-36.
Türgiš, 4, 9, 14, 94-96.
tüş-, 96 n. 2.

B. Index des notes de grammaire.

Adjectifs. — Affixes: *-daqı*, *-däki*,
70; *-qı*, *-ki*, 54, 70 n. 2; *-raq*,
-räk, 21-22 n.; *-täg*, 53 n. 1,
95 n. 2.

Écriture: 13 n., 28, 60, 61, 74 n. 2,
95 n. 2.

Ordre des mots: 35, 36, 55 n. 1,
71.

Particules affixes: *-oq*, *-ök*, 28,
57; *-ča* 13; *-ŋu*, *-gü* (*-ŋö*), 46-
48; *-mu*, *-mü*, 46, 48 n. 2.

Pronoms: — *an-i*, *-in*, 88-89 n.

Affixes pronominaux: 2 pers.
sing., *-ŋ*, *-g*, 15, 38, 57, 62
n. 1; 3 pers. sing., *-i*, *-si* (*-in*),
9 n. 1, 10 n. 1, 15, 30-31, 68
n. 2, 90, 95 n. 2.

Substantifs. — Affixes dérivatifs:

-čı, *-či*, 35, 82; *-nč*, 41-42.
Affixes casuels: *-ča*, *-čä*, 13, 50

n., 94; *-da*, *-dä* (loc.), 66, 87,
91; (abl.), 35; *-ŋ*, *-g* (acc.), 84,
89 n.; *-ŋaru*, *-görü*, 74, 76, 96
n. 2; *-qa*, *-kä* (dat.), 27, 89; *-n*
(instrum.), 22, 27, 28, 77, 88 n.;
-täg, 53 n. 1.

Verbes. — Affixe dérivatif: *-ad-*,
-äd-, 71-72.

Gérondifs: *-a*, *-ä*, *-ı*, *-i*, *-u*,
-ü (gér. de subordination), 12 n.,
16, 24, 29 n. 2, 37-38 n., 46,
68 n. 1, 76 n., 77, 79, 86, 89;
-ča, 83 n. 1; *-matı(n)*, *-mäti(n)*
10 n.

Participes et noms verbaux:
-darı, *-däči*, 37 n., 47, 62 n. 3
(*-d. ärmış*, *ärti*, conditionnel, 12
n., 59); *-duq*, *-dük*, 38 n. 1, 43;
-ŋu, *-gü*, 35, 46 (*-ŋu-či*, *-gü-či*,
35; *-ŋu-luq*, *-gü-lük*, 65 n.); *-ŋlı*,

-gli, ouig., 37 n., 65; -γma, -gmä, 36-37 n.; -kli, 64-65; -miš, -miš, 36-37 n., 39, 43, 99; -r, 63 n. 1 (-r ärmiš, 22 n., 25; -r ärti, 90).
 Passé („d'autopsie“): -di, -di, 36 n., 39, 43, 98.

Passif: -l-, -n-, 72 n. 2, 99.
 Subjonctif: -sar, -sär, 12 n., 55, 59, 85, (-sa, sä, ouig., 86-87 n.).

C. Index des textes étudiés.

Atchoura, I. de l'I. XIX 213-221; Radl. Atsch. a 3	69-71
" " " 75-06; " " b 3	69-70 n.
Barlyk II	65-67
" III	60-61
Begre, d 110	68-69
Chine-ousou, E 10	88-89 n.
" E 10-11	92 n.
" N 11	17
Conte bouddhique des trois frères (p. p. HUART), 26,1-4	59 n.
" " " " " " 37,8-39,8	83-85
Kemtchik, Djürgak, 121-126	68 n. 1
" Kařabachi, I. de l'I. XVII 121-142, Radl. KK 5	38
Ongin, Radl. Oa 2	38
Orkhon I (Kül tegin), E (Radl. K) 3	33-34
" " " " " 3-4	19-25
" " " " " 5	25, 34
" " " " " 7	26
" " " " " 8	37-38 n.
" " " " " 9	54
" " " " " 10-11	35, 74
" " " " " 18-19	14
" " " " " 22	12-13 n.
" " " " " 23	26, 30, 63
" " " " " 24	38
" " " " " 25-26	36
" " " " " 30	50-51 n.
" " " " " 32	26, 30
" " " " " 33	26-33
" " " " " 35	85, 94
" " " " " 36	29
" " " " " 37	85, 94

Orkhon I (Kül tegin), N (Radl. K b)	12-13	14, 50 n.
" " " S (Radl. K a)	3	54-55, 89 n.
" " " " "	4	21 n.
" " " " "	5	67
" " " " "	8	26, 55-58, 89 n.
" " " " "	9	50 n.
" " " " "	10	45-46
" " " " "	11	47
" " " " "	12	14-17
" " " SW (Radl. K I)	74
Orkhon II (Bilgä kagan), E (Radl. X)	2	74
" " " " "	4	19-25, 33-34
" " " " "	5-6	34
" " " " "	6	25
" " " " "	7	25-26
" " " " "	8	37-38 n.
" " " " "	10	35, 36 n., 74
" " " " "	14	65 n.
" " " " "	16	14
" " " " "	18	12-13 n.
" " " " "	19	26, 30, 63
" " " " "	20	38
" " " " "	20-21	36
" " " " "	26-27	26, 85, 94
" " " " "	29	62-64
" " " " "	33	39
" " " " "	35	37, 39
" " " N (Radl. X b)	3	21 n.
" " " " "	4	67
" " " " "	6	26
" " " " "	7-8	45-46
" " " " "	9-10	37 n.
" " " " "	12	61
" " " " "	13-14	62
" " " " "	15	14-17
" " " S (Radl. X a)	9	83 n. 1
" " " " "	10	37 n.
" " " " "	11	50 n.
" " " SE (Radl. X II)	80-82
" " " W (Radl. X c)	100-101
Ouibat		39
Ouloukem, Eleges		60

Ouloukem, Ichim	69
Qutadyu Bilig, 14,13	56-57
" " 36,5	40-41
" " 63,36	90
" " 83,13	42 n. 1
" " 83,15	41
" " 88,9	86 n.
" " 148,19	41
" " 184,30	80 n. 1
Soudji 9	67
Tonyoukouk 1	99
" 2-3	34-35
" 3-4	90-92
" 5-7	48-49 n.
" 8	64-65 n., 95-96 n.
" 13	65 n.
" 15	37 n. 1, 80
" († 18 Radl.	8 n. 3)
" 19-20 (20-21 R.)	8
" 23-24 (24-25 R.)	11-13 n., 77 n., 88 n.
" 25 (26 R.)	75-78
" 26-27 (27-28 R.)	72, 87-90, 94
" 29 (30 R.)	95 n.
" 30 (31 R.)	9-10, 96 n. 2
" 31 (32 R.)	96-98
" 33 (34 R.)	10
" 38 (39 R.)	37-38
" 40 (41 R.)	94
" 42-44 (43-45 R.)	11-14
" 45 (46 R.)	97
" 48 (49 R.)	67-69, 93
" 49 (50 R.)	27
" 52 (53 R.)	68 n. 1
" 54-56 (55-57 R.)	58
" 56-57 (57-58 R.)	58-60
" 60 (61 R.)	90

Table des matières.

Avant-propos	3-4
1. ↓) >, un ¹ q̇, on ¹ q̇	4-17
2. 𐎠𐎡𐎢𐎣𐎤𐎥𐎦𐎧𐎨𐎩𐎪𐎫𐎬𐎭𐎮𐎯𐎰𐎱𐎲𐎳𐎴𐎵𐎶𐎷𐎸𐎹𐎺𐎻𐎼𐎽𐎾𐎿𐏀𐏁𐏂𐏃𐏄𐏅𐏆𐏇𐏈𐏉𐏊𐏋𐏌𐏍𐏎𐏏𐏐𐏑𐏒𐏓𐏔𐏕𐏖𐏗𐏘𐏙𐏚𐏛𐏜𐏝𐏞𐏟𐏠𐏡𐏢𐏣𐏤𐏥𐏦𐏧𐏨𐏩𐏪𐏫𐏬𐏭𐏮𐏯𐏰𐏱𐏲𐏳𐏴𐏵𐏶𐏷𐏸𐏹𐏺𐏻𐏼𐏽𐏾𐏿𐐀𐐁𐐂𐐃𐐄𐐅𐐆𐐇𐐈𐐉𐐊𐐋𐐌𐐍𐐎𐐏𐐐𐐑𐐒𐐓𐐔𐐕𐐖𐐗𐐘𐐙𐐚𐐛𐐜𐐝𐐞𐐟𐐠𐐡𐐢𐐣𐐤𐐥𐐦𐐧𐐨𐐩𐐪𐐫𐐬𐐭𐐮𐐯𐐰𐐱𐐲𐐳𐐴𐐵𐐶𐐷𐐸𐐹𐐺𐐻𐐼𐐽𐐾𐐿𐑀𐑁𐑂𐑃𐑄𐑅𐑆𐑇𐑈𐑉𐑊𐑋𐑌𐑍𐑎𐑏𐑐𐑑𐑒𐑓𐑔𐑕𐑖𐑗𐑘𐑙𐑚𐑛𐑜𐑝𐑞𐑟𐑠𐑡𐑢𐑣𐑤𐑥𐑦𐑧𐑨𐑩𐑪𐑫𐑬𐑭𐑮𐑯𐑰𐑱𐑲𐑳𐑴𐑵𐑶𐑷𐑸𐑹𐑺𐑻𐑼𐑽𐑾𐑿𐒀𐒁𐒂𐒃𐒄𐒅𐒆𐒇𐒈𐒉𐒊𐒋𐒌𐒍𐒎𐒏𐒐𐒑𐒒𐒓𐒔𐒕𐒖𐒗𐒘𐒙𐒚𐒛𐒜𐒝𐒞𐒟𐒠𐒡𐒢𐒣𐒤𐒥𐒦𐒧𐒨𐒩𐒪𐒫𐒬𐒭𐒮𐒯𐒰𐒱𐒲𐒳𐒴𐒵𐒶𐒷𐒸𐒹𐒺𐒻𐒼𐒽𐒾𐒿𐓀𐓁𐓂𐓃𐓄𐓅𐓆𐓇𐓈𐓉𐓊𐓋𐓌𐓍𐓎𐓏𐓐𐓑𐓒𐓓𐓔𐓕𐓖𐓗𐓘𐓙𐓚𐓛𐓜𐓝𐓞𐓟𐓠𐓡𐓢𐓣𐓤𐓥𐓦𐓧𐓨𐓩𐓪𐓫𐓬𐓭𐓮𐓯𐓰𐓱𐓲𐓳𐓴𐓵𐓶𐓷𐓸𐓹𐓺𐓻𐓼𐓽𐓾𐓿𐔀𐔁𐔂𐔃𐔄𐔅𐔆𐔇𐔈𐔉𐔊𐔋𐔌𐔍𐔎𐔏𐔐𐔑𐔒𐔓𐔔𐔕𐔖𐔗𐔘𐔙𐔚𐔛𐔜𐔝𐔞𐔟𐔠𐔡𐔢𐔣𐔤𐔥𐔦𐔧𐔨𐔩𐔪𐔫𐔬𐔭𐔮𐔯𐔰𐔱𐔲𐔳𐔴𐔵𐔶𐔷𐔸𐔹𐔺𐔻𐔼𐔽𐔾𐔿𐕀𐕁𐕂𐕃𐕄𐕅𐕆𐕇𐕈𐕉𐕊𐕋𐕌𐕍𐕎𐕏𐕐𐕑𐕒𐕓𐕔𐕕𐕖𐕗𐕘𐕙𐕚𐕛𐕜𐕝𐕞𐕟𐕠𐕡𐕢𐕣𐕤𐕥𐕦𐕧𐕨𐕩𐕪𐕫𐕬𐕭𐕮𐕯𐕰𐕱𐕲𐕳𐕴𐕵𐕶𐕷𐕸𐕹𐕺𐕻𐕼𐕽𐕾𐕿𐖀𐖁𐖂𐖃𐖄𐖅𐖆𐖇𐖈𐖉𐖊𐖋𐖌𐖍𐖎𐖏𐖐𐖑𐖒𐖓𐖔𐖕𐖖𐖗𐖘𐖙𐖚𐖛𐖜𐖝𐖞𐖟𐖠𐖡𐖢𐖣𐖤𐖥𐖦𐖧𐖨𐖩𐖪𐖫𐖬𐖭𐖮𐖯𐖰𐖱𐖲𐖳𐖴𐖵𐖶𐖷𐖸𐖹𐖺𐖻𐖼𐖽𐖾𐖿𐗀𐗁𐗂𐗃𐗄𐗅𐗆𐗇𐗈𐗉𐗊𐗋𐗌𐗍𐗎𐗏𐗐𐗑𐗒𐗓𐗔𐗕𐗖𐗗𐗘𐗙𐗚𐗛𐗜𐗝𐗞𐗟𐗠𐗡𐗢𐗣𐗤𐗥𐗦𐗧𐗨𐗩𐗪𐗫𐗬𐗭𐗮𐗯𐗰𐗱𐗲𐗳𐗴𐗵𐗶𐗷𐗸𐗹𐗺𐗻𐗼𐗽𐗾𐗿𐘀𐘁𐘂𐘃𐘄𐘅𐘆𐘇𐘈𐘉𐘊𐘋𐘌𐘍𐘎𐘏𐘐𐘑𐘒𐘓𐘔𐘕𐘖𐘗𐘘𐘙𐘚𐘛𐘜𐘝𐘞𐘟𐘠𐘡𐘢𐘣𐘤𐘥𐘦𐘧𐘨𐘩𐘪𐘫𐘬𐘭𐘮𐘯𐘰𐘱𐘲𐘳𐘴𐘵𐘶𐘷𐘸𐘹𐘺𐘻𐘼𐘽𐘾𐘿𐙀𐙁𐙂𐙃𐙄𐙅𐙆𐙇𐙈𐙉𐙊𐙋𐙌𐙍𐙎𐙏𐙐𐙑𐙒𐙓𐙔𐙕𐙖𐙗𐙘𐙙𐙚𐙛𐙜𐙝𐙞𐙟𐙠𐙡𐙢𐙣𐙤𐙥𐙦𐙧𐙨𐙩𐙪𐙫𐙬𐙭𐙮𐙯𐙰𐙱𐙲𐙳𐙴𐙵𐙶𐙷𐙸𐙹𐙺𐙻𐙼𐙽𐙾𐙿𐚀𐚁𐚂𐚃𐚄𐚅𐚆𐚇𐚈𐚉𐚊𐚋𐚌𐚍𐚎𐚏𐚐𐚑𐚒𐚓𐚔𐚕𐚖𐚗𐚘𐚙𐚚𐚛𐚜𐚝𐚞𐚟𐚠𐚡𐚢𐚣𐚤𐚥𐚦𐚧𐚨𐚩𐚪𐚫𐚬𐚭𐚮𐚯𐚰𐚱𐚲𐚳𐚴𐚵𐚶𐚷𐚸𐚹𐚺𐚻𐚼𐚽𐚾𐚿𐛀𐛁𐛂𐛃𐛄𐛅𐛆𐛇𐛈𐛉𐛊𐛋𐛌𐛍𐛎𐛏𐛐𐛑𐛒𐛓𐛔𐛕𐛖𐛗𐛘𐛙𐛚𐛛𐛜𐛝𐛞𐛟𐛠𐛡𐛢𐛣𐛤𐛥𐛦𐛧𐛨𐛩𐛪𐛫𐛬𐛭𐛮𐛯𐛰𐛱𐛲𐛳𐛴𐛵𐛶𐛷𐛸𐛹𐛺𐛻𐛼𐛽𐛾𐛿𐜀𐜁𐜂𐜃𐜄𐜅𐜆𐜇𐜈𐜉𐜊𐜋𐜌𐜍𐜎𐜏𐜐𐜑𐜒𐜓𐜔𐜕𐜖𐜗𐜘𐜙𐜚𐜛𐜜𐜝𐜞𐜟𐜠𐜡𐜢𐜣𐜤𐜥𐜦𐜧𐜨𐜩𐜪𐜫𐜬𐜭𐜮𐜯𐜰𐜱𐜲𐜳𐜴𐜵𐜶𐜷𐜸𐜹𐜺𐜻𐜼𐜽𐜾𐜿𐝀𐝁𐝂𐝃𐝄𐝅𐝆𐝇𐝈𐝉𐝊𐝋𐝌𐝍𐝎𐝏𐝐𐝑𐝒𐝓𐝔𐝕𐝖𐝗𐝘𐝙𐝚𐝛𐝜𐝝𐝞𐝟𐝠𐝡𐝢𐝣𐝤𐝥𐝦𐝧𐝨𐝩𐝪𐝫𐝬𐝭𐝮𐝯𐝰𐝱𐝲𐝳𐝴𐝵𐝶𐝷𐝸𐝹𐝺𐝻𐝼𐝽𐝾𐝿𐞀𐞁𐞂𐞃𐞄𐞅𐞆𐞇𐞈𐞉𐞊𐞋𐞌𐞍𐞎𐞏𐞐𐞑𐞒𐞓𐞔𐞕𐞖𐞗𐞘𐞙𐞚𐞛𐞜𐞝𐞞𐞟𐞠𐞡𐞢𐞣𐞤𐞥𐞦𐞧𐞨𐞩𐞪𐞫𐞬𐞭𐞮𐞯𐞰𐞱𐞲𐞳𐞴𐞵𐞶𐞷𐞸𐞹𐞺𐞻𐞼𐞽𐞾𐞿𐟀𐟁𐟂𐟃𐟄𐟅𐟆𐟇𐟈𐟉𐟊𐟋𐟌𐟍𐟎𐟏𐟐𐟑𐟒𐟓𐟔𐟕𐟖𐟗𐟘𐟙𐟚𐟛𐟜𐟝𐟞𐟟𐟠𐟡𐟢𐟣𐟤𐟥𐟦𐟧𐟨𐟩𐟪𐟫𐟬𐟭𐟮𐟯𐟰𐟱𐟲𐟳𐟴𐟵𐟶𐟷𐟸𐟹𐟺𐟻𐟼𐟽𐟾𐟿𐠀𐠁𐠂𐠃𐠄𐠅𐠆𐠇𐠈𐠉𐠊𐠋𐠌𐠍𐠎𐠏𐠐𐠑𐠒𐠓𐠔𐠕𐠖𐠗𐠘𐠙𐠚𐠛𐠜𐠝𐠞𐠟𐠠𐠡𐠢𐠣𐠤𐠥𐠦𐠧𐠨𐠩𐠪𐠫𐠬𐠭𐠮𐠯𐠰𐠱𐠲𐠳𐠴𐠵𐠶𐠷𐠸𐠹𐠺𐠻𐠼𐠽𐠾𐠿𐡀𐡁𐡂𐡃𐡄𐡅𐡆𐡇𐡈𐡉𐡊𐡋𐡌𐡍𐡎𐡏𐡐𐡑𐡒𐡓𐡔𐡕𐡖𐡗𐡘𐡙𐡚𐡛𐡜𐡝𐡞𐡟𐡠𐡡𐡢𐡣𐡤𐡥𐡦𐡧𐡨𐡩𐡪𐡫𐡬𐡭𐡮𐡯𐡰𐡱𐡲𐡳𐡴𐡵𐡶𐡷𐡸𐡹𐡺𐡻𐡼𐡽𐡾𐡿𐢀𐢁𐢂𐢃𐢄𐢅𐢆𐢇𐢈𐢉𐢊𐢋𐢌𐢍𐢎𐢏𐢐𐢑𐢒𐢓𐢔𐢕𐢖𐢗𐢘𐢙𐢚𐢛𐢜𐢝𐢞𐢟𐢠𐢡𐢢𐢣𐢤𐢥𐢦𐢧𐢨𐢩𐢪𐢫𐢬𐢭𐢮𐢯𐢰𐢱𐢲𐢳𐢴𐢵𐢶𐢷𐢸𐢹𐢺𐢻𐢼𐢽𐢾𐢿𐣀𐣁𐣂𐣃𐣄𐣅𐣆𐣇𐣈𐣉𐣊𐣋𐣌𐣍𐣎𐣏𐣐𐣑𐣒𐣓𐣔𐣕𐣖𐣗𐣘𐣙𐣚𐣛𐣜𐣝𐣞𐣟𐣠𐣡𐣢𐣣𐣤𐣥𐣦𐣧𐣨𐣩𐣪𐣫𐣬𐣭𐣮𐣯𐣰𐣱𐣲𐣳𐣴𐣵𐣶𐣷𐣸𐣹𐣺𐣻𐣼𐣽𐣾𐣿𐤀𐤁𐤂𐤃𐤄𐤅𐤆𐤇𐤈𐤉𐤊𐤋𐤌𐤍𐤎𐤏𐤐𐤑𐤒𐤓𐤔𐤕𐤖𐤗𐤘𐤙𐤚𐤛𐤜𐤝𐤞𐤟𐤠𐤡𐤢𐤣𐤤𐤥𐤦𐤧𐤨𐤩𐤪𐤫𐤬𐤭𐤮𐤯𐤰𐤱𐤲𐤳𐤴𐤵𐤶𐤷𐤸𐤹𐤺𐤻𐤼𐤽𐤾𐤿𐥀𐥁𐥂𐥃𐥄𐥅𐥆𐥇𐥈𐥉𐥊𐥋𐥌𐥍𐥎𐥏𐥐𐥑𐥒𐥓𐥔𐥕𐥖𐥗𐥘𐥙𐥚𐥛𐥜𐥝𐥞𐥟𐥠𐥡𐥢𐥣𐥤𐥥𐥦𐥧𐥨𐥩𐥪𐥫𐥬𐥭𐥮𐥯𐥰𐥱𐥲𐥳𐥴𐥵𐥶𐥷𐥸𐥹𐥺𐥻𐥼𐥽𐥾𐥿𐦀𐦁𐦂𐦃𐦄𐦅𐦆𐦇𐦈𐦉𐦊𐦋𐦌𐦍𐦎𐦏𐦐𐦑𐦒𐦓𐦔𐦕𐦖𐦗𐦘𐦙𐦚𐦛𐦜𐦝𐦞𐦟𐦠𐦡𐦢𐦣𐦤𐦥𐦦𐦧𐦨𐦩𐦪𐦫𐦬𐦭𐦮𐦯𐦰𐦱𐦲𐦳𐦴𐦵𐦶𐦷𐦸𐦹𐦺𐦻𐦼𐦽𐦾𐦿𐧀𐧁𐧂𐧃𐧄𐧅𐧆𐧇𐧈𐧉𐧊𐧋𐧌𐧍𐧎𐧏𐧐𐧑𐧒𐧓𐧔𐧕𐧖𐧗𐧘𐧙𐧚𐧛𐧜𐧝𐧞𐧟𐧠𐧡𐧢𐧣𐧤𐧥𐧦𐧧𐧨𐧩𐧪𐧫𐧬𐧭𐧮𐧯𐧰𐧱𐧲𐧳𐧴𐧵𐧶𐧷𐧸𐧹𐧺𐧻𐧼𐧽𐧾𐧿𐨀𐨁𐨂𐨃𐨄𐨅𐨆𐨇𐨈𐨉𐨊𐨋𐨌𐨍𐨎𐨏𐨐𐨑𐨒𐨓𐨔𐨕𐨖𐨗𐨘𐨙𐨚𐨛𐨜𐨝𐨞𐨟𐨠𐨡𐨢𐨣𐨤𐨥𐨦𐨧𐨨𐨩𐨪𐨫𐨬𐨭𐨮𐨯𐨰𐨱𐨲𐨳𐨴𐨵𐨶𐨷𐨹𐨺𐨸𐨻𐨼𐨽𐨾𐨿𐩀𐩁𐩂𐩃𐩄𐩅𐩆𐩇𐩈𐩉𐩊𐩋𐩌𐩍𐩎𐩏𐩐𐩑𐩒𐩓𐩔𐩕𐩖𐩗𐩘𐩙𐩚𐩛𐩜𐩝𐩞𐩟𐩠𐩡𐩢𐩣𐩤𐩥𐩦𐩧𐩨𐩩𐩪𐩫𐩬𐩭𐩮𐩯𐩰𐩱𐩲𐩳𐩴𐩵𐩶𐩷𐩸𐩹𐩺𐩻𐩼𐩽𐩾𐩿𐪀𐪁𐪂𐪃𐪄𐪅𐪆𐪇𐪈𐪉𐪊𐪋𐪌𐪍𐪎𐪏𐪐𐪑𐪒𐪓𐪔𐪕𐪖𐪗𐪘𐪙𐪚𐪛𐪜𐪝𐪞𐪟𐪠𐪡𐪢𐪣𐪤𐪥𐪦𐪧𐪨𐪩𐪪𐪫𐪬𐪭𐪮𐪯𐪰𐪱𐪲𐪳𐪴𐪵𐪶𐪷𐪸𐪹𐪺𐪻𐪼𐪽𐪾𐪿𐫀𐫁𐫂𐫃𐫄𐫅𐫆𐫇𐫈𐫉𐫊𐫋𐫌𐫍𐫎𐫏𐫐𐫑𐫒𐫓𐫔𐫕𐫖𐫗𐫘𐫙𐫚𐫛𐫜𐫝𐫞𐫟𐫠𐫡𐫢𐫣𐫤𐫦𐫥𐫧𐫨𐫩𐫪𐫫𐫬𐫭𐫮𐫯𐫰𐫱𐫲𐫳𐫴𐫵𐫶𐫷𐫸𐫹𐫺𐫻𐫼𐫽𐫾𐫿𐬀𐬁𐬂𐬃𐬄𐬅𐬆𐬇𐬈𐬉𐬊𐬋𐬌𐬍𐬎𐬏𐬐𐬑𐬒𐬓𐬔𐬕𐬖𐬗𐬘𐬙𐬚𐬛𐬜𐬝𐬞𐬟𐬠𐬡𐬢𐬣𐬤𐬥𐬦𐬧𐬨𐬩𐬪𐬫𐬬𐬭𐬮𐬯𐬰𐬱𐬲𐬳𐬴𐬵𐬶𐬷𐬸𐬹𐬺𐬻𐬼𐬽𐬾𐬿𐭀𐭁𐭂𐭃𐭄𐭅𐭆𐭇𐭈𐭉𐭊𐭋𐭌𐭍𐭎𐭏𐭐𐭑𐭒𐭓𐭔𐭕𐭖𐭗𐭘𐭙𐭚𐭛𐭜𐭝𐭞𐭟𐭠𐭡𐭢𐭣𐭤𐭥𐭦𐭧𐭨𐭩𐭪𐭫𐭬𐭭𐭮𐭯𐭰𐭱𐭲𐭳𐭴𐭵𐭶𐭷𐭸𐭹𐭺𐭻𐭼𐭽𐭾𐭿𐮀𐮁𐮂𐮃𐮄𐮅𐮆𐮇𐮈𐮉𐮊𐮋𐮌𐮍𐮎𐮏𐮐𐮑𐮒𐮓𐮔𐮕𐮖𐮗𐮘𐮙𐮚𐮛𐮜𐮝𐮞𐮟𐮠𐮡𐮢𐮣𐮤𐮥𐮦𐮧𐮨𐮩𐮪𐮫𐮬𐮭𐮮𐮯𐮰𐮱𐮲𐮳𐮴𐮵𐮶𐮷𐮸𐮹𐮺𐮻𐮼𐮽𐮾𐮿𐯀𐯁𐯂𐯃𐯄𐯅𐯆𐯇𐯈𐯉𐯊𐯋𐯌𐯍𐯎𐯏𐯐𐯑𐯒𐯓𐯔𐯕𐯖𐯗𐯘𐯙𐯚𐯛𐯜𐯝𐯞𐯟𐯠𐯡𐯢𐯣𐯤𐯥𐯦𐯧𐯨𐯩𐯪𐯫𐯬𐯭𐯮𐯯𐯰𐯱𐯲𐯳𐯴𐯵𐯶𐯷𐯸𐯹𐯺𐯻𐯼𐯽𐯾𐯿𐰀𐰁𐰂𐰃𐰄𐰅𐰆𐰇𐰈𐰉𐰊𐰋𐰌𐰍𐰎𐰏𐰐𐰑𐰒𐰓𐰔𐰕𐰖𐰗𐰘𐰙𐰚𐰛𐰜𐰝𐰞𐰟𐰠𐰡𐰢𐰣𐰤𐰥𐰦𐰧𐰨𐰩𐰪𐰫𐰬𐰭𐰮𐰯𐰰𐰱𐰲𐰳𐰴𐰵𐰶𐰷𐰸𐰹𐰺𐰻𐰼𐰽𐰾𐰿𐱀𐱁𐱂𐱃𐱄𐱅𐱆𐱇𐱈𐱉𐱊𐱋𐱌𐱍𐱎𐱏𐱐𐱑𐱒𐱓𐱔𐱕𐱖𐱗𐱘𐱙𐱚𐱛𐱜𐱝𐱞𐱟𐱠𐱡𐱢𐱣𐱤𐱥𐱦𐱧𐱨𐱩𐱪𐱫𐱬𐱭𐱮𐱯𐱰𐱱𐱲𐱳𐱴𐱵𐱶𐱷𐱸𐱹𐱺𐱻𐱼𐱽𐱾𐱿𐲀𐲁𐲂𐲃𐲄𐲅𐲆𐲇𐲈𐲉𐲊𐲋𐲌𐲍𐲎𐲏𐲐𐲑𐲒𐲓𐲔𐲕𐲖𐲗𐲘𐲙𐲚𐲛𐲜𐲝𐲞𐲟𐲠𐲡𐲢𐲣𐲤𐲥𐲦𐲧𐲨𐲩𐲪𐲫𐲬𐲭𐲮𐲯𐲰𐲱𐲲𐲳𐲴𐲵𐲶𐲷𐲸𐲹𐲺𐲻𐲼𐲽𐲾𐲿𐳀𐳁𐳂𐳃𐳄𐳅𐳆𐳇𐳈𐳉𐳊𐳋𐳌𐳍𐳎𐳏𐳐𐳑𐳒𐳓𐳔𐳕𐳖𐳗𐳘𐳙𐳚𐳛𐳜𐳝𐳞𐳟𐳠𐳡𐳢𐳣𐳤𐳥𐳦𐳧𐳨𐳩𐳪𐳫𐳬𐳭𐳮𐳯𐳰𐳱𐳲𐳳𐳴𐳵𐳶𐳷𐳸𐳹𐳺𐳻𐳼𐳽𐳾𐳿𐴀𐴁𐴂𐴃𐴄𐴅𐴆𐴇𐴈𐴉𐴊𐴋𐴌𐴍𐴎𐴏𐴐𐴑𐴒𐴓𐴔𐴕𐴖𐴗𐴘𐴙𐴚𐴛𐴜𐴝𐴞𐴟𐴠𐴡𐴢𐴣𐴤𐴥𐴦𐴧𐴨𐴩𐴪𐴫𐴬𐴭𐴮𐴯𐴰𐴱𐴲𐴳𐴴𐴵𐴶𐴷𐴸𐴹𐴺𐴻𐴼𐴽𐴾𐴿𐵀𐵁𐵂𐵃𐵄𐵅𐵆𐵇𐵈𐵉𐵊𐵋𐵌𐵍𐵎𐵏𐵐𐵑𐵒𐵓𐵔𐵕𐵖𐵗𐵘𐵙𐵚𐵛𐵜𐵝𐵞𐵟𐵠𐵡𐵢𐵣𐵤𐵥𐵦𐵧𐵨𐵩𐵪𐵫𐵬𐵭𐵮𐵯𐵰𐵱𐵲𐵳𐵴𐵵𐵶𐵷𐵸𐵹𐵺𐵻𐵼𐵽𐵾𐵿𐶀𐶁𐶂𐶃𐶄𐶅𐶆𐶇𐶈𐶉𐶊𐶋𐶌𐶍𐶎𐶏𐶐𐶑𐶒𐶓𐶔𐶕𐶖𐶗𐶘𐶙𐶚𐶛𐶜𐶝𐶞𐶟𐶠𐶡𐶢𐶣𐶤𐶥𐶦𐶧𐶨𐶩𐶪𐶫𐶬𐶭𐶮𐶯𐶰𐶱𐶲𐶳𐶴𐶵𐶶𐶷𐶸𐶹𐶺𐶻𐶼𐶽𐶾𐶿𐷀𐷁𐷂𐷃𐷄𐷅𐷆𐷇𐷈𐷉𐷊𐷋𐷌𐷍𐷎𐷏𐷐𐷑𐷒𐷓𐷔𐷕𐷖𐷗𐷘𐷙𐷚𐷛𐷜𐷝𐷞𐷟𐷠𐷡𐷢𐷣𐷤𐷥𐷦𐷧𐷨𐷩𐷪𐷫𐷬𐷭𐷮𐷯𐷰𐷱𐷲𐷳𐷴𐷵𐷶𐷷𐷸𐷹𐷺𐷻𐷼𐷽𐷾𐷿𐸀𐸁𐸂𐸃𐸄𐸅𐸆𐸇𐸈𐸉𐸊𐸋𐸌𐸍𐸎𐸏𐸐𐸑𐸒𐸓𐸔𐸕𐸖𐸗𐸘𐸙𐸚𐸛𐸜𐸝𐸞𐸟𐸠𐸡𐸢𐸣𐸤𐸥𐸦𐸧𐸨𐸩𐸪𐸫𐸬𐸭𐸮𐸯𐸰𐸱𐸲𐸳𐸴𐸵𐸶𐸷𐸸𐸹𐸺𐸻𐸼𐸽𐸾𐸿𐹀𐹁𐹂𐹃𐹄𐹅𐹆𐹇𐹈𐹉𐹊𐹋𐹌𐹍𐹎𐹏𐹐𐹑𐹒𐹓𐹔𐹕𐹖𐹗𐹘𐹙𐹚𐹛𐹜𐹝𐹞𐹟𐹠𐹡𐹢𐹣𐹤𐹥𐹦𐹧𐹨𐹩𐹪𐹫𐹬𐹭𐹮𐹯𐹰𐹱𐹲𐹳𐹴𐹵𐹶𐹷𐹸𐹹𐹺𐹻𐹼𐹽𐹾𐹿𐺀𐺁𐺂𐺃𐺄𐺅𐺆𐺇𐺈𐺉𐺊𐺋𐺌𐺍𐺎𐺏𐺐𐺑𐺒𐺓𐺔𐺕𐺖𐺗𐺘𐺙𐺚𐺛𐺜𐺝𐺞𐺟𐺠𐺡𐺢𐺣𐺤𐺥𐺦𐺧𐺨𐺩𐺪𐺫𐺬𐺭𐺮𐺯𐺰𐺱𐺲𐺳𐺴𐺵𐺶𐺷𐺸𐺹𐺺𐺻𐺼𐺽𐺾𐺿𐻀𐻁𐻂𐻃𐻄𐻅𐻆𐻇𐻈𐻉𐻊𐻋𐻌𐻍𐻎𐻏𐻐𐻑𐻒𐻓𐻔𐻕𐻖𐻗𐻘𐻙𐻚𐻛𐻜𐻝𐻞𐻟𐻠𐻡𐻢𐻣𐻤𐻥𐻦𐻧𐻨𐻩𐻪𐻫𐻬𐻭𐻮𐻯𐻰𐻱𐻲𐻳𐻴𐻵𐻶𐻷𐻸𐻹𐻺𐻻𐻼𐻽𐻾𐻿𐼀𐼁𐼂𐼃𐼄𐼅𐼆𐼇𐼈𐼉𐼊𐼋𐼌𐼍𐼎𐼏𐼐𐼑𐼒𐼓𐼔𐼕𐼖𐼗𐼘𐼙𐼚𐼛𐼜𐼝𐼞𐼟𐼠𐼡𐼢𐼣𐼤𐼥𐼦𐼧𐼨𐼩𐼪𐼫𐼬𐼭𐼮𐼯𐼰𐼱𐼲𐼳𐼴𐼵𐼶𐼷𐼸𐼹𐼺𐼻𐼼𐼽𐼾𐼿𐽀𐽁𐽂𐽃𐽄𐽅𐽆𐽇𐽋𐽍𐽎𐽏𐽐𐽈𐽉𐽊𐽌𐽑𐽒𐽓𐽔𐽕𐽖𐽗𐽘𐽙𐽚𐽛𐽜𐽝𐽞𐽟𐽠𐽡𐽢𐽣𐽤𐽥𐽦𐽧𐽨𐽩𐽪𐽫𐽬𐽭𐽮𐽯𐽰𐽱𐽲𐽳𐽴𐽵𐽶𐽷𐽸𐽹𐽺𐽻𐽼𐽽𐽾𐽿𐾀𐾁𐾂	

Mémoires de la Société Finno-ougrienne I—XXXVII.

- I. 1890. VIII + 187 p. **K. B. Wiklund**, Lule-lappisches wörterbuch. Fmk. 4: —
- II. 1891. IV + 107 p. **August Ahlqvist**, Wogulisches wörterverzeichnis. Fmk. 2: 50.
- III. 1892. 57 p. + 1 planches. **G. Schlegel**, La stèle funéraire du Teghin Giogh et ses copistes et traducteurs chinois, russes et allemands. Fmk. 2: 50.
- IV. 1892. 69 p. **O. Donner**, Wörterverzeichnis zu den Inscriptions de l'Iénisseï. Fmk. 2: 50.
- V. 1894—96. 224 p. **Vilh. Thomsen**, Inscriptions de l'Orkhon déchiffrées par —. Fmk. 7: 50
- VI. 1894. X + 111 p. + 30 planches. **Axel Heikel**, Antiquités de la Sibirie occidentale. Fmk. 5: —
- VII. 1894. XIV + 243 p. **Aug. Ahlqvist's** wogulische sprachtexte nébst entwurf einer wogulischen grammatik. Herausgegeben von Yrjö Wichmann. Fmk. 5: —
- VIII. 1894. III + 193 p. **Joos. J. Mikkola**, Berührungen zwischen den westfinnischen und slavischen sprachen. I. Slavische lehnwörter in den westfinnischen sprachen. Fmk. 5: —
- IX. 1896. XV + 142 p. + 2 planches. **Gustav Schlegel**, Die chinesische Inschrift auf dem uigurischen Denkmal in Kara Balgassun. Übersetzt und erläutert von —. Fmk. 7: 50.
- X.1. 1896. X + 319 p. **K. B. Wiklund**, Entwurf einer urlappischen lautlehre. I. Einleitung, quantitáts-gesetze, accent, geschichte der hauptbetonten vokale. Fmk. 7: 50.
- XI. 1898. V + 20 + 120 p. **Berthold Laufer**, *Klu₆bun* bsdus pái sññ po. Eine verkürzte Version des Werkes von den hunderttausend Naga's. Ein Beitrag zur Kenntnis der tibetischen Volksreligion. Einleitung, Text, Übersetzung und Glossar. Fmk. 5: —
- XII. 1898—99. 120 p. **H. Vambéry**, Noten zu den alttürkischen Inschriften der Mongolei und Sibiriens. Fmk. 3: —
- XIII. 1899. 162 p. **J. Qvigstad** und **K. B. Wiklund**, Bibliographie der lappischen litteratur. Fmk. 5: —
- XIV. 1899. 236 p. + 4 planches. **Hugo Pipping**, Zur Phonetik der finnischen Sprache. Untersuchungen mit Hensen's Sprachzeichner. Fmk. 7: 50.
- XV.1,2. 1900—02. VIII + 34 + (31) + VII + 77 p. **A. H. Francke**, Der Frühlings- und Wintermythus der Kesarsage. Beiträge zur Kenntnis der vorbuddhistischen Religion Tibets und Ladakhs. Zus. Fmk. 8: —
- XVI.1. 1901. V + 398 p. **O. Kallas**, Die Wiederholungslieder der estnischen Volkspoesie. I. Folkloristische Untersuchung (mit einer Karte). Fmk. 10: —
- XVII. 1902. IV + 219 p. **G. J. Ramstedt**, Bergtscheremissische Sprachstudien. Fmk. 6: —
- XVIII. 1902. 144 + IV p. **Johann Wasiljev**, Übersicht über die heidnischen Gebräuche, Aberglauben und Religion der Wotjaken in den Gouvernements Wjatka und Kasan. Fmk. 4: —
- XIX. 1903. XV + 128 p. **G. J. Ramstedt**, Über die konjugation des Khalkha-mongolischen. Fmk. 4: —
- XX. 1903. XV + 312 p. **Konrad Nielsen**, Die quantitátsverhältnisse im Polmaklappischen. Fmk. 7: 50

- XXI. 1903. XXVIII + 171 p. **Yrjö Wichmann**, Die tschuwassischen lehnwörter in den permischen sprachen. Fmk. 5: —
- XXII. 1903. XVII + 123 p. **H. Paasonen**, Mordvinische lautlehre. Fmk. 4: —
- XXIII. 1905. XVIII + 304 p. **K. F. Karjalainen**, Zur ostjakischen lautgeschichte. I. Über den vokalismus der ersten silbe. Fmk. 7: 50.
- XXIV. 1905. 90 p. **Konrad Nielsen**, Die quantitätsverhältnisse im Polmaklappischen II. Nachtrag und register. Fmk. 2: 50.
- XXV. 1908. XVIII + 200 p. **Antti Aarne**, Vergleichende märchenforschungen. Fmk. 6: —
- XXVI. 1908. LXIV + 209 p. **Armas Launis**, Lappische Juoigosmelodien. Fmk. 10: —
- XXVII. 1909. 154 p. **G. J. Ramstedt**, Kalmückische sprachproben. Erster teil. Kalmückische märchen I. Fmk. 6: —
- XXVIII. 1909. 111 + 155 p. **O. J. Brummer**, Über die Bannungsorte der finnischen Zauberlieder. Fmk. 7: —
- XXIX. 1911. 187 p. **Jaló Kalima**, Die russischen lehnwörter im syrischen. Fmk. 6: —
- XXX. 1912. XVIII + 252 p. **Zoltán Gombocz**, Die bulgarisch-türkischen lehnwörter in der ungarischen sprache. Fmk. 7: —
- XXXI. 1913. II + XXX + 125 p. **Armas Launis**, Über Art, Entstehung und Verbreitung der estnisch-finnischen Runenmelodien. Fmk. 4: —
- XXXII. 1913. VI + 295 p. **Uno Holmberg**, Die wassergöttheiten der finnisch-ugrischen völker. Fmk. 7: —
- XXXIII. 1913. XIV + 215 p. + 2 cartes. **Lauri Kettunen**, Lautgeschichtliche untersuchung über den kodaferschen dialekt. Fmk. 7: 50
- XXXIV. 1914. 257 p. + 2 cartes. **Lauri Kettunen**, Lautgeschichtliche darstellung über den vokalismus des kodaferschen dialekts. Fmk. 7: 50
- XXXV. 1914. 317 p. **Kansatieteellisiä tutkielmia. Omistetut Kaarle Krohnille.** Fmk. 7: 50
- XXXVI. 1915. XIV + 96 p. **Yrjö Wichmann**, Zur geschichte des vokalismus der ersten silbe im wotjakischen mit rücksicht auf das syrische. Fmk. 3: —
- XXXVII. 1916. 108 s. **Vilhelm Thomsen**, Turcica. Études concernant l'interprétation des inscriptions turques de la Mongolie et de la Sibirie. Fmk. 5: —

Prix: 5 fmk.